B.11.

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
L
61
NAPOLI

148.
L
61.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ADAM BILLAUT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ADAM BILLAUT.

Nascuntur poetæ.

Il est rare d'allier la poésie avec une profession mécanique, et sur-tout de réussir dans l'une et dans l'autre; tel fut cependant le double mérite de maître Adam, qui, dit-on, était bon menuisier, et qui a fait de très-jolis vers. Il avait une gaieté franche et naturelle, une singulière vivacité d'esprit, et de l'originalité dans les idées; c'était plus qu'il n'en fallait pour réussir dans des chansons. Adam Billaut n'avait point fait d'études, et la nature seule le rendit poète; il observa les règles presque sans les connaître; il montra même du goût dans ses productions, et on fut étonné de voir sortir de la boutique d'un simple artisan des poésies légères que n'auraient pas désavouées les beaux esprits du siècle de Louis XIV. On admira sa verve, son abandon, sa facilité; les négligences même de son style parurent agréables, parce qu'elles éloignaient toute idée de contrainte, et donnaient à sa muse un air de bonhomie et de naturel, qui la rendait plus piquante. Quelques unes de ses pièces fugitives se répandirent dans le monde. Sa jolie chanson *Aussitôt que la lumière, etc.*, passa dans toutes les bouches; aujourd'hui elle est dans la mémoire de tous les amateurs, et il n'est guère de recueil de poésies où elle ne soit

insérée. Les poètes contemporains de maître Adam lui rendirent justice, et composèrent même des vers à sa louange.

Voltaire cite comme un des morceaux les plus agréables du poète de Nevers, le rondeau suivant :

Pour te guérir de cette sciatique
Qui te retient comme un paralytique,
Entre deux draps, sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment ;
Puis lis comment on le met en pratique.
Prends-en deux doigts et bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement,
Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique,
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

Maître Adam donnait aux divers recueils de ses ouvrages le nom des instrumens de son métier, et il appelait l'un ses *chevilles*, l'autre son *villebrequin*, un troisième son *rabot*. Sa réputation lui valut une pension du cardinal de Richelieu, et une autre de Gaston, frère de Louis XIII. Il mourut en 1662.

B.

ALFIERI.

NAPOLI

Digitized by Google

ALFIERI.

Victor Alfieri naquit dans la ville d'Asti, en Piémont, le 17 janvier 1749, d'une famille distinguée par son rang et ses richesses. Sa jeunesse n'annonça pas ce qu'il devait être un jour. A l'âge de dix ans, il entra pensionnaire à l'académie de Turin. Ses premières études furent mal faites et mal dirigées. Lorsqu'il les eut terminées, il prit du service dans les troupes du roi de Sardaigne; mais son caractère inquiet, et ennemi de tout assujettissement, ne put se plier à la subordination militaire. Il sollicita la permission de voyager hors du Piémont, et l'obtint. Il visita successivement les principales villes d'Italie, mais sans rien observer, sans retirer le moindre fruit de ses voyage. Il passe en France, il arrive à Paris, s'y déplait, s'en éloigne, et s'embarque pour l'Angleterre. Après un séjour de peu de durée, son humeur inconstante, qui ne pouvait se fixer nulle part, le transporte en Hollande. Une intrigue amoureuse l'y retient quelque temps; il s'en éloigne encore, retourne dans sa patrie, et paraît vouloir borner ses courses vagabondes en établissant son séjour à Turin; mais toujours entraîné par sa fureur insatiable de voyager, il part pour Vienne, parcourt l'Allemagne, le Danemarck, la Suède, la Russie, la Prusse, retourne en Hollande, et s'embarque de nouveau pour l'Angleterre. Il y devient éperdu-

ment amoureux d'une femme qui le trompe ; il se livre à toute l'impétuosité de son caractère jaloux et sauvage, se retire de Londres, passe en Hollande, revient à Paris, dont la vue ne le satisfait pas plus que la première fois, et au bout d'un mois de séjour, part pour l'Espagne, visite le Portugal, et après trois ans de courses non interrompues dans presque toutes les parties de l'Europe, revient à Turin, un peu fatigué de la manie des voyages ; il n'avait fait que promener son éternelle inquiétude de climats en climats, sans en rapporter aucune idée, aucune réflexion, pas même le charme des souvenirs.

Cependant il commençait à rougir de son ignorance et à sentir le besoin de s'instruire. A vingt-trois ans il avait une connaissance si superficielle de la langue italienne, qu'il éprouvait beaucoup de difficulté à traduire les auteurs dont l'interprétation lui fut par la suite la plus familière. Une passion effrénée, que lui inspira une femme indigne de son amour, l'empêcha quelque temps de commencer les études qu'il avait projetées ; enfin il se délivra d'un joug qu'il rougissait de porter, recouvra sa raison, et, tourmenté par un besoin nouveau pour lui, ne songea qu'à obtenir une gloire qu'il desirait ardemment, sans trop se rendre compte à lui-même de ce qu'il pouvait et de ce qu'il devait faire pour la mériter. Il s'imagine qu'une voix secrète parle au fond de son cœur, et l'avertit qu'il est né pour peindre les passions avec toute leur

énergie, et pour élever l'art dramatique en Italie à une hauteur qu'on avait toujours désespéré d'atteindre. Sans observer les règles et sans s'embarrasser de les connaître, il compose une tragédie, production informe et bizarre, où le goût et la raison n'étaient guère respectés, mais où des traits de génie annonçaient un homme supérieur. Depuis ce moment un feu dévorant s'empare de son ame; il ne respire plus qu'il n'ait devancé tous ses rivaux dans la carrière qu'il commence à parcourir. Il met dans son travail une activité infatigable. Bientôt deux nouvelles tragédies sont conçues et écrites en prose française, seule langue qu'il possédât alors assez parfaitement pour bien rendre ses idées. Il prend un instituteur, et convaincu de tous les avantages que l'on peut retirer de l'étude des anciens, il se remet à expliquer Horace et les autres classiques latins. Il poursuit le projet qu'il a déja conçu de refaire ses études. Le desir de connaître et de posséder à fond la langue italienne le conduit en Toscane; il continue ses travaux littéraire à Florence, des circonstances imprévues les interrompent, et l'appellent à Naples, qu'il ne tarde pas à quitter pour se rendre à Rome, où il achève ses quatorze premières tragédies. La manie des voyages le reprend. Il passe en Angleterre, uniquement pour y acheter des chevaux. Il revient à Turin, s'en éloigne pour revenir en France. Deux voyages consécutifs en Alsace sont suivis d'un nouveau voyage à Paris, où il s'arrange avec Didot pour l'impression de dix-neuf

tragédies. Las de composer, il se met à traduire. Il commence la traduction de Virgile et de Terence, projette et exécute un quatrième voyage en Angleterre et en Hollaude, revient encore une fois à Paris, d'où les troubles de la révolution le forcent à s'exiler; il fixe son séjour à Florence. A la fin de sa carrière, il reprend de nouveau ses études, achève ses traductions, étudie le grec, termine une nouvelle tragédie, écrit six comédies, parvient à lire Homère et Pindare dans leur langue, et meurt à Florence le 8 octobre 1803.

Telle est l'esquisse rapide de la vie de cet homme célèbre par son originalité autant que par son génie. Il passa une partie de sa vie à courir de contrée en contrée, chez toutes les nations de l'Europe, et l'autre à méditer et à composer des ouvrages qui doivent immortaliser sa mémoire. Il fut le premier poète tragique vraiment digne de ce nom que posséda l'Italie. Ses écrits sont remarquables, par la vigueur de la pensée, l'énergie du style, la grandeur et la fermeté des conceptions. Jamais poète ne montra un amour-propre plus effréné. Jaloux de la gloire littéraire des Français, il les haïssait et ne perdait aucune occasion de les dénigrer avec toute l'amertume de la haine et tout l'emportement de la colère. On comprend et on excuse même les injures grossières qu'il n'a cessé de vomir contre eux dans ses dernières années, lorsqu'on sait que la révolution lui fit perdre les deux tiers de sa fortune, placée sur l'état. B.

Digitized by Google

ALONZO DE ERCILLA

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google

DON ALONZO DE ERCILLA.

Distingué également comme poète et comme guerrier, don Alonzo de Ercilla naquit à Madrid le 7 août 1533. Il était le troisième fils de Garcia de Ercilla, qui, bien que d'une famille noble, exerçait la profession de jurisconsulte, et qui s'y rendit célèbre par ses talens et son intégrité. Il perdit son père étant encore enfant, circonstance qui eut une grande influence sur le reste de sa vie; car sa mère, après la mort de son mari, fut reçue dans la maison de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, et eut ainsi occasion d'introduire de bonne heure le jeune Alonzo dans le palais. Il y obtint bientôt une place, et devint page de l'infant don Philippe, au service duquel il se dévoua avec l'enthousiasme le plus héroïque, quoique Philippe méritât peu un attachement si généreux. A l'âge de quatorze ans, il accompagna ce prince dans le voyage qu'il fit aux Pays-Bas, et en différentes parties de l'Allemagne et de l'Italie; voyage qui, malgré le brillant appareil dont on avait eu soin de l'environner, satisfit peu le sombre Philippe. En 1551, il retourna avec ce prince en Espagne, et y demeura trois ans, au bout desquels il le suivit en Angleterre, à l'occasion de son mariage avec la reine Marie, qui fut célébré à Winchester, dans l'été de 1554. Philippe reçut avis pendant son séjour à Londres, que les naturels d'Arauco, pays

situé sur la côte du Chili, s'étaient révoltés contre le gouvernement espagnol : il dépêcha aussitôt un officier expérimenté nommé Alderète, qui l'avait suivi en Angleterre, et l'investit du commandement de cette province rebelle. Ercilla s'embarqua avec Alderète; mais cet officier étant mort pendant la traversée, Alonzo se rendit à Lima. Don Hurtado de Mendoza, qui y commandait comme vice-roi du Pérou, nomma son fils don Garcia pour remplacer Alderète, et l'envoya, avec des forces considérables, combattre les Araucaniens. Ercilla fut engagé dans cette entreprise, et se distingua dans la guerre opiniâtre qui s'ensuivit. Inspiré par les grandes actions dont il fut témoin, il vit dans cette guerre le sujet d'un poëme héroïque, qu'il intitula *la Araucana*, du nom de la contrée où il déploya sa valeur, et où il courut chercher les périls et la gloire. On ne s'étendra point ici sur ses exploits militaires; mais on croit devoir rapporter une des circonstances de sa vie qui durent affecter le plus vivement son ame sensible et fière. Il en fait mention lui-même à la fin du poëme de l'Araucana.

De retour, après une expédition lointaine, à la ville espagnole impériale, il fut présent à une fête publique que l'on y donna pour célébrer l'avénement de Philippe II à la couronne d'Espagne. Au milieu d'un tournois, une querelle s'éleva entre Ercilla et don Juan de Pineda ; dans la chaleur de la dispute, les deux adversaires tirèrent l'épée :

plusieurs spectateurs prirent parti pour l'un ou pour l'autre. On accusa Ercilla et don Juan d'avoir excité ce tumulte à dessein pour favoriser des projets cachés de révolte. L'impétueux don Garcia, leur général, fit mettre sur-le-champ les deux antagonistes en prison, et les condamna tous deux à être décapités publiquement. Ercilla déclare qu'il fut conduit à l'échafaud avant que son juge eût découvert l'iniquité d'une sentence si précipitée; mais son innocence éclata assez à temps pour le sauver.

Ercilla paraît avoir été profondément blessé de cet affront. Ayant quitté le Chili, il se rendit à Callao, port de Lima, et il s'y embarqua pour retourner en Espagne; il avait à cette époque vingt-deux ans. En 1570, il épousa Marie Bazan, femme de mérite, qu'il a célébrée dans son poëme. On dit qu'il fut ensuite gentilhomme de la chambre de l'empereur Rodolphe II, mais on n'a rien de bien certain à cet égard; la dernière partie de sa vie est peu connue. En 1580, il résidait encore à Madrid, où il vivait au sein de la retraite et de la pauvreté. L'époque et les circonstances de sa mort sont également incertaines; seulement il est prouvé qu'il était vivant en 1596.

Ercilla avait composé dans sa jeunesse plusieurs petites pièces de poésie dans le genre érotique, qui sont des modèles de grace et de sentiment. Mais le grand et singulier ouvrage qui doit empêcher son nom de périr est son poëme de *la Araucana*, qu'il publia séparément en trois parties; la première

parut en 1577; il donna la seconde l'année suivante, et en 1590, il fit imprimer une édition complète de tout l'ouvrage. Voltaire, qui parle d'Ercilla avec son talent ordinaire, mais aussi avec beaucoup d'inexactitude, a le mérite de l'avoir fait connaître hors de son pays natal; il paraît qu'il ne l'avait que médiocrement étudié, car il affirme qu'Ercilla s'était trouvé à la bataille de S.-Quentin, méprise dans laquelle il ne serait jamais tombé s'il avait lu *la Araucana*. D'ailleurs la critique sévère qu'il fait du poëme en général, après avoir recommandé un ou deux passages, prouve suffisamment qu'il était étranger à plusieurs parties de l'ouvrage; cependant ses observations sur l'inégalité du poète sont justes. Ercilla ne se soutient pas toujours à la même hauteur; mais malgré ses défauts, on ne saurait lui refuser une place parmi les hommes de génie et les grands poètes.

L. M

Digitized by Google

APOSTOLOS ZENOS.

NAPOLI

Digitized by Google

APOSTOLO ZENO.

Apostolo Zeno, originaire de l'île de Candie, et issu d'une famille noble établie à Venise, naquit en 1669. Son penchant pour la poésie se déclara dès sa première jeunesse, et l'on pouvait juger, par les premiers essais de sa muse, de ce qu'il ferait un jour. Il se livra aussi à l'étude de l'histoire; se fit honneur par des recherches savantes, ainsi que par les graces de son style, et se commença une réputation qui s'accrut en peu de temps, et se répandit même hors de l'Italie. Venise lui dut bientôt l'établissement de l'académie des *gli Animosi* et le *Giornale dei Letterati*, dont le premier volume parut en 1710, et le trentième et dernier en 1719. Ses poésies dramatiques étaient sur-tout très-estimées; on s'accordait généralement à y trouver le mérite de l'invention et plusieurs des qualités les plus importantes du style. On admirait la noblesse de ses pensées et la force de ses expressions, mais on se plaignait de ne pas trouver en lui un talent assez flexible; on lui reprochait de manquer de douceur et d'élégance. L'empereur Charles VI entendit vanter ses succès, et desira le connaître; Apostolo Zeno se rendit à Vienne, précédé de la réputation du meilleur poète tragique de l'Italie. L'empereur lui fit l'accueil le plus flatteur, et le nomma successivement poète et historiographe de la cour impériale. Apostolo Zeno passa onze ans à la cour de ce

prince, dont il obtint l'amitié, et qui lui accorda des graces, des pensions et des emplois. Ces onze années ne furent pas perdues pour sa gloire; il les employa à composer de nouveaux ouvrages. Il ne s'occupa pas seulement de tragédies profanes, il publia encore des drames et des dialogues sacrés, connus sous le nom d'*Oratorio;* on voyait paraître de lui au moins une pièce par année. En 1729, Apostolo Zeno voulut revoir sa patrie; il revint à Venise, et fut remplacé auprès de l'empereur par le célèbre Metastase, qui s'attira bientôt autant d'admirateurs que Zeno, et qui même ne tarda pas à lui être préféré dans l'opinion publique.

Charles n'en continua pas moins d'honorer Apostolo Zeno de ses bonnes graces, et ne lui supprima aucune des pensions qu'il lui avait accordées. La faveur dont jouissait Metastase l'empêcha de retourner à Vienne. Il resta à Venise, où il passa les vingt-une dernières années de sa vie, entretenant une correspondance suivie avec les savans Italiens et étrangers. Il mourut dans cette ville en 1758.

Apostolo Zeno est le premier qui ait appris à ses compatriotes à connaître et à rechercher dans les pièces de théâtre les véritables règles des poëmes dramatiques.

O.

BARTOLOME LEONARDO DE ARGENSOLA.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ARGENSOLA. (Juan Leonardo de)

Leonardo de Argensola, historien de la couronne et du royaume de Léon, etc., naquit à Balbastro en 1566. Son père, secrétaire de l'empereur Maximilien, descendait d'une famille illustre de Ravenne. Leonardo de Argensola étudia avec le plus grand succès les lettres, la philosophie et le droit; et ayant embrassé le sacerdoce, il fut fait chapelain de l'impératrice Marie d'Autriche, dont son frère, Lupenio Leonardo, était secrétaire. Après la mort de cette princesse, il alla à Valladolid, où était la cour, et y demeura quelque temps, à l'instance de son protecteur, don Pedro Fernandez de Castro, comte de Lemos. Bientôt dégoûté du métier de courtisan, il se retira à Saragosse, dans le dessein d'y fixer sa résidence, et d'y jouir de la fortune considérable que lui avait laissée son père. Les députés du royaume d'Aragon lui conférèrent alors la place d'historien de cette couronne; et il se montra digne de cette faveur. Les occupations de son emploi remplirent agréablement sa vie, qui d'ailleurs fut paisible, et honorée par de bonnes actions; la bienfaisance était une de ses principales vertus. Il mourut d'un accès de goutte en 1631; à l'âge de 66 ans.

Leonardo de Argensola avait une taille démesurée; son regard était triste et mélancolique, quoique lui-même ne fût pas ennemi de la gaieté.

Il s'exerça avec succès dans presque tous les genres de littérature, et particulièrement dans la satyre, où il montra un rare talent. Outre ses poésies, qui sont en assez grand nombre, il composa l'histoire de la conquête des Moluques, qui lui donna un rang distingué parmi les historiens. Son style, tant en prose qu'en vers, est abondant, pur et majestueux, et ses ouvrages se réimpriment souvent. Cervantes disait de lui et de son frère, homme d'un très-grand mérite, et également bon écrivain, que ces deux frères étaient venus d'Aragon pour réformer la langue castillane.

S.

Digitized by Google

BARCLAY.

NAPOLI

BARCLAY.

Jean Barclay, originaire d'Ecosse, naquit à Pont-à-Mousson le 28 janvier 1582. Son père, Guillaume Barclay, qui avait suivi la fortune de Marie Stuart, fut obligé, pour se dérober aux ressentimens d'Elisabeth, de se réfugier en France, où il se maria et eut ce fils dont nous venons de parler; accueilli favorablement par le duc de Lorraine, il se fixa dans ses états et s'occupa de l'éducation du jeune Barclay, qu'il confia aux jésuites de Pont-à-Mousson. Ceux-ci, charmés de l'heureux naturel de cet enfant, et prévoyant ce qu'il pourrait devenir un jour, cherchèrent à l'attirer dans leur société; mais son père s'étant aperçu de leur dessein, s'y opposa vivement, et se brouilla avec eux. Ils le desservirent auprès du duc de Lorraine, et le forcèrent même à s'éloigner. Guillaume Barclay retourna en Angleterre et emmena son fils avec lui; il le présenta à Jacques Ier, qui voulut le retenir auprès de sa personne, et promit de se charger du soin de sa fortune, à condition qu'il embrasserait la religion anglicane; Guillaume Barclay s'y refusa, et revint en France avec son fils. Ce dernier développa ses heureuses dispositions, et se fit connaître par divers ouvrages qui annonçaient des connaissances solides et un esprit cultivé. A son arrivée en Angleterre, il avait donné un poëme latin sur le couronnement de Jacques Ier, et la première partie

de son *Euphormion*, satyre qui fit du bruit alors, et qui a été traduite plusieurs fois dans notre langue. De retour en France, il continua cette satyre, et s'occupa plus particulièrement de vers et de poésie; enfin il mit la dernière main à son roman latin d'*Argenis*, qui lui valut une grande réputation, et qui fut aussi plusieurs fois traduit et réimprimé. Deux traductions françaises, une traduction italienne, une espagnole, une allemande, trois anglaises, prouvent combien ce livre fut estimé autrefois.

Jean Barclay, après la mort de son père, retourna à Londres, où il demeura l'espace de dix années; las du séjour de l'Angleterre, il revint encore une fois à Paris, et de-là il se rendit à Rome, sur une invitation du pape Paul V, qui l'appelait auprès de lui. Il fut très-bien reçu par le souverain pontife, se fit un protecteur zélé dans la personne du cardinal Maffei Barberin, se reposa de sa vie agitée au sein de la retraite, écrivit en faveur de la puissance des papes, et mourut à Rome le 12 août 1621, âgé de trente-neuf ans et six mois.

C.

Digitized by Google

BENSERADE.

NAPOLI

BENSERADE.

Isaac de Benserade naquit en 1612 à Lyons, petite ville de Normandie. Il cultiva de bonne heure les lettres et la poésie. Ses premiers essais le firent connaître du cardinal de Richelieu, qui résolut de l'encourager, et qui lui accorda une pension sur l'état. Après la mort de son protecteur, il s'attacha au duc de Brezé, qu'il vit tuer d'un coup de canon au siége d'Orbitello, en 1646. Le meilleur parti qu'il avait à prendre était de retourner à la cour, où l'on avait bonne opinion de son esprit et de ses talens, et où il pouvait se faire un appui plus aisément qu'ailleurs; il y revint, et gagna la faveur de la reine-mère et du cardinal Mazarin. Leurs libéralités le retirèrent de l'état voisin de l'indigence dans lequel il venait de retomber. Sa fortune même monta plus haut qu'il n'aurait osé l'espérer. La reine-mère le nomma pour aller en Suède résider auprès de la reine Christine. Il ne se rendit pas à sa destination, ce qui donna lieu à cette plaisanterie de Scarron, qui date ainsi une épître à la comtesse de Fiesque :

> L'an que le sieur de Benserade
> N'alla point à son ambassade.

La réputation de Benserade le fit recevoir à l'Académie Française le 17 mai 1674. Les ballets étaient alors le divertissement favori de la cour. Benserade

fut pendant plus de vingt ans chargé presque seul de composer les vers qu'on y récitait. Il était parvenu à donner à ces petites pièces de circonstance un tour souvent agréable et nouveau; il y mettait quelquefois beaucoup d'esprit, et il avait un art qui n'appartenait qu'à lui de les adapter aux personnages qu'il faisait parler.

Benserade aurait dû toujours se renfermer dans ce genre de poésie. Les sujets élevés ne lui convenaient nullement, et ses tragédies, ses comédies, ses poëmes, sont au-dessous du médiocre.

Méconnaissant tout-à-fait la nature de son talent, il s'avisa de paraphraser le livre de Job, et sa galanterie naturelle le porta à dédier ce lamentable ouvrage à une dame jeune et jolie. Il accompagna cet envoi d'un sonnet qui fit alors beaucoup de bruit, et qui eut une réputation à peine concevable de nos jours. Voici ce sonnet :

Job, de mille tourmens atteint,
Vous rendra sa douleur connue;
Mais raisonnablement il craint
Que vous ne soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue,
Il s'est lui-mêmee ici dépeint;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Quoiqu'il eut d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il eut des peines incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connais de plus misérables.

Ce sonnet fit donner à son auteur les louanges les plus excessives. Ses ennemis lui opposèrent un sonnet de Voiture, dédié aussi à une dame, sous le nom de la princesse Uranie. Ce différent partagea la cour et tous les beaux esprits du temps. Chaque parti écrivit en sa faveur et contre le parti contraire. Les partisans du sonnet de Benserade s'appelèrent jobelins, ceux du sonnet de voiture uranistes. Le prince de Conti se mit à la tête des premiers, Mme de Longueville à la tête des derniers; et les deux factions, qui divisaient la république des lettres, ne voulurent entendre parler de trève ni d'accommodemens; l'esprit de parti est souvent aussi intolérant en matière de littérature qu'en matière de religion. Cette intolérance a sa source, de part et d'autre, dans un fanatisme qui a d'un côté les suites les plus fâcheuses, et de l'autre dégénère presque toujours en disputes frivoles; mais ces disputes sont quelquefois longues et opiniâtres, parce que l'amour-propre fait cause commune avec les opinions qu'il a embrassées.

Benserade fut peut-être étonné de l'importance que l'on donna à son sonnet. Il ne tarda pas à se retirer de la cour pour aller chercher le repos et la tranquillité à sa maison de campagne de Gentilly. Les douleurs de la pierre l'y suivirent, et malgré son grand âge, il voulut courir les risques de cette

opération cruelle, qu'on ne supporte pas aisément, même dans la force du tempérament et dans la vigueur de la jeunesse. Sa constance ne fut pas mise à cette épreuve. Un chirurgien, en voulant lui faire une saignée de précaution, lui piqua l'artère, et au lieu d'arrêter le sang, prit la fuite. Benserade mourut le même jour, le 19 octobre 1691, dans sa 80e année.

D.

Digitized by Google

BEZOUT.

NAPOLI

Digitized by Google

BEZOUT.

Etienne Bezout, de l'académie des sciences, examinateur des gardes de la marine et des élèves du corps d'artillerie, naquit à Nemours le 31 mars 1730. Des livres de géométrie élémentaire qui tombèrent entre ses mains pendant le cours de ses premières études lui inspirèrent le goût le plus vif pour les sciences mathématiques. Son père voulut le détourner d'un travail qui l'entraînait dans une carrière différente de celle qu'il se proposait de lui faire suivre, mais le penchant de son fils était irrésistible, le jeune Bezout céda à son inclination, et le succès lui apprit qu'il ne s'était pas trompé sur sa vocation véritable. Dès l'année 1758, sa réputation, et des mémoires sur le calcul intégral qui annonçaient des recherches profondes et un talent décidé, lui ouvrirent les portes de l'académie. En 1763 il reçut une récompense plus flatteuse encore de ses travaux. M. de Choiseul créa pour lui la place d'examinateur des jeunes gens qui se destinaient à la marine, et le chargea de composer un cours de mathématiques propre à les diriger dans leurs études, et à leur donner les connaissances exigées. Le temps que lui laissèrent ces fonctions importantes, qu'il remplissait avec autant de zèle que de succès, fut tout entier employé à ses occupations favorites. Le *Traité sur l'Elimination* fut le fruit de ses loisirs. Il parut en 1779, et depuis 1762

Bezout n'avait pas cessé d'y travailler. Nommé examinateur des élèves de l'école d'artillerie, il se montra plus que jamais digne de la confiance que l'on avait en ses lumières. Livré presqu'entièrement à la géométrie, il ne négligea pas cependant les sciences physiques, et l'académie lui dut la première connaissance de ces grès crystallisés de Fontainebleau, sur lesquels M. Delassone a donné depuis plusieurs savans mémoires. Le travail, la fatigue de ses places, quelques chagrins personnels, avaient peu-à-peu altéré sa santé. Attaqué d'une fièvre maligne, il mourut le 27 septembre 1783.

G.

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUHOURS.

BIBLIOTHECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

BOUHOURS.

Parmi les hommes de mérite et d'un talent remarquable qu'a produits l'ordre des jésuites, on doit compter le P. Bouhours, qui a laissé la réputation d'un écrivain agréable et ingénieux. Il naquit à Paris en 1628. A seize ans, il prononça les vœux qui l'unissaient d'affection et d'intérêts à une société dont un des membres avait surveillé sa première éducation. Il avait annoncé de bonne heure du goût pour les lettres, et l'âge développa les dispositions que l'on avait cru remarquer en lui. Il termina ses études de manière à donner les plus heureux présages pour l'avenir ; on pensa que son intelligence et le jugement prématuré dont il avait fait preuve plus d'une fois pouvaient suppléer à l'expérience qu'il n'avait pas encore pu acquérir, et d'élève il devint lui-même professeur. Quelque temps après il fut choisi pour veiller à l'éducation des deux jeunes princes de Longueville, et ensuite à celle du marquis de Seignelai, fils du grand Colbert. Les momens de loisir que lui laissaient les devoirs qu'il avait à remplir ne furent pas perdus ; il composa d'abord les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, qui eurent beaucoup de succès dans l'origine, mais dont la réputation ne s'est pas soutenue, à cause de la langueur du style et de l'affectation dans les pensées qui les déparent : son goût ne s'était pas encore épuré, et l'on voit trop dans

cet ouvrage qu'il a eu la prétention de briller et d'y faire admirer son esprit; mais, comme l'a dit l'auteur du *Méchant*,

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

La critique d'ailleurs accueillit sévèrement cette première production du P. Bouhours, et lui apprit à se tenir en garde contre les défauts dont il n'avait pas su se corriger. Barbier d'Aucourt se déclara son antagoniste, et censura d'une manière ingénieuse, mais piquante, les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Le P. Bouhours leur fit succéder ses *Remarques et ses doutes sur la langue française*. On trouva quelques-unes de ses observations justes, et d'autres puériles; enfin il donna sa *Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, et ce livre, écrit sagement et bien raisonné, parut un des meilleurs guides que l'on pût mettre entre les mains des jeunes gens pour former leur jugement et leur goût en littérature, et pour leur apprendre à se juger eux-mêmes en appréciant le mérite des autres. Le P. Bouhours mourut à Paris en 1702, âgé de 74 ans. N.

Digitized by Google

ROBERT BURTON.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ROBERT BURTON.

Robert Burton est connu comme l'auteur d'un ancien livre très-répandu, intitulé *l'Anatomie de la Mélancolie*. Il naquit à Lindley, en 1576, et étudia d'abord au collége de Brazen, et ensuite à celui de l'église du Christ, dans la ville d'Oxford. Sa première destination fut pour l'état ecclésiastique. En 1616, il fut nommé vicaire de Saint-Thomas à Oxford. Zélé pour l'étude, et très-versé dans la science scholastique des temps, il se laissa égarer par les illusions de l'astrologie judiciaire. Son caractère était sombre et mélancolique. Dans les accès de cette humeur triste et sauvage, il n'avait d'autres moyens de se distraire que de se livrer, avec les marins, aux emportemens grossiers de la joie la plus bruyante. Ce fut pour corriger cette inégalité de caractère, qui le faisait passer rapidement d'un excès à l'autre, qu'il composa son *Anatomie de la Mélancolie*, ouvrage singulier, dans lequel il traitait des causes, des effets, et de la guérison de cette maladie, et où il a prodigué les citations des auteurs de l'antiquité. Cet ouvrage est remarquable par son originalité et par la profondeur de quelques-unes des vues qu'il renferme. Il a eu plusieurs éditions, et a enrichi le libraire qui l'a publié. Le docteur Ferrier, de Manchester, a découvert dans les Œuvres de Sterne, des passages entiers copiés verbalement dans le livre

de Robert Burton. Ce dernier ne fut pas guéri par ses propres remèdes. Il mourut à Oxford en 1639. On grava sur sa tombe l'épitaphe suivante, composée par lui-même. *Paucis notus, paucioribus ignotus, hic jacet democritus junior cui vitam dedit et mortem melancholia.*

C.

Digitized by Google

CHAMPIONNET.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

CHAMPIONNET.

Jean-Etienne Championnet, naquit en 1762, à Valence, dans le département de la Drôme. Comme la Tour-d'Auvergne, il était enfant de l'amour; comme lui, il respira de bonne heure l'ardeur d combats et le desir de la gloire. La France, agitée au-dedans par les troubles d'une révolution orageuse, et menacée au-dehors par des ennemis redoutables qui cherchaient à profiter de ses divisions et à partager ses dépouilles, appelait à son secours tout ce qu'elle renfermait dans son sein d'hommes courageux, attachés à l'honneur et à la patrie. Championnet courut un des premiers à sa défense; il se signala sur les bords du Rhin, et monta d'exploits en exploits au grade de général de division. Les trois armées de la Moselle, du Nord et de Sambre-et-Meuse, venaient d'être réunies. Quatre-vingt-dix mille Français, commandés par les généraux Jourdan, Kléber, Moreau, Bernadotte, Lefebvre et Championnet, étaient prêts à se mesurer avec les généraux Beaulieu, de Kray, Mack et Clairfait, qui conduisaient cent dix mille combattans. Les deux armées s'approchent, et avec elles la fortune des nations rivales. L'impatience de la victoire les précipite l'une contre l'autre; Championnet, placé au centre, charge cinq fois à la tête de sa division, et décide le succès d'une bataille où s'étaient heurtées de si grandes forces, et

balancées de si hautes destinées. Championnet célèbre la défaite de l'ennemi par de nouveaux succès. Clermont, Juliers, Cologne, lui ouvrent leurs portes. Les généraux Jourdan et Pichegru ont résolu de passer le Rhin. Championnet est désigné pour effectuer ce passage vis-à-vis Dusseldorf. Sa division était composée de dix mille hommes. Une garnison de cinq mille hommes dans la ville menacée, un camp de six mille Autrichiens sur le glacis, une citadelle et cent pièces de canons, attendent les Français.

Championnet, prêt à donner le signal du départ de la flotille qui portait ses soldats et l'espoir de toute l'armée, aperçoit un héron immobile au milieu du fleuve; aussitôt deux soldats vont par son ordre reconnaître un banc de sable dont l'eau couvrait la surface, et qui avait plus de 100 toises de longueur. Il remorque ses bateaux deux lieues plus loin, place sur le rivage toute son artillerie, et fait embarquer ses grenadiers dans le plus grand silence. Il faisait nuit, et une profonde obscurité couvrait le Rhin et les braves qui s'avançaient pour le traverser. La sentinelle ennemie cependant les découvre; un coup de feu part, et toute l'artillerie française répond à-la-fois en foudroyant les bataillons qui couvrent la rive opposée. Les Français conduisent leur nacelle à la lueur rapide des éclairs qui partent des deux rivages; malgré la rapidité du fleuve et le feu des batteries ennemies, ils débarquent, enfoncent les premiers bataillons qui les arrêtent, écrasent tout ce qui s'oppose à leur pas-

sage, arrivent triomphans sous les murs de Dusseldorf, escaladent ses remparts, et se rendent maîtres de la ville, de quatre mille hommes et de cent pièces de canon. Championnet s'avance vers Cassel, et livre de nouveaux combats à l'ennemi, qui six fois ressaisit la victoire au village de Costheim, et six fois se la voit arrachée par l'audace et la valeur réunies. Cependant la retraite des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse devenait indispensable, et les ponts étaient coupés. Kléber plaça la division de Championnet sur un poste avantageux qui protégeait cette retraite si difficile à effectuer; il dit à ce général : « Mon ami, il faut vaincre ou mou-« rir ». Championnet fut vainqueur. Les généraux autrichiens proposèrent un armistice, qui fut accepté, et les Français conservèrent Dusseldorf, le duché de Berg, la ville et la tête du pont de Neuwied, qui ouvrait l'entrée de l'Allemagne et laissait le passage du Rhin libre pour les armées françaises. La campagne suivante fut balancée, mais les Français reprirent bientôt leur supériorité accoutumée; Championnet pénétra jusqu'aux frontières de Bohême; déja il menaçait Ratisbonne. Le sort des armes changea tout-à-coup; le général en chef Jourdan, abusé par de faux renseignemens, s'était engagé avec toute son artillerie dans des chemins impraticables. Il écrit à Championnet : « Ar-« rêtez-vous, mon ami; je n'ai d'espoir qu'en vous « pour sauver le parc et les équipages de l'armée ». Championnet lui répond : « Les ennemis ne passe-

« ront point ». Ils ne passèrent pas, et Jourdan fut sauvé.

Cependant le prince Charles venait de traverser le Mein, suivi de quarante mille hommes. Il attaque seize mille Français. Jourdan à l'aile gauche, Championnet au centre, firent des prodiges de valeur, et ne purent ramener la victoire. Jourdan, désespéré, se retire à Cologne, Championnet le suit, ne se souvient plus qu'il croyait avoir des sujets de plainte contre ce général, et lui demande son amitié. Kléber, irrité contre le directoire, abandonne à son tour le commandement d'une armée couverte de lambeaux et mourante de fatigue et de misère. Championnet seul ne désespère pas de la victoire, et reste pour la défendre. Le général Hoche arrive sur ces entrefaites, et rappelle la fortune sous ses drapeaux; il bat l'ennemi dans les plaines de Neuwied; le général Lefebvre s'empare de Francfort; Championnet enferme dans les défilés de Laubach l'armée autrichienne, qui ne pouvait plus lui échapper, mais qui fut sauvée par la paix de Léoben.

Deux ans après, Championnet passa sur un nouveau théâtre de gloire et de périls. Nommé au commandement de l'armée de Rome, il repousse, avec douze mille hommes et quatre pièces de canon, les efforts de soixante mille Napolitains, soutenus par cent vingt bouches à feu, et par les flottes et l'argent de l'Angleterre. En quinze jours tout fut dispersé. Championnet poursuit le cours de ses victoires; vainement tout le royaume de Naples

révolté prend les armes; il traverse vainqueur des provinces couvertes, non de guerriers, mais de brigands et d'assassins. Le feu de la sédition éclate dans Naples. Les lazaronis enfoncent les arsenaux, insultent les Autrichiens qui les défendent, menacent les Français, et forcent le général Mack à chercher un asyle contre leurs fureurs dans le camp du général Championnet. Celui-ci ordonne de les charger, et le massacre commence. Ils se défendent avec toute la férocité du désespoir; on les poursuit de rue en rue, de maison en maison. L'artillerie les écrase, et ils ne se rendent pas; enfin le fer et la flamme les assiégent et les forcent dans leurs derniers refuges. Championnet triomphe et est destitué. La calomnie l'avait accusé auprès du directoire. Il sort de Naples, qu'il avait conquise, pour aller chercher des fers à Turin. Scherer, qui l'a remplacé, est vaincu, et ses défaites sont plus rapides encore que n'avaient été les victoires de Championnet; celui-ci est jugé à Grenoble, et une révolution imprévue du gouvernement lui épargne seule le jugement qui devait lui faire expier ses triomphes, sa gloire et ses vertus. L'ennemi menace les frontières; le danger l'emporte, et la frayeur force d'être juste; on le nomme général en chef de l'armée des Alpes. Son nom forme une armée, il arrive, gagne une victoire. Mais le brave et malheureux Joubert, trahi par la fortune, perd la bataille de Novi et est tué les armes à la main. Championnet reçoit l'ordre de le remplacer.

L'armée ennemie menace Gênes, il veut faire diversion ; il attaque, et pour la première fois est vaincu. Il rassemble à peine les tristes débris de ses bataillons, qui n'avaient plus de vêtemens pour se couvrir et qui manquaient de pain. La famine et les maladies n'épargnèrent pas ceux que le fer avait épargnés. Une horrible épidémie enleva presque tous les braves qui l'avaient suivi, et le frappa lui-même, entouré du spectacle le plus douloureux qui ait jamais affligé les yeux d'un général, au milieu de ses soldats mourant de faim et de misère.

B.

Digitized by Google

CHAPELAIN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

CHAPELAIN.

Ce n'est ni comme grand poète ni comme bon littérateur que nous plaçons Chapelain parmi les hommes célèbres. Sa réputation, au contraire, est fondée sur la nullité de ses talens dans les lettres et dans la poésie. S'il est des hommes qui acquièrent un nom fameux par des ouvrages pleins de goût, de génie et de raison, il en est d'autres qui obtiennent la plus grande célébrité en mettant au jour des productions dépourvues de toute espèce de mérite, et tellement mauvaises, qu'elles paraissent de véritables phénomènes, aussi remarquables dans leur genre que ces chefs-d'œuvre dont s'honorent les beaux arts. Il en est de ces réputations comme de celles des grands scélérats : ils sont fameux par leurs crimes et par les maux qu'ils ont causés, comme les héros par leurs grandes actions et par le bien qu'ils ont fait à leur patrie ou au genre humain. On présente les uns comme des modèles à suivre, et les autres comme des exemples à éviter.

Jean Chapelain naquit à Paris en 1595. Jeune encore, il se fit un nom par le jugement qu'il porta sur l'*Adonis* du cavalier Marin. La critique du *Cid*, qu'il entreprit par ordre du cardinal de Richelieu, fit honneur à son esprit et à son impartialité, mais s'il fit preuve de goût en jugeant les productions des autres, il n'en montra guère dans ses propres ouvrages, et il démontra jusqu'à l'évi-

dence qu'on pouvait très-bien connaître les règles de la poésie sans être soi-même poète. Il avait entrepris de chanter la Pucelle d'Orléans, et il n'épargna ni le temps ni le travail pour terminer ce poëme, annoncé avec faste, attendu impatiemment, et accueilli dans sa nouveauté avec un enthousiasme qui tenait du fanatisme. Qui le croirait? La Pucelle de Chapelain eut six éditions en dix-huit mois de temps! Ce succès scandaleux révolta les partisans du bon goût et les véritables arbitres de la poésie. Boileau, Racine, La Fontaine et quelques autres, se liguèrent contre ce triomphe usurpé, et accablèrent Chapelain d'une foule de traits satyriques, de sarcasmes et de plaisanteries. Une renommée mal acquise ne tient pas long-temps contre le ridicule, elle tombe, et la gloire du grand poète évanouie, il ne reste à sa place que la célébrité du méchant écrivain.

Chapelain, après une chute si éclatante, n'en fut pas moins estimé de Colbert, qui s'en rapporta à lui du choix des savans auxquels Louis XIV voulait accorder des pensions ou des gratifications. Il lui accorda à lui-même une pension de 3000 liv. Chapelain, quoique mauvais poète, ne fut pas jaloux du talent des autres. Il avait encouragé Racine, qui se moqua de lui lorsque sa Pucelle eut paru. Il mourut en 1674.

B.

COUSTOU.

NAPOLI

Digitized by Google

COUSTOU.

Nicolas Coustou, fils de François Coustou, sculpteur en bois, et de Claudine Coysevox, sœur du célèbre artiste de ce nom, naquit à Lyon, le 9 janvier 1658. Son père lui donna les premières leçons de son art, et s'aperçut bientôt des progrès d'un élève qui ne devait pas tarder à le surpasser lui-même. Une circonstance imprévue décela le génie du jeune Coustou, et étendit sa réputation naissante. L'atelier de son père s'annonçait au dehors par une enseigne grossière, qui ne devait pas donner une haute idée de celui dont elle indiquait la demeure; le jeune Coustou résolut de la remplacer par un ouvrage de sa main. Il fit en bois un S. Etienne à genoux, priant pour les bourreaux qui le lapidaient. Ce morceau surpassa ce qu'on pouvait attendre de lui; on y remarquait une composition raisonnée, des caractères variés et convenables à chaque figure, un choix d'attitudes heureuses, et une exécution d'autant plus surprenante, qu'elle paraissait le résultat d'une longue habitude et d'un travail assidu. Ce premier essai fit du bruit; on s'assemblait tous les jours devant cette enseigne, et l'on prodiguait au jeune artiste des louanges qui ne l'enorgueillirent pas, et l'engagèrent au contraire à travailler avec une application nouvelle. Mais la ville de Lyon n'était plus pour lui un assez grand théâtre, et ne lui offrait plus aucun moyen de per-

fectionnement : il brûlait du desir d'étudier les ouvrages des célèbres sculpteurs, et de se former sur les modèles qu'ils ont laissés à l'admiration de la postérité. La réputation que son oncle maternel s'était acquise rendait ce desir chaque jour plus vif et plus pressant; enfin il se rendit à Paris. Il était âgé alors de dix-huit ans. Coysevox fit l'accueil le plus favorable à un neveu qui donnait de si bonne heure les plus brillantes espérances. Ses leçons achevèrent de développer les talens de son élève. Celui-ci travailla chez son oncle jusqu'à la fin de 1683. Ses progrès attirèrent bientôt l'attention d'un ministre qui protégeait les arts et ne négligeait rien de ce qui pouvait leur rendre une nouvelle splendeur. Colbert, après avoir donné de sa main au jeune Coustou le premier prix de sculpture, que lui avait décerné l'académie, l'envoya à Rome, où il resta trois ans. Il étudia l'antique; mias il ne forma pas son goût sur le goût sévère des anciens sculpteurs de Rome et d'Athènes. Il s'écarta de cette noblesse et de cette pureté de style dont il avait de si beaux modèles sous les yeux, et préféra à la sublime simplicité de l'antique, la grace séduisante et quelquefois un peu recherchée de l'école française; il acquit une facilité extraordinaire dans l'exécution, et personne après lui n'a travaillé le marbre avec autant de goût et d'intelligence.

Coustou partit de Rome en 1687 pour revenir à Paris; il s'arrêta à Lyon pendant dix-huit mois. A son retour dans la capitale, Louis XIV, déja pré-

venu en sa faveur, lui ordonna de travailler aux ornemens de sculpture des châteaux de Versailles et de Trianon. Il exécuta en 1692 plusieurs statues qui embellissent l'intérieur de l'église des Invalides. Un an après il fut reçu membre de l'académie royale, sur un bas-relief de marbre dont le sujet était une allégorie relative à la convalescence de Louis XIV. Ce monarque donna les plus grands éloges à un groupe représentant la Seine et la Marne, dont le modèle fut terminé sous ses yeux. Cet ouvrage, exécuté en marbre, fut destiné d'abord pour les jardins de Marly; on le voit maintenant dans le jardin des Tuileries, à l'entrée du fer à cheval. On y admire encore, du même sculpteur, la statue de Jules César, le Chasseur et deux Nymphes groupées chacune avec un enfant, et représentant un retour de chasse. De nouvelles productions non moins remarquables que les premières, lui valurent une pension de deux mille livres. Louis XIV venait fréquemment le voir travailler; il lui faisait des questions sur son art, et ne voulait point qu'il cessât ses occupations pour y répondre.

Un des morceaux les plus achevés qui aient fait honneur au talent de Coustou est sa Daphné poursuivie par Apollon. On ne peut rien voir de plus fini, de plus piquant et de plus gracieux; mais l'ouvrage le plus capital qu'il ait terminé est, sans contredit, la Descente de Croix qui orne le maître-autel de la cathédrale de Paris. Il a réuni, dans cette belle composition, l'expression la plus tou-

chante et la plus pathétique au mérite d'une exécution très-soignée. Quelques années après, Coustou obtint la survivance de la pension de quatre mille livres accordée à Coysevox. Plus de soixante ans passés dans des travaux continuels et pénibles n'avaient pas ralenti son zèle ni refroidi son imagination. Il avait commencé un grand bas-relief représentant le passage du Rhin, et il donnait tous ses soins à le terminer lorsqu'il fut surpris par la mort, en 1733, à l'âge de soixante-quinze ans et quatre mois.

N.

Digitized by Google

CUSTINE.

NAPOLI

CUSTINE.

Adam-Philippe Custine naquit à Metz, le 4 février 1740. Très-jeune encore, il suit le maréchal de Saxe dans les Pays-Bas, revient à Paris, reprend ses études, sort du collége, entre dans le régiment du Roi, se signale en diverses rencontres par la plus intrépide valeur, et montant de grade en grade, est nommé à vingt-un ans colonel du régiment de son nom. Il sut profiter des loisirs de la paix pour voyager dans les principales cours de l'Europe, et s'instruire des ressources de chaque peuple, connaître le secret de ses forces ou de sa faiblesse, et approfondir la théorie d'un art dont la pratique allait bientôt lui devenir familière. Les Etats-Unis venaient de secouer le joug de l'Angleterre, et défendaient contre elle leur indépendance. Custine passa en Amérique avec l'armée française qui devait favoriser la liberté d'une colonie opprimée par sa métropole. Il se distingua au siége d'Yorck. A son retour, la noblesse lorraine le nomme député aux états-généraux. Lorsque l'invasion dans la Belgique et une diversion puissante sur les bords du Rhin furent résolues, on jeta les yeux sur Custine pour opérer cette diversion. En 1792, il marche à la tête de 14,000 hommes vers Spire, l'enlève, assiége et prend Mayence, passe le Rhin, s'empare de Francfort, bat les prussiens à Lensbourg, et étonne l'Allemagne par la rapidité de ses

victoires, qu'elle n'avait pu ni prévoir ni prévenir. La campagne suivante ne fut pas aussi heureuse. Il ne fut pas secondé par le général Beurnonville, qui commandait l'armée de la Moselle ; les habitans de Francfort le trahirent ; Houchard se laissa surprendre par l'ennemi ; Custine fut obligé de changer le plan de ses opérations et de se replier vers nos frontières. Deux commissaires de la convention, Reuwbel et Merlin, retardèrent de vingt-quatre heures l'exécution des ordres qu'il avait donnés pour préparer la défense de Mayence et assurer sa retraite : ce délai fit échouer toutes ses mesures, et lui causa une perte considérable de bagages et d'artillerie. Ne pouvant tenir désormais la campagne devant l'ennemi, il brûla ses magasins et se retira sur Landau avec les débris de son armée. L'ennemi, qui profite de ses avantages, met le siége devant Mayence ; Custine, que l'évacuation du Palatinat n'avait pas empêché de nommer général de l'armée de la Moselle, parvint à rassembler 52,000 hommes : il fortifie la rive gauche du Rhin, approvisionne les places fortes, et reprend l'offensive. Au moment de ressaisir la victoire, il reçoit l'ordre d'aller remplacer à l'armée du nord le général Dumourier, qui vient de passer sous les drapeaux ennemis. Il tente vainement de repousser l'avant-garde ennemie. Le lieutenant-général qui commandait la droite le trahit, un chef de bataillon abandonne lâchement son poste, et le général Houchard ne porte pas à l'attaque cette im-

pétuosité qui devait en décider le succès. Custine, toujours mal secondé, se rend en Flandre ; il trouve l'armée française dispersée et les places frontières au pouvoir de l'ennemi. Son premier soin fut de prévenir de nouvelles disgraces, en rétablissant la discipline dans une armée séditieuse qui ne connaissait plus de subordination, et qui ne savait ni vaincre, ni réparer ses défaites. Le gouvernement le pressait de faire lever le siége de Valenciennes ; il n'obéit pas à des ordres dont l'exécution lui paraissait impossible. Sa perte fut résolue : on le manda à Paris, sous prétexte de concerter un nouveau plan de campagne. Ses amis l'avertirent du danger qu'il courait ; il négligea ces avertissemens, qui pouvaient le sauver encore s'il avait voulu en profiter. Fort du témoignage de sa conscience, et tranquille sur les reproches qu'on osait lui adresser, il se rendit à Paris, où on lui fit un crime de la capitulation de Mayence, qui s'était rendue cinq mois après son départ de l'armée de Rhin et Moselle. Il fut décrété d'accusation le 29 juillet 1773. Un des plus vils satellites de la tyrannie, Rossignol, suivi de dix gendarmes déguisés, l'arrêta et le fit traîner à la conciergerie. Robespierre, pressé de l'assassiner, fait venir deux officiers de son armée, et leur commande de dénoncer leur général au comité de salut public. Le plus jeune, nommé Dutillet, fait hautement son éloge, et se rend digne, par cette noble fermeté, de la colère et de l'indignation du tyran. Mais pour un ami qui osait le

défendre, on trouva cent délateurs qui le calomnièrent ; en vain madame de Custine, sa belle-fille, fit parler sa beauté, son innocence et ses larmes. L'arrêt fatal fut rendu, et le malheureux Custine porta sa tête à l'échafaud, au milieu des acclamations féroces de ce même peuple qui avait chanté ses victoires. Il fut décapité à l'âge de 40 ans, après quatorze campagnes.

R.

DALEYRAC.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

DALEYRAC.

On avait souvent fait à la France le reproche de n'avoir pas de musique nationale, et en lui accordant une supériorité incontestable dans presque tous les beaux arts, on s'obstinait à lui refuser même la sensibilité nécessaire pour goûter celui qui exige peut-être le plus de délicatesse dans les organes, de finesse dans le goût, et de vivacité dans l'imagination. Une autorité imposante décida en faveur de ce préjugé, et l'accrédita chaque jour davantage; mais J.-J. Rousseau, tout en disant que les Français n'auraient jamais de musique, faisait d'excellente musique française, et son *Devin du Village* prouvait contre lui et contre ceux qui pensaient comme lui. Depuis J.-J. Rousseau, des chefs-d'œuvre dans tous les genres ont placé nos compositeurs à côté de ceux dont l'Italie est si fière, et qu'elle nous à long-temps opposés comme des modèles inimitables. Parmi les noms de ces hommes justement célèbres, tels que Monsigni, Philidor, Gossec, Grétri, Méhul, Lesueur, etc., on ne doit pas oublier le nom de Daleyrac, ce compositeur aimable et fécond, qui a enrichi le théâtre lyrique de plus de cinquante ouvrages dignes de ces grands maîtres.

Nicolas Daleyrac naquit le 13 juin 1753, à Muret, petite ville du Languedoc. Son père qui le destinait au barreau, l'envoya à Toulouse pour y faire

ses études. Le plaisir que lui causèrent ses premiers succès fut mêlé d'inquiétude. Le jeune Daleyrac annonçait un goût décidé pour la musique, et lui donnait tous les momens de loisir que lui laissaient des occupations plus sérieuses. Son père craignit que ce penchant, qui commençait à se déclarer, ne l'entraînât tous les jours davantage, et ne le détournât de la carrière qu'il voulait lui faire embrasser. Il renvoya le maître de violon qu'il lui avait donné; mais son fils, éludant les précautions que l'on avait prises, monta sur le toit et joua du violon, persuadé que les sons de son instrument ne parviendraient pas jusqu'à l'oreille de son père. Une maison de religieuses était voisine : de jeunes pensionnaires l'entendirent, et le secret de Daleyrac n'eut qu'à passer dans un couvent de femmes pour devenir le secret de la comédie. Son père, vaincu par cette persévérance, qui lui causa autant de surprise que de douleur, lui permit de suivre une inclination dont il tirait un funeste présage pour l'avenir. Daleyrac, touché de cette condescendance, se fit recevoir avocat; et se dégoûta, dès sa première cause, d'une profession pour laquelle il n'était pas né. Son père, conservant un dernier espoir de le corriger, le fit entrer dans les gardes-du-corps du comte d'Artois, mais rien ne put le détourner de son étude favorite.

Modeste dans ses vêtemens, frugal dans sa nourriture, simple dans ses goûts et dans ses habitudes, il se retranchait sur le nécessaire pour ne pas cau-

ser trop de dépense à son père. Le notaire chargé de lui payer sa pension avait l'ordre secret de la doubler s'il était nécessaire ; Daleyrac ne prit même jamais la somme entière qu'il savait lui être accordée. Son unique plaisir était d'employer le fruit de son économie à son instruction, et il assistait le plus souvent qu'il lui était possible aux représentations de l'Opéra-Comique, réuni alors à la Comédie Italienne. Pendant les six mois de séjour qu'il faisait à Versailles, il ne s'effrayait pas de la distance, et il venait à pied, à Paris, au spectacle. Les ouvrages de Grétri lui avaient inspiré une admiration vive et profonde ; il se fit présenter chez lui, demanda et obtint son amitié. L'exemple qu'il avait sous les yeux enflammait son imagination ; son génie était impatient de produire. Une circonstance heureuse le favorisa. Dans un concert donné chez de riches amateurs, il fit connaissance avec un musicien nommé Langlé, qui sut deviner dans ce jeune homme un talent dont la culture pouvait lui faire honneur, et qui lui enseigna les élémens de la composition. Daleyrac fit des progrès rapides, et son maître eut lieu de s'applaudir des soins qu'il lui avait donnés.

Le jeune compositeur débuta par des duo de violons et des quatuor qui furent bien accueillis. Encouragé par ce succès, il composa la musique de deux petites pièces de société qui furent jouées chez M. de Bezenval. Cette musique parut pleine de facilité, de grace et de fraîcheur. M. de la Chabeaus-

sière, un de ses camarades, lui offrit une comédie en un acte intitulée *l'Eclipse totale*. Le succès de la pièce fut complet; on se plut à retrouver dans la musique l'élégance, le naturel, et sur-tout la mélodie que l'on admirait depuis long-temps dans les productions de Grétri. Dès-lors la réputation de Daleyrac s'accrut de plus en plus. *Le Corsaire*, *les Deux Tuteurs*, *la Dot*, *Nina*, *Azémia*, *Renaud d'Ast*, *Sargines*, *Camille ou le Souterrain*, *Philippe et Georgette*, *Roméo et Juliette*, *Gulnare*, *Alexis ou l'Erreur d'un bon père*, *le Château de Montenero*, *Adolphe et Clara*, *Maison à vendre*, *Picaros et Diégo*, *Gulistan*, *Koulouf*, *Lina*, *Elise-Hortense*, etc. Tels sont ses principaux titres de gloire. Il est peu de compositeurs qui en comptent de si brillans et en si grand nombre. C'est lui qui a mis en vogue ces airs tendres et mélancoliques, connus sous le nom de *romances*. Il a excellé dans ce genre de musique dont il est créateur. Après la romance, c'est dans les duo que Daleyrac a le mieux réussi; et il suffira de citer ceux de *Maison à vendre*, de *Picaros et Diégo*, de *Gulistan*, pour avoir une idée de l'esprit et de l'originalité qu'il savait leur donner. Ceux des *deux Petits Savoyards* respirent une sensibilité pleine de charmes. La musique entière d'*Azémia* est un chef-d'œuvre d'élegance et de simplicité, d'esprit et de naturel.

Daleyrac mourut le 27 novembre 1809.

B.

DAMPIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

DAMPIER.

Guillaume Dampier, célèbre navigateur anglais, naquit en 1652, à Eastcoker, en Sommersetshire. Orphelin de bonne heure, ses études furent négligées; on le plaça chez le patron d'un navire, à Weimouth. Il fit avec lui un voyage à Newfoundland; mais, comme il le dit lui-même, il souffrit tellement de la rigueur du climat, qu'il résolut de ne jamais retourner dans ces parages septentrionaux; il abandonna son maître. Quelque temps après, le desir de voyager et de s'instruire l'entraîna de nouveau: il s'embarqua en qualité de contre-maître sur un vaisseau qui faisait voile pour les Indes orientales.

En 1673, il servit dans la guerre de Hollande, sous les ordres de sir Edouard Sprague; une maladie fut cause qu'il abandonna la flotte. Il se retira quelque temps à la campagne, auprès de son frère, pour se rétablir. L'année suivante, le colonel Hellier lui offrit de l'emmener comme sous-directeur de plantations à la Jamaïque. Bientôt dégoûté d'un pareil emploi, il s'embarqua sur un navire qui parcourut les côtes de la Jamaïque; de là il se rendit sur un autre vaisseau dans la baie de Campèche. Dans un second voyage sur les mêmes côtes, l'amour du changement le poussa à s'engager comme simple ouvrier parmi ceux qui exploitaient les bois de teinture. Il a donné une relation détaillée et pleine d'intérêt sur la vie singulière et laborieuse

de ces peuplades errantes, ainsi que sur la géographie et les productions de cette contrée. De retour à la Jamaïque, il ne tarda pas à faire voile pour l'Angleterre, où il arriva au mois d'août, en 1678.

Il revint en Amérique, où il s'engagea au milieu d'une troupe de pirates anglais, français, hollandais, qui, sous le prétexte de représailles, désolaient le commerce espagnol, sans aucune autorisation de leur gouvernement. Il traversa avec eux l'isthme de Darien, descendit le long des côtes du Pérou, et resta dans ces parages pendant une année entière. La dissention s'étant mise parmi eux, Dampier fut un des premiers à se séparer de la flotte; en 1687, il repassa l'isthme, et se joignit à une flotte de corsaires qui croisait dans la mer d'Espagne. Après avoir passé un an au milieu des îles et sur les côtes des Indes occidentales, il s'embarqua pour la Virginie, où devaient être vendues les prises faites en commun. Il s'y engagea avec le capitaine Cook, qui, avec soixante-dix hommes, résolut de faire une expédition contre les établissemens espagnols dans l'océan méridional. Le capitaine Eaton, venu de Londres dans le même dessein, le joignit vers le détroit de Magellan. Ils longèrent ensemble la côte de l'Amérique méridionale, et les bords du Chili et du Pérou. Le capitaine Cook mourut, et le capitaine Davis lui succéda. Quelque temps après, Dampier et Davis essayèrent de piller la ville de Guyaquil; leur dessein échoua. Cependant, à l'embouchure du fleuve, ils prirent trois vaisseaux et mille nègres.

A cette occasion, Dampier donna une idée de ses vues étendues et audacieuses. Son plan était d'emmener ces nègres à Santa-Maria, et de les employer à l'exploitation des mines d'or qui sont dans son voisinage, et d'où les Espagnols avaient été chassés quelque temps avant par des corsaires. Il ne doutait pas que cette place pût se maintenir contre tous les efforts des Espagnols. A l'aide de quelques troupes venues des Indes occidentales, il espérait s'emparer de tout le pays jusques à Quito; ses projets ne furent point adoptés. Il résolut de piller la riche flotte qui apportait à Panama les trésors du Pérou. Après un combat opiniâtre, cette flotte échappa de leurs mains, alors les vaisseaux anglais croisèrent sur les côtes de Mexico. Ils débarquèrent, et prirent la ville de Puebla-Nova, et brûlèrent celles de Léon et de Nilexa. Dampier quitta Davis, et visita avec le capitaine Swan la côte septentrionale du Mexique. Après quelques entreprises dont l'issue ne fut pas heureuse, Swan proposa de traverser de nouveau l'Océan Pacifique, et de retourner par les Indes orientales. Les provisions manquaient; Dampier et plusieurs autres furent attaqués d'hydropisie, par suite de l'intempérie de ces climats dangereux. Il ne reçut de soulagement qu'en se faisant couvrir d'un sable brûlant qui lui procura une sueur abondante. Leur vaisseau s'approcha de Guam ou Guan, le cinquante-deuxième jour de leur départ, quand déja l'équipage affamé avait résolu de tuer et de manger le capitaine Swan et les

autres officiers, dès que les provisions manqueraient. C'est une chose assez remarquable, que la diète étroite qui affaiblit le reste de ses compagnons, devint salutaire à Dampier, et hâta son rétablissement.

En 1687, il visita les côtes de la Chine, plusieurs parties du continent, et les îles circonvoisines. Puis, par un vaste circuit, tournant Luçon et Mindanao, ils arrivèrent à la Nouvelle-Hollande en 1688. Enfin, lassé de ces courses de pirates, Dampier persuada au capitaine Read de le laisser dans les îles Nicobar; il espérait qu'en se conformant aux manières de ces peuples, et en apprenant leur langue, il pourrait faire un commerce avantageux de l'ambre gris. Avec lui furent laissés sur le rivage un Anglais, un Portugais et quatre Malais d'Achem. Ils tentèrent de regagner Achem sur un canot, et après avoir éprouvé tous les dangers d'une tempête, que Dampier décrit d'une admirable manière, ils abordèrent heureusement à Sumatra. Il fit plusieurs voyages à Tonquin, Malaca, et servit quelque temps comme canonnier dans le fort anglais de Bencoolen. Enfin, pressé du desir de revoir sa patrie, il s'embarqua au mois de janvier 1691 pour retourner en Angleterre. Il y arriva en septembre, après avoir achevé le tour du globe. Il amenait avec lui comme sa propriété un Indien natif de Méangis, un autre des îles Epices, nommé Geoly, qu'il appelait aussi le prince Peint, et qui paraît avoir été le fils de l'un des chefs de l'île. Cet Indien, qu'il avait acheté par spécu-

lation, fut montré à la curiosité publique, et mourut à Oxford de la petite-vérole.

Dampier fut employé au service du roi, et eut le commandement d'un sloop de douze canons et de cinquante hommes, armé probablement pour un voyage de découverte, puisqu'il avait à bord des provisions pour douze mois. Il fit voile en 1699, et après avoir touché au Brésil, il cotoya la partie occidentale de la Nouvelle-Hollande, découvrit et nomma la baie de Shark, reconnut à son extrémité orientale, une île qui la terminait, et qu'il nomma Nouvelle-Bretagne. Il nous peint ici les difficultés qu'il rencontra dans l'insubordination de son équipage, impatient de retourner en Angleterre, difficultés qui s'opposèrent à de nouvelles découvertes. Ayant quitté ces parages, son vaisseau fit naufrage devant l'île de l'Ascension, et l'équipage eut peine à se sauver. Ils restèrent dans cette île jusqu'à ce qu'un vaisseau des Indes occidentales les ramena en Angleterre.

Dampier publia en trois volumes son voyage autour du monde ; il y joignit un supplément contenant la description du Tunquin, de Malaca et de Sumatra, deux voyages à Campêche, une dissertation sur les vents alisés, les saisons, les marées, etc. ; dans la zône torride, et son voyage à la Nouvelle-Hollande. Ces voyages ont été plusieurs fois réimprimées, et incorporés dans la collection générale des voyages ; ils contiennent un grand nombre d'observations curieuses, écrites d'un style bril-

lant et animé, et portent les marques de la plus grande fidélité. Les observations sur l'histoire naturelle, sans être proprement scientifiques, sont tellement claires et précises, qu'elles ont été citées souvent comme autorité, et confirmées par tous les voyageurs. On peut ajouter que ses principes ont toujours été purs, quoiqu'il eût le malheur de vivre en assez mauvaise compagnie.

V.

DESAIX.

NAPOLI

DESAIX.

Parmi les généraux qui sont morts pour leur patrie au champ d'honneur, on doit placer au premier rang ce brave Desaix, dont le nom rappelle des souvenirs si touchans et si glorieux. Jeune, aimable, d'une valeur brillante dans les combats, d'une rare sagacité dans le conseil, unissant les dons de la nature à ceux de l'éducation, montrant dans un âge peu avancé l'expérience prématurée de la vieillesse, Desaix semblait posséder tous les titres à l'amitié de ses soldats et à l'estime de ses concitoyens; il commençait sa carrière comme d'autres ont terminé la leur, et il promettait à la France d'être le digne compagnon d'armes du héros qui balançait déja les destinées de l'Europe entière. La mort l'arrêta au milieu de ses triomphes, et le frappant dans le sein même de la victoire, fit évanouir toutes les espérances que l'on avait fondées sur ses talens et sur son courage.

Il tirait son origine d'une ancienne maison d'Auvergne, et il naquit dans cette province le 17 août 1768, à S.-Hilaire-d'Ayat, terre seigneuriale de ses ancêtres maternels. Un de ses parens le plaça à l'école militaire d'Effiat; il parut s'adonner de préférence à l'étude de l'histoire naturelle, et lorsque quelque temps après il vint à Paris terminer son éducation, il y partagea son temps entre le jardin des plantes et la bibliothèque du roi, et l'entretien

de quelques savans célèbres. A quinze ans il obtint une sous-lieutenance, et entra dans le régiment d'Auvergne ; en 1791 il fut nommé commissaire des guerres ; peu de temps après le général Victor de Broglie le nomma son aide-de-camp.

En plusieurs rencontres le jeune Desaix donna des preuves d'intrépidité ; il eut occasion de déployer ses talens militaires, lorsqu'en 1793 les Français furent forcés d'abandonner les lignes de Weissembourg. Telle fut la précision de ses mouvemens et la hardiesse de ses manœuvres, que l'ennemi ne put jamais couper les lignes de la Lauter, et que les Français effectuèrent leur retraite en bon ordre, et sans perte considérable. Blessé grièvement à Lauterbourg, il ne voulut se retirer du champ de bataille qu'après avoir rallié ses troupes. A Weissembourg il profita de la sécurité des Autrichiens, qui croyaient leur position à l'abri de toute insulte, gravit les montagnes, enlève les redoutes, renverse et poursuit l'ennemi, et revient triomphant avec les drapeaux et les canons que lui abandonna l'armée fugitive.

Dans le temps que de braves guerriers, soutenant les efforts de l'Europe entière, liguée contre la France, versaient leur sang sur les frontières, le sang de leurs amis et de leurs proches ruisselait sur l'échafaud ; les tyrans, après les avoir frappés dans les objets les plus chers de leurs affections, les poursuivaient souvent eux-mêmes, et les défenseurs de la patrie tombaient sous le fer des assassins ou sous

la hache des bourreaux. Desaix avait donné des larmes à la mémoire de Victor de Broglie et du général Custine, sa perte fut résolue. Deux hommes dont le nom seul réveille toutes les idées de brigandage et de cruauté, Lebas et S.-Just, le sommèrent de comparaître devant leur tribunal inique, non pour se défendre et se justifier, mais pour entendre sa condamnation. Le bruit s'en répand dans l'armée; les soldats se rassemblent; ils environnent leur chef, lui défendent de les quitter, et lui laissent l'alternative, ou de rester au milieu d'eux sous la sauvegarde de leur valeur, ou de périr par leurs propres mains s'il les abandonne. Les deux représentans n'osèrent redemander leur victime, et ils furent aussi lâches qu'ils avaient été cruels.

Desaix, sauvé de ce péril par l'amour de ses soldats, leur en témoigna sa reconnaissance en les conduisant à la victoire. Les Prussiens, dont les troupes légères passaient pour être les mieux exercées de l'Europe, lui opposèrent en vain leur tactique et leur discipline; il triompha de l'une et de l'autre, et à vingt-cinq ans il lutta avec avantage contre le génie du grand Frédéric, qui vivait encore dans son armée, et en dirigeait tous les mouvemens.

Moreau, qui savait vaincre et discerner ceux qui pouvaient l'aider à remporter la victoire, plaça Desaix à la tête de l'aile gauche de l'armée du Rhin. Il s'avança avec lui jusque dans le centre de l'Allemagne, traversa et conquit le Brisgaw, la Souabe, la Bavière, le Palatinat; ces premiers succès en

promettaient de plus décisifs, lorsque la retraite du général Jourdan força l'armée de Moreau de suspendre sa course victorieuse. Moreau et Desaix retournent sur leurs pas, et déploient dans cette mémorable retraite toutes les ressources du génie et de la valeur. Desaix se jette dans Kell, et soutient pendant six mois les efforts de quarante bataillons, commandés par le prince Charles. Il donne le temps de fortifier Strasbourg, favorise par cette longue résistance les victoires de l'armée d'Italie, et enfin capitule sur les débris du fort qui avait enseveli quinze mille Autrichiens sous ses ruines.

L'année suivante, au passage du Rhin, il descendit le premier sur la rive opposée, culbuta l'infanterie ennemie, et désarma le premier rang. Une blessure le mit hors de combat, et il sauva la vie à celui qui l'avait blessé.

Un voyage qu'il fit en Italie fut bientôt suivi de son départ pour l'Egypte. Il s'embarqua sur cette flotte qui portait le vainqueur de l'Italie et les destinées de l'occident. Sa valeur ne fut pas long-temps oisive ; il s'annonça à l'Egypte par une victoire. Les combats de Chebréisse et d'Embabé lui ouvrirent les chemins de la haute Egypte, sur la rive droite du Nil ; la bataille de Sédiman le rendit maître d'une grande étendue de pays, et assura aux Français la supériorité sur leurs ennemis pendant le reste de la campagne. Mourat-Bey, qu'il avait vaincu, était digne de se mesurer avec lui. Ardent, infatigable, habile à profiter de ses avantages, prompt à

réparer ses pertes, Mourat-Bey n'était jamais plus terrible que lorsqu'il paraissait perdu sans ressources. Il revint de nouveau à la charge avec ses mamelouks, et se brisa contre le même écueil. Desaix victorieux le poursuivit et le chassa dans les déserts. Les mamelouks n'osèrent reparaître de long-temps.

Lorsque le général en chef retourna en France, il jugea Desaix digne de commander dans un pays où il avait su vaincre. Desaix justifia cette confiance qui les honorait l'un et l'autre, et sa sagesse dans l'administration intérieure des provinces conquises parut égale à sa valeur dans les combats. Il sut bien employer les loisirs de la paix. Les savans et les artistes trouvèrent en lui un protecteur, il encouragea leurs travaux et les aida dans leurs recherches; enfin il se concilia l'estime et l'amitié de tous ceux qui l'environnaient; les égyptiens, les arabes et les mamelouks lui donnèrent le titre de *Sultan juste*, et il leur fit oublier ses victoires et leurs défaites.

Ayant quitté l'Egypte sur la foi d'un traité, il arriva à Livourne et fut arrêté par l'amiral anglais Keyth, qui non content de violer si ouvertement le droit des gens, manqua envers son prisonnier de tous les égards que l'on doit aux vertus et au malheur. De retour dans sa patrie, Desaix apprend que les Français viennent de passer les Alpes, il part, il les rejoint, trouve les deux armées en présence, reçoit le commandement de l'armée de réserve, et marche à la victoire et à la mort. La bataille de Marengo était livrée, l'ennemi avait tourné

nos deux ailes, notre cavalerie était en désordre, Desaix arrive, suivi de ses deux divisions, marche au pas de charge à la tête de ses soldats, écrase tout ce qui arrête son passage, coupe l'aile gauche de l'armée ennemie, et tombe frappé d'une balle dans la poitrine.

Ainsi fut moissonné à la fleur de l'âge ce jeune héros, dont les premiers pas furent des triomphes, et dont les derniers regards virent les Français vainqueurs et les ennemis en fuite. Il dit en expirant, à ceux qui l'environnaient : « Allez dire au premier « Consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas « assez fait pour la postérité. »

Il fut pleuré de ses soldats, qui s'entretinrent long-temps de ses vertus. Ils se plaisaient à rappeler tout ce qu'il avait fait de noble et de généreux, comme s'ils eussent été fiers des grandes qualités de leur chef, comme si ces louanges qu'ils lui donnaient eussent adouci les regrets de sa perte, et acquitté envers lui la dette de l'amitié et de la reconnaissance. Ils parlaient souvent de sa tendresse pour sa mère, et ils citaient ce mot sublime échappé de son cœur, lorsque voyant un soldat maltraiter un vieillard, il courut à lui et lui dit : « Que fais-« tu, malheureux? tu n'as donc pas de père » ! Lorsqu'il fit charger sur une voiture de transport la caisse d'un prince de l'empire qui était tombée entre ses mains, un de ses soldats la soulevant péniblement pour la placer sur la voiture, lui dit : « Mon géné-« ral, c'est parce qu'elle sort de vos mains qu'elle « est si pesante. »

B.

Digitized by Google

D. DIEGO HURTADO DE MENDOZA.

NAPOLI

Don DIEGO HURTADO DE MENDOZA.

Don Diego Hurtado de Mendoza naquit à Grenade. On ignore l'année de sa naissance; cependant tout porte à croire qu'il vécut au commencement du 15e siècle. Il descendait d'une des plus illustres maisons d'Espagne. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia la philosophie, la théologie et le droit à l'université de Salamanque. Il apprit en peu de temps les langues latine et grecque, l'hébreu et l'arabe. Le crédit de sa famille et ses talens personnels le firent nommer par l'empereur Charles V ambassadeur auprès de la république de Venise. En 1545, il fut envoyé avec le même titre au concile de Trente, où il se fit remarquer par un discours plein de raison et d'éloquence. De là il fut appelé à l'ambassade de Rome, et en 1547 on lui conféra le titre de gouverneur et de capitaine-général de Sienne, ainsi que de plusieurs autres places de Toscane. Charles-Quint, fatigué des discordes et des troubles toujours renaissans dans cette partie de l'Italie, d'où ils se répandaient comme d'un foyer de révolte et d'embrasement dans les provinces voisines, voulut y placer un homme capable d'y ramener l'ordre et la tranquillité. Mendoza répondit par la fermeté de son caractère et

par la vigueur de ses mesures aux intentions de son souverain. Il sut calmer, par la prudence réunie à la valeur, les factions qui déchiraient cette partie de la Toscane ; détruisit les bandes qui désolaient la province, augmenta la garnison espagnole de Sienne, éleva de nouvelles fortifications, et établit la forme de gouvernement qu'il jugea la plus convenable à cette république ; il fit échouer plusieurs conjurations prêtes à éclater ; enfin, vers l'année 1552, il fut rappelé à la cour, d'où il se retira dans la ville de Grenade, sa patrie ; il résolut d'y passer le reste de ses jours dans un doux loisir, entre la philosophie et les muses. Cependant il fit un voyage à Valladolid, où il reçut de justes tributs d'admiration, et où son caractère, son esprit et son érudition le firent par-tout bien accueillir. Peu de mois après, une infirmité dont il avait déja beaucoup souffert prit un caractère plus alarmant, résista à tous les remèdes, et le conduisit au tombeau en 1575.

Diego Hurtado de Mendoza était d'une haute stature et d'une force extraordinaire ; son regard était vif, sa contenance fière, sa barbe large et hérissée.

Il joignait à une grande force d'ame, beaucoup de dextérité dans le gouvernement des affaires de l'état. Le concile de Trente lui offrit une belle occasion de déployer toutes les ressources de son esprit. Jamais il ne montra un jugement plus solide

et des connaissances plus variées que dans cette assemblée, où s'étaient réunis les plus illustres de ses contemporains. On le plaça d'une commune voix au rang des plus célèbres orateurs. Son amour pour les lettres le suivit dans tout le cours de sa carrière politique et militaire. Il parvint à former une bibliothèque des plus nombreuses et des mieux choisies. Ce qui en faisait la richesse, c'était plus particulièrement une superbe collection de manuscrits qu'il avait rassemblés à grands frais et à force de soins et de recherches, dans tous les pays où il était passé. Il se procura d'excellens originaux recueillis à Venise et même dans la Grèce ; on remarquait sur-tout des manuscrits de S. Basile-le-Grand, de S. Grégoire de Naziance, de S. Cyrille Alexandrin, d'Archimède, d'Hiéron, et d'Appien. Il les laissa, par son testament, à Philippe II, qui en enrichit la fameuse bibliothèque de l'Escurial.

Mendoza employait ses loisirs à visiter les académies de Rome, de Padoue, de Bologne et autres villes célèbres de l'Italie. Il contribua par ses ouvrages à réformer la poésie castillane, et il partagea avec ses contemporains Boscan et Garcilasso de la Vega l'honneur d'avoir épuré le goût de sa nation. Il l'emportait sur eux par l'étendue de ses connaissances, mais il leur était inférieur sous le rapport du style. Ils étaient meilleurs poètes que lui. Sa diction, correcte et châtiée, avait néanmoins quelque chose de rude et de désagréable ; il n'avait

pas dans ses écrits ce *molle atque facetum* qui donne tant de charme à toutes les productions de l'esprit. Le meilleur de ses ouvrages est sans contredit son histoire des Maures.

B.

Digitized by Google

DORAT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DORAT.

Lorsqu'il paraît une de ces réputations brillantes qui jettent un éclat extraordinaire et imprévu, elles éclipsent pendant quelque temps celles qui les environnent, et la gloire des contemporains semble se perdre, pour ainsi dire, dans celle qui répand de tous côtés une si vive lumière. Telle fut, dans le dernier siècle, la splendeur du nom de Voltaire sur le Parnasse français ; presque toutes les autres renommées se turent devant la sienne. Cependant il donnait malgré lui quelques momens de relâche à l'attention qu'il craignait si peu de fatiguer, et alors les disciples profitaient du repos du maître pour se produire à leur tour. Ils se partageaient le champ fertile que Voltaire avait moissonné, et ils glanaient après lui dans tous les endroits où il leur avait laissé quelque chose à recueillir. Un de ceux qui s'enrichirent le plus de ce que le maître n'avait pu emporter fut sans contredit Dorat, ce poète couleur de rose, qui rendit Apollon petit-maître et qui donna aux muses le costume et le langage des femmes de la cour de Louis XV.

Claude-Joseph Dorat naquit à Paris en 1736. Il prit, jeune encore, le parti des armes, et entra dans les Mousquetaires. Il cultivait déja la poésie, et il dut sans doute au premier état qu'il avait embrassé ce ton leste et cavalier, ce persiflage piquant et ingénieux, que l'on remarque dans les produc-

tions de sa jeunesse. En peu de temps il se fit connaître par des poésies légères où l'esprit remplace le sentiment, où des saillies vives et aimables, des traits brillans, des rapprochemens inattendus, tiennent lieu de la grace, de la simplicité et du naturel que l'on cherche en vain même daus les autres ouvrages de Dorat. Ses pièces fugitives soutinrent quelque temps la comparaison avec celles de Voltaire, qui excellait dans ce genre ; elles firent fortune plus particulièrement auprès des femmes, dont l'auteur encensait les caprices et dont il partageait la frivolité. Quelques héroïdes qu'il avait hasardées n'avaient pas dû lui faire présumer trop avantageusement de ses talens dans le genre sérieux et dans la poésie noble et soutenue. Cependant, soit qu'il méconnût ses propres forces, soit qu'il eût été séduit par les éloges qu'il avait reçus de Crébillon, il résolut de tenter un vol plus élevé et plus hardi; mais sa muse qui avait si bien réussi dans les boudoirs ne fut pas si heureuse sur la scène française. La tragédie de *Zulica*, qu'il fit représenter, n'obtint pas ces applaudissemens que l'auteur de *Rhadamiste* lui avait promis, et ce plaisir d'un premier triomphe, que son amour-propre lui avait fait savourer davance. Il se releva de cet échec par son poëme de la Déclamation, où il y a des passages très-bien écrits et très-bien versifiés, et qui lui fit honneur auprès des gens de goût. On regarda dès-lors ce poëme comme un de ses plus beaux titres de gloire, et il n'a rien fait

depuis qui l'ait effacé. Il avait une facilité prodigieuse ; il en abusa. On vit paraître successivement d'année en année, et souvent de mois en mois, de semaine en semaine, des poésies érotiques, des contes en vers et en prose, des fables, des romances, des comédies, des tragédies, des opéras. Parmi ses contes, on distingua celui d'*Alphonse ;* quelques-unes de ses fables réussirent même après celles de La Fontaine. Ses romans furent recherchés ; il vit applaudir dans le même jour *Régulus* et *la Feinte par amour*, mais le bon goût murmura de ce double succès, qui n'était pas tout-à-fait mérité. Régulus est une mauvaise tragédie, dépourvue de plan, de style et d'intérêt ; *la Feinte par amour* est une comédie agréable, dont les détails font le principal mérite, et qui est restée au théâtre.

Dorat, qui n'avait pas assez de confiance dans son talent pour attendre de lui seul le succès de ses comédies et de ses tragédies, avait soin de les soutenir par des applaudisseurs à gages qu'il payait fort cher ; sa gloire était aussi ruineuse que peu durable. Il se faisait illusion lui-même sur de pareils succès, et il comptait pour de véritables triomphes le silence du goût et de la vérité, qu'il avait acheté au poids de l'or. Cependant sa fortune se dérangeait ; on lui avait constamment refusé les honneurs littéraires, qu'il desirait avec toute l'impatience de l'amour-propre irrité ; ces refus continuels l'avaient vivement affecté, la blessure était profonde

et elle s'aigrit tous les jours davantage : ce public mobile et inconstant, qui lui avait prodigué la louange et la flatterie, lui prodiga bientôt la satyre et les épigrammes ; on l'avait élevé jusqu'aux cieux, on le traîna dans la poussière. Dorat fut accablé, et il ne se releva jamais des coups qu'on lui avait portés. Il voulut tenter quelques efforts pour rétablir sa gloire et ramener l'opinion, mais la vieillesse avait frappé son imagination de stérilité, et il ne recueillit de ses derniers travaux que de nouveaux dégoûts et de nouvelles humiliations ; le chagrin détruisit tout-à-fait sa santé, qui commençait à s'altérer depuis long-temps, et une maladie de langueur termina sa vie, qui avait commencé d'une manière si brillante, mais dont l'éclat s'était affaibli peu-à-peu, et avait fini par s'éclipser entièrement.

Dorat mourut en 1780.

B.

Digitized by Google

HIST. DE FRANCE.

DROUAIS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

DROUAIS.

Jean-Germain Drouais, né à Paris, le 29 novembre 1763, de Henri Drouais, qui s'était distingué comme peintre de portaits, reçut de son père les premiers élémens de son art. Aprés avoir passé quelques années chez Brenet, peintre d'histoire, où il fit des progrès rapides, le jeune élève entra dans l'école de M. David, travailla d'après des principes plus sévères, et prit un nouvel essor.

Il fut admis au concours du grand prix en 1783, mais peu satisfait de son tableau, il le déchira.

Drouais, que sa fortune mettait à même de travailler sans inquiétude pour l'avenir, s'arrache dès-lors aux plaisirs de son âge, redouble d'efforts, se présente au concours de l'année suivante, et le tableau qu'il expose est un des plus beaux que l'école française ait produits depuis le Poussin et le Sueur. On y remarquait un talent si prodigieux, qu'on ne pouvait desirer rien de plus que de le voir se soutenir au même degré de perfection. Drouais obtient le prix à l'unanimité. Un enthousiasme général anime ses camarades, ses rivaux même; ils le portent en triomphe dans les rues de Paris, chez sa mère, chez son maître. Cette scène intéressante et sans exemple se termine à la lueur des flambeaux.

Tant de talent et de succès ne donnent point d'orgueil au jeune artiste; il ne songe qu'à perfectionner le talent pour lequel la nature l'avait formé;

il part pour Rome, et court puiser au milieu des chefs-d'œuvre de l'Italie, cette énergie, cette vigueur, qui caractérisent les talens du premier ordre. Bientôt il envoya en France un tableau de *Marius à Minturne*, quelque temps après *un Gladiateur*. Ce fut le dernier ouvrage de son pinceau. Il venait de composer un grand tableau dont le sujet était tiré de l'histoire romaine (*). Les figures étaient déja tracées sur la toile, lorsqu'une fièvre ardente, causée par un travail excessif, l'enleva à l'âge de vingt-quatre ans, le 13 février 1788. Ses camarades lui érigèrent un monument dans l'église de Sainte-Marie *in viâ latâ*, à Rome.

La perte d'un artiste si étonnant est irréparable pour notre école; Drouais serait peut-être aujourd'hui son plus bel ornement.

L.

(*) Ces trois morceaux, avec le tableau sur lequel Drouais remporta le prix, sont les seules compositions importantes de cet artiste. Elles ont été insérées dans le recueil des *Annales du Musée*, par C. P. Landon, tomes I, V, VIII, X.

Digitized by Google

NAPOLI

DUHAMEL-DUMONCEAU.

Henri-Louis Duhamel-Dumonceau naquit à Paris en 1700. Il descendait d'une famille noble, originaire de Hollande; les progrès qu'il fit dans ses premières études ne furent pas rapides. Elevé au collége d'Harcourt, il ne montra de goût que pour l'histoire naturelle et la physique, et aussitôt qu'il fut libre, il employa tous ses moyens à cultiver ces deux sciences, dont il avait reçu des notions encore si imparfaites. Il se logea auprès du jardin du roi, et MM. Dufay, Geoffroi, Lemery, Jussieu, Vaillant, furent les amis qu'il choisit au sortir du collége. Une connaissance approfondie des végétaux fut bientôt le fruit de ses travaux et de ses recherches. Il publia en 1758 sa *Physique des Arbres*, après une longue suite d'expériences qu'il avait soumises au jugement du public en les faisant imprimer dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Cet ouvrage est encore aujourd'hui le traité le plus complet et le plus instructif qui existe sur cette matière importante.

De cette étude il passa à celle de l'agriculture; il essaya de perfectionner la manière de préparer les terres destinées à recevoir les grains, et la méthode de les semer; il s'occupa des moyens de préserver le blé de tous les accidens qui s'opposent à sa conservation, et il parvint à le garantir des deux fléaux les plus destructeurs, la fermentation

et les insectes. L'art des engrais fut soumis à des principes fondés sur la plus saine physique. Il établit dans ses terres la culture de la rhubarbe et celle des pommes de terre, cette production, peu connue en France avant lui, se multiplia, se répandit de tous côtés, et offrit à la classe indigente du peuple un aliment sain et nourrissant qu'elle peut se procurer sans frais et avec peu de travail.

M. de Maurepas résolut d'attacher ce savant laborieux au département de la marine; il lui donna le titre d'inspecteur-général. Duhamel voulut justifier la confiance du ministre; il se livra avec tout l'empressement d'un homme zélé pour le bien de sa patrie, à l'étude d'une science si importante au commerce et à la prospérité des empires. Il s'occupa successivement de la construction des vaisseaux, de la fabrique des voiles et des cordages, de la connaissance et de la conservation des bois. Plusieurs traités se succédèrent, où il concilie la théorie avec la pratique, et où l'expérience vient toujours à l'appui des raisonnemens. L'art de la corderie lui dut une nouvelle perfection; il trouva de sûrs moyens de conserver la santé des navigateurs, et de les défendre contre les intempéries des saisons et les maladies contagieuses. Lorsqu'il fut élu membre de l'Académie des Sciences, ses travaux ne le détournèrent pas du soin de payer à l'académie le tribut annuel prescrit par les réglemens. Depuis 1740 jusqu'à sa

mort, on a de lui des observations météorologiques faites à Pithiviers, avec des détails précieux sur la direction de l'aiguille aimantée, sur l'agriculture, sur la constitution médicale de l'année, sur l'époque de la ponte ou du passage des oiseaux.

Des mémoires sur le sel marin et sur l'éther, firent honneur à ses connaissances chimiques. En examinant les effets d'un coup de tonnerre qui avait frappé un sonneur à Pithiviers, il crut reconnaître une grande analogie et presque une identité parfaite entre ces effets et les phénomènes de l'électricité. Mais toujours ennemi des systèmes, il craignit de voir dans cette heureuse conjecture une opinion hasardée peut-être sans fondement, et il ne donna aucune suite à une découverte qu'il entrevit le premier, et qui, peu d'années après, fit faire un pas si rapide à la science.

La vieillesse n'affaiblit pas son ardeur pour le travail. Il s'occupa jusqu'au dernier moment de ses études favorites, et se délassait chaque printemps en allant voir les plantations nouvelles dont il avait embelli ses terres. Il mourut frappé d'apoplexie, le 22 juillet 1782.

Duhamel est un des premiers qui ait fait tourner les recherches et les observations des savans au profit de l'agriculture et de l'économie rurale. Il rendit de véritables services à toutes les classes de citoyens. Son exemple fit autorité. On se servit de ses méthodes, on les étendit, on les perfectionna,

on en inventa de nouvelles. Ce zèle d'imitation fut porté jusqu'à l'abus. On ne vit plus que des économistes par spéculation, ou des agriculteurs citadins, qui, du fond de leur cabinet, traçaient le plan de nouvelles charrues, et dictaient de nouvelles lois pour cultiver les terres. Le ridicule fit justice de leurs vaines prétentions; mais tout en se moquant de la folle ambition d'innover que montraient les disciples, on accorda au maître le juste tribut d'éloges qu'on devait à son zèle éclairé et à ses travaux véritablement utiles. C.

Digitized by Google

Digitized by Google

FABRE D'EGLANTINE.

NAPOLI

FABRE D'ÉGLANTINE.

Fabre-d'Eglantine, fils d'un avocat, naquit près de Bordeaux; il s'appelait Fabre: le surnom de d'Eglantine lui fut donné à l'occasion d'un prix qu'il remporta aux jeux floraux. Destiné d'abord à la profession d'avocat, il étudia le droit en province, et ne tarda pas à s'en dégoûter; se croyant une vocation plus décidée pour le théâtre il se fit acteur; mais le peu de succès qu'il obtint le détromp, il a tourna ses vues d'un autre côté. La peinture lui présentait des ressources qu'il n'avait pas encore essayées; il fit des portraits; une triste expérience lui prouva encore qu'il n'était pas meilleur peintre que comédien. Une contestation qu'il eut à Sedan, pour un portrait qu'on lui avait commandé, lui fit abandonner la peinture, et lui découvrit le véritable talent que la nature lui avait donné. Peu satisfait de ce portrait, celui qui s'était fait peindre le refusa; Fabre, piqué, le poursuivit en justice, plaida lui-même sa cause, et fit un mémoire très-plaisant, qui mit les rieurs de son côté, et qui lui rapporta dix fois la valeur du portrait; le succès de ce mémoire lui donna le desir d'écrire et de se faire connaître. De Sedan il s'était rendu à Troye, où il fit plusieurs chansons, qui passèrent de bouche en bouche, et où l'on trouva de l'esprit et de l'originalité. La vogue que ces chansons avaient obtenue lui suggéra un expédient qu'il crut très-propre à rétablir

ses finances délabrées : il se déguisa en marchand de bouquets, et en distribua dans un bal à toutes les dames de la ville, avec une pièce de vers qui réunissait, disait-on, toutes les graces du style et le mérite si piquant de l'à-propos. Cette galanterie avait été faite à dessein ; il projetait de remonter sur le théâtre, et il voulait donner une représentation à son bénéfice, espérant que l'on s'y rendrait en foule, par curiosité ou par reconnaissance. Son espérance fut cruellement trompée : le jour de la représentation il n'y eut personne, pas même une seule des beautés auxquelles il avait prodigué les complimens les plus flatteurs. Il avait mis inutilement toute la mythologie à contribution : les Vénus, les Graces, et les Muses de la ville de Troye parurent s'embarrasser fort peu de leur apothéose et de celui qui les avait divinisées. Un dédain si humiliant demandait vengeance ; Fabre, dans sa colère, écrivit une satyre épouvantable contre le beau sexe de Champagne ; par une seconde métamorphose, moins riante et moins gracieuse que la première, il les changea en parques, en furies, en gorgones. Après un tel éclat il ne pouvait demeurer plus longtemps dans une ville où il venait de traîner dans la boue les mêmes personnes qu'il avait encensées. Son départ pour Paris le mit à couvert du ressentiment des jeunes femmes, et sur-tout des vieilles, qui avaient pris le plus de plaisir aux premières comparaisons, et qui s'étaient le plus offensées des dernières similitudes. Arrivé dans la capitale, Fabre-d'Eglantine

se livra entièrement aux lettres ; le premier ouvrage qu'il donna fut une tragédie intitulée Auguste, représentée à la Comédie française, et qui n'était pas dépourvue de mérite, mais qui se ressentait de la jeunesse de l'auteur, et de son défaut d'expérience. Peu satisfait du succès qu'il avait obtenu, il renonça à la tragédie. Il se crut plus de talent pour la comédie, et cette fois il ne se trompa pas. Sa comédie du *Philinte de Molière* eut un succès prodigieux, et le méritait ; des caractères vigoureusement dessinés, des situations fortes et attachantes, de l'intérêt, du comique, un style plein de verve et de chaleur, assurèrent à cette pièce un des premiers rangs parmi les ouvrages modernes : on observa seulement que l'auteur s'était trompé en voulant présenter son Philinte comme le portrait du Philinte de Molière, il prouva qu'il n'avait pas compris l'intention et saisi les idées de ce grand homme. La comédie des *Deux Précepteurs* a eu pendant quelque temps un succès comparable à celui du Philinte ; cependant elle lui est inférieure sous tous les rapports ; c'est même un ouvrage barbare, où le goût et le bon sens ne sont guère respectés. La Harpe en a fait une critique amère, mais exagérée ; on s'aperçoit dans le jugement qu'il en porte que l'esprit de parti et la haine l'ont dicté plutôt que la raison et la justice.

La révolution commençait à déployer toutes ses fureurs. Fabre-d'Eglantine, que le hasard avait fait loger près du Théâtre-Français, se trouva être du district des Cordeliers, composé des têtes les plus

exaltées de la capitale : lui-meme était d'un caractère ardent, d'un esprit inquiet, remuant et ambitieux. Il se lia avec Danton, Camille-Desmoulins, adopta leurs principes, et s'unit avec eux d'intérêts et d'opinion; il suivit leur destinée, et succomba avec eux sous le parti triomphant de Robespierre. On l'accusa d'avoir falsifié un décret de la Convention; il fut sur ce prétexte envoyé à l'échafaud, le 5 avril 1794; il montra la plus grande fermeté à ses derniers momens.

B.

Digitized by Google

TH. FARFAIX.

NAPOLI

FAIRFAX.

Thomas Fairfax se rendit célèbre dans la révolution qui précipita Charles Ier du trône d'Angleterre. Il défit ce malheureux prince à Naseby, le 23 juin 1545. Dès-lors l'armée parlementaire, qu'il commandait, ne trouva plus d'obstacle à surmonter ni d'ennemis à combattre : le trône du souverain fut renversé, et sa tête fut mise à prix. Charles espéra trouver son salut dans la fuite : il se retira en Ecosse; mais il fut trahi par les habitans, qui eurent la lâcheté de le livrer à l'armée victorieuse. Fairfax le traita avec tous les égards qu'on doit au malheur; on prétend même qu'il n'était pas éloigné de le faire évader, mais il redoutait Cromwel, et la crainte l'emporta sur cette pitié généreuse. Il fut un des premiers mobiles d'une révolution qui excita toutes les passions, souleva toutes les haines, et couvrit l'Angleterre de sang et de deuil; il occupa le second rang et ne fut pas sacrifié; il aida à l'élévation de Cromwel, et lui survécut.

Lorsque Charles II fut rappelé sur le trône, le parlement choisit Fairfax pour l'envoyer avec plusieurs autres députés, présenter à ce prince le vœu de la nation, et lui offrir, de la part du premier corps de l'état, le sceptre et l'héritage de ses pères. Ainsi la même main qui avait chargé de fers l'in-

fortuné Charles Ier, venait placer la couronne sur la tête de son fils.

Fairfax assiégeait Glocester en 1645. Arthur Capel, baron d'Hamdam, était gouverneur de cette ville lorsque l'armée parlementaire vint la sommer de se rendre, et la menaça de toute la rigueur des armes si elle lui opposait la moindre résistance. Ce langage, dicté par le fanatisme de la liberté et de la religion, n'effraya pas l'intrépide gouverneur; pour toute réponse, il redoubla de soins et de prévoyance : il employa tous les moyens qu'il avait en son pouvoir pour mettre Glocester en état de repousser la fureur de l'ennemi. Fairfax craignant que le siége ne traînât trop en longueur, voulut triompher par la ruse de cette noble fermeté. Capel avait un fils qui étudiait alors à Londres. Le général anglais fit venir le jeune Arthur, dans l'espérance qu'il engagerait son père à lui sauver la vie en signant la capitulation de Glocester. Ce jeune homme montra à dix-sept ans tout le courage et tout le sang-froid d'un âge plus avancé : il répondit toujours aux sollicitations pressantes et aux menaces du général anglais, *que son père était trop sage pour avoir besoin des avis d'un enfant.*

Fairfax, irrité d'une résistance qui allait déconcerter tous ses projets, fit mettre le jeune Arthur nu jusqu'à la ceinture, le fit conduire jusqu'aux pieds des remparts, et l'exposa aux regards de son père, environné de soldats qui tournaient contre son sein la pointe de leur épée tout prêt à le frap-

per au premier signal. En même temps un officier s'adressant au brave Capel, chercha à l'épouvanter par ces cruelles paroles : *Préparez-vous à vous rendre, ou à voir couler le sang de votre fils.*

Capel, sans répondre à cette lâche sommation, cria trois fois au jeune Arthur : *Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu et au Roi.*

Il s'éloigna aussi-tôt, rentra dans la place, et exhorta les officiers à demeurer fermes dans leur devoir, et à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le roi et la patrie. Cependant il fut forcé à capituler quelque temps après. Ce généreux citoyen fut condamné par les mêmes juges qui avaient signé la mort de Charles Ier; il expia sur l'échafaud son courageux dévouement pour la cause de son souverain.

Fairfax mourut en avril 1667. L'exemple de son père l'avait entraîné dans la faction du parlement. Tous deux étaient presbytériens. L'esprit de secte les égara, plutôt que celui de la révolte et de la trahison ; si tout le pouvoir eût été dans leurs mains, Charles Ier n'eût pas expiré sous la hache des bourreaux.

Cromwell avait pris sur tous ses complices un ascendant qu'il sut toujours conserver. Il avait fondé son pouvoir tyrannique sur l'usurpation ; il crut que le sang pouvait seul cimenter l'édifice nouveau d'un gouvernement établi au milieu des orages politiques qui troublaient l'Angleterre. Le parlement, rempli de ses créatures, et composé tout

entier de factieux, obéit à l'impulsion qui lui était donnée, en croyant lui-même dicter des lois. Il envoya Charles Ier à l'échafaud. Cromwel, sous le titre modeste de *Protecteur*, monta sur le trône, et donna un tyran à ceux qui n'avaient pas voulu de maître. B.

Digitized by Google

FERNANDO DE HERRERA

NAPOLI

Digitized by Google

FERNANDO HERRERA.

Fernando de Herrera naquit à Séville. L'époque de sa naissance est ignorée. On n'a aucun renseignement sur la famille qui lui a donné le jour, sur sa première éducation, sur l'emploi qu'il fit des premières années de sa jeunesse. On sait seulement qu'il vécut au commencement du seizième siècle, qu'il entra dans les ordres, et qu'il se distingua dans une carrière où il apportait beaucoup de zèle et d'application au travail. Il fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie, de la géograghie, des mathématiques, et des langues grecque, latine et toscane. Il cultiva aussi avec beaucoup de soin sa propre langue, l'idiôme de Castille; il en posséda toutes les finesses, et en connut toutes les ressources. Les ouvrages qu'il a laissés sont chargés de notes ou de citations écrites dans les différens idiômes dont nous avons parlé.

On doit le peu que l'on sait sur la vie de Herrera à Francisco Pacheco, à Francisco de Rioja, à Enrique Duarte, tous trois ses contemporains, ses compatriotes et ses amis. Ils publièrent ses poésies, les firent connaître, et leur prodiguèrent des éloges mérités. C'est une chose remarquable que Séville, qui posséda quelque temps l'empire des lettres et des beaux-arts, ait été si indifférente à la mémoire de ceux qui l'ont illustrée; elle ne fournit presque aucune notice qui puisse les faire connaître.

Fernando de Herrera publia un commentaire sur Garcilaso de la Vega, qui fut très-recherché. La mode de charger le texte des auteurs de gloses et d'interprétations s'établit en Espagne avec une telle fureur, qu'on ne vit plus paraître que des notes et des commentaires.

On connaît de notre auteur d'autres ouvrages en prose, tels qu'une *Vie de Thomas Morus*, une *Relation de la guerre de Chypre et de la bataille de Lépante*. Ses poésies lyriques et héroïques sont estimées. Elles joignent l'élégance du style à la facilité de la versification. Une main envieuse a fait périr plusieurs ouvrages de Fernando de Herrera, dont on ne connaît plus que le titre; ce sont *la Bataille des Géants*, *l'Enlèvement de Proserpine*, des églogues et d'autres poésies. Lope de Vega les cite avec éloges dans son *Laurel de Apolo*.

C.

Digitized by Google

MLLE DE FONTANGES.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE NAPOLI

Mlle DE FONTANGES.

Marie-Angélique de Scoraille de Rousille, duchesse de Fontanges, naquit en 1661, d'une ancienne famille de Rouergue. Présentée à la cour, elle fut nommée fille d'honneur de Madame. La nature, qui l'avait douée de tous les charmes de la figure, lui refusa ceux de l'esprit; on ne pouvait la voir sans admiration, mais on était fâché de l'entendre, et on regrettait qu'une si belle personne ne réunit pas à la beauté ce qui seul peut assurer son triomphe et prolonger son empire. Elle inspira cependant à Louis XIV une passion qui acheva de le détacher de madame de Montespan, dont il supportait impatiemment le caractère altier et les bizarres fantaisies. Madame de Montespan avait traité sa rivale avec une fierté dédaigneuse; celle-ci en avait gardé un profond ressentiment; aussitôt qu'elle fut certaine de sa victoire, elle rendit à madame de Montespan outrages pour outrages, et lui prodigua les mépris dont elle avait été accablée. Madame de Montespan n'eut pas seule à souffrir de cette hauteur de caractère dont elle avait donné le premier exemple. Mademoiselle de Fontages abusa quelquefois de l'ascendant qu'elle avait pris sur le roi. Elle se livra à des prodigalités sans mesure, dépensa cent mille écus par mois, distribua les graces, et donna le ton à toutes les modes. Louis XIV, plus épris que jamais de sa fa-

vorite, la fit duchesse; mais le sort ne la laissa pas jouir long-temps de sa prospérité. Elle mourut des suites d'une couche, le 28 juin 1586, à l'âge de vingt ans. Elle fut enlevée au milieu des plaisirs et du sein des grandeurs, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; on lui appliqua ces deux vers de Malherbe :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Louis XIV, qu'elle avait demandé à ses derniers momens, se rendit auprès d'elle : il ne put retenir ses pleurs en s'approchant d'une femme qu'il aimait, et qu'il allait perdre pour toujours. « Je meurs contente, dit-elle; mes derniers regards ont vu pleurer mon roi. »

On a soupçonné madame de Montespan de l'avoir empoisonnée : cette accusation est dépourvue de toute vraisemblance. C.

Digitized by Google

FRANCESCO DE BORJA.

NAPOLI

DON FRANCISCO DE BORJA.

Don Francisco de Borja et d'Aragon, prince d'Esquilache, comte de Simari, etc., naquit à Madrid, selon l'opinion la plus commune des auteurs de son temps, car le lieu de sa naissance est encore un objet de discussion ; on en ignore également la date, mais il est probable qu'il vint au monde vers l'an 1580. Son père, troisième fils de François de Borja, duc de Candie, fut don Juan de Borja, comte de Mayalde et de Ficao, ambassadeur en Portugal et en Allemagne, et membre du conseil d'état de Philippe III. Le jeune Francisco, élevé d'une manière conforme à sa naissance et aux exemples illustres que lui donnaient son père et son aïeul, soutint dignement les obligations héréditaires qui lui étaient imposées, par l'exercice des vertus qu'il sut acquérir, par les excellens principes de morale qui règnent dans tous ses ouvrages. Livré de bonne heure aux belles-lettres, et sur-tout à la poésie, pour laquelle il avait une inclination naturelle, il produisit d'abord des odes et des romances qui réunirent tous les suffrages. Bientôt après il épousa dona Anna de Borja, princesse d'Esquilache, comtesse de Simari, sa parente, dont il prit les titres et les armes, et les ajouta aux siens propres. Cette union fut très-heureuse, et il eut plusieurs enfans qui marchèrent dignement sur les traces de leur père, sans atteindre à sa réputation littéraire. En 1615, il fut

nommé gouverneur et général du Pérou, emploi le plus considérable de la cour d'Espagne, où il montra les talens d'un grand et juste administateur. Après avoir éclairci et résolu plusieurs questions relatives à la géographie de ces contrées, et qui divisaient les esprits, il revint dans sa patrie, et présida les conseils du roi. Guidé par les idées de tolérance et de philanthropie qui l'avaient toujours animé, il y proposa l'abolissement de l'inquisition. On ignore comment une telle proposition fut alors reçue : quoi qu'il en soit il paraît qu'elle ne diminua point l'amitié que le roi avait pour lui. Cependant l'amour de son épouse et les approches de la vieillesse le déterminèrent à se retirer de la cour et des affaires : il composa plusieurs ouvrages dans sa retraite, et mourut en 1658, laissant la réputation d'un grand poète et, ce qui vaut mieux, d'un homme de bien. Ses ouvrages, qui sont assez nombreux, tant en prose qu'en vers, se font remarquer sur-tout par l'élégance du style, et par la justesse et la clarté des pensées. L. M.

Digitized by Google

FRANCESCO DE RIOJA.

NAPOLI

FRANCISCO DE RIOJA.

Francisco de Rioja naquit à Séville. On ignore la date précise de sa naissance, seulement tout porte à croire qu'elle remonte aux premières années du seizième siècle. On ignore aussi de quelle famille il est issu. Après avoir fait ses premières études, il s'appliqua à la connaissance et à l'interprétation des lois; il prit le grade de licencié, mais ne pouvant se renfermer dans ce cercle où son esprit se trouvait trop resserré, il cultiva tous les genres de littérature sacrée et profane. Il augmenta ses connaissances dans les langues grecque et latine. Ses talens qui se developpaient avec l'âge lui valurent la protection du duc d'Olivarès qui devint à cette époque premier ministre, et qui sut gagner toute la confiance du roi Philippe IV.

Le duc d'Olivarès ayant mandé Francisco de Rioja auprès de lui, de l'emploi de son bibliothécaire particulier le fit passer à celui de bibliothécaire du roi; il fut nommé ensuite inquisiteur de Séville; son protecteur le fit entrer dans le conseil suprême de l'inquisition. Son élévation lui avait attiré des envieux; ses ennemis résolurent de le perdre. La calomnie est l'arme favorite de la haine et de la jalousie. On lui attribua des écrits satyriques et même des libelles qui offensaient le prince et la religion; on fit de malignes et perfides interprétations de quelques passages des écrits qu'il avait publiés. Non-seulement il perdit les bonnes graces

du duc d'Olivarès; il fut même regardé comme criminel d'état, et jeté dans une prison à Madrid, où il supporta impatiemment sa captivité. Ses plaintes sur un accident si peu prévu et si peu mérité se trouvent répandues en plusieurs endroits de ses œuvres.

L'innocence de Francisco de Rioja fut enfin reconnue, on lui rendit la liberté, ses honneurs et ses biens. Il se retira à Séville, où il vécut d'une manière conforme à ses goûts et à son esprit philosophique. Il cultiva de nouveau le commerce des Muses. Une maison et un jardin de modeste apparence, situés auprès du couvent de Saint-Clément, bornèrent son ambition et ses desirs. On vint le chercher dans sa retraite; il fut appelé une seconde fois à la cour, sans qu'on sache trop la cause d'un semblable rappel. Ce voyage fut le dernier; il mourut à Madrid le 8 août 1659. Il joignit une grande ardeur pour l'étude à un véritable amour pour la retraite; il se sentait révolté par le désordre des mœurs de sa nation, par les abus du gouvernement, par les scandales littéraires; il laissait percer quelquefois d'une manière indiscrète l'indignation profonde que nourrissait son ame; c'est ce qui offrit contre lui des armes à la malignité et à la calomnie.

On a de lui plusieurs ouvrages qui traitent de matières politique et religieuse. Il a composé aussi, mais en petit nombre, des poésies qui sont remarquables par la pureté du style, la beauté des images, et une harmonie qui flatte toujours l'oreille et la pensée. C.

Digitized by Google

HIST. D'ANGLETERRE.

GIBBONS.

NAPOLI

GIBBONS.

Grinling Gibbons, sculpteur et graveur, vécut sous le règne de Charles II et de ses successeurs. Il était né en Hollande, de parens anglais, et suivant d'autres, d'un Hollandais établi en Angleterre. On ne sait rien sur l'époque précise de sa naissance ni sur sa première éducation. Il se fit connaître par le goût et la dextérité qu'il montra en gravant des fleurs sur bois. Sa réputation s'étendit plus loin qu'il n'avait d'abord osé l'espérer. On le recommanda à Charles II, qui l'employa à l'embellissement et à la décoration de ses palais. Le feuillage qui orne la chapelle de Windsor est sculpté de sa main, ainsi que le piédestal de la statue équestre du monarque qui s'élève dans la principale cour. Il n'excellait pas à rendre la figure humaine : ses talens se développèrent avec plus d'avantage dans la gravure. Il n'est personne, disait M. Walpole, qui sache comme Gibbons donner aux fleurs gravées sur bois la légèreté et le fini qu'elles ont dans la nature. Il orna de ses sculptures le chœur de l'église Saint-Paul, et les fonds baptismaux de l'église Saint-James. On voit dans les maisons de Burleigh et de Chatsworth un grand nombre de ses productions, remarquables par la délicatesse du travail et le soin recherché de l'exécution. On admire sur-tout un appartement de Petworth, dont les lambris, ornés de peintures, sont dignes de fixer

l'attention des connaisseurs. Cet artiste est du petit nombre de ceux dont l'Angleterre peut s'honorer. Il mourut en 1721.

On cite, comme le plus beau monument du talent de Gibbons, la statue équestre de Jacques II, qui s'élève à Londres, devant le palais de Banqueting-house. On regarde cette statue comme la plus belle qui soit en Angleterre. L'attitude en est heureuse, l'expression animée et pleine de vie, et l'exécution bien soignée. Le monarque, vêtu à la romaine, a le bras élevé, et il indique du doigt l'endroit où son père reçut le coup fatal.

B.

Digitized by Google

GILBERT.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

GILBERT.

Nicolas-Joseph Gilbert naquit en 1751, à Fontenai-le-Château, près de Nanci. Ses parens, quoique pauvres, lui donnèrent une éducation soignée; ils croyaient lui laisser de cette manière un héritage indépendant des caprices de la fortune; ils ne firent que creuser devant lui l'abyme où son repos et son bonheur se perdirent sans retour. Gilbert, né avec un ame vive et ardente, cessa bientôt de se plaire aux lieux qui l'avaient vu naître; il ne soupira qu'après le séjour de la capitale, dont son imagination lui faisait le tableau le plus séduisant, et où il se flattait de trouver des amis et des protecteurs. Il vint à Paris; la perspective avait changé; les objets étaient devant ses yeux sous leurs véritables couleurs; il vit combien il s'était trompé. Il sollicita des conseils et des secours; il obtint des refus et des humiliations. Son ame se livra à toute l'amertume des regrets et du repentir; une noire mélancolie enveloppa son imaginations de deuil; il ne vit plus les hommes que sous les traits les plus odieux. Le spectacle des triomphes et du bonheur de ceux qui avaient refusé de lui tendre une main secourable ajoutait à l'horreur de sa situation, et lui rendait son isolement plus cruel, sa misère plus importune; il voulut se venger. La colère alluma son génie, et l'indignation soutint sa verve. Ce fut alors que parurent ces deux satyres dans les-

quelles l'énergie des pensées est souvent soutenue par celle de l'expression, et où l'on n'a désiré qu'un peu plus de flexibilité et de correction pour les placer à côté des meilleures du législateur de la poésie française. Un vif ressentiment de l'injustice des autres nous rend nous mêmes injustes; il immola à sa vengeance ses ennemis, et ceux même qui lui étaient indifférens. Il lança ses traits sur le génie et sur la médiocrité. Dans le nombre de ceux qu'il attaqua sans ménagement se trouvèrent des hommes puissans par leur naissance, leurs richesses ou leur crédit. Ils poursuivirent celui qui avait osé démasquer leurs vices et présenter le miroir à leurs ridicules. Gilbert s'effraya de la haine dont il était l'objet: son ame était faible, sa raison l'abandonna. L'archevêque de Paris, qui le protégeait, le fit conduire à l'Hôtel-Dieu. Cet infortuné, dans un accès de folie, avala la clef de sa cassette, et mourut en proie aux plus horribles tourmens, le 16 novembre 1780. B.

Digitized by Google

GARCILASSO DE LAVEGA

NAPOLI

GARCILASSO DE LA VEGA.

Garcilasso de la Vega, chevalier de l'ordre d'Alcantara, naquit à Tolède, l'an 1503. Il était d'origine noble, et sa famille avait été élevée aux plus hautes dignités. Il embrassa de bonne heure la carrière militaire, et épousa à vingt-quatre ans une dame d'honneur de la reine de France. De ce mariage naquit un fils qui hérita du nom et de la valeur de son père, et mourut courageusement les armes à la main, avant sa vingt-cinquième année accomplie.

Garcilasso de la Vega accompagna l'empereur dans toutes ses expéditions, il soutint par son courage la gloire de ses ancêtres, et se distingua particulièrement à la défense de Vienne et au siége de Tunis, où il fut blessé dangereusement. Peu de temps après il se rendit à Naples, d'où l'empereur l'exila dans une île du Danube, pour avoir favorisé un mariage désapprouvé par son souverain; mais Charles-Quint ne tarda pas à le rappeler. Il l'emmena avec lui en Piémont, où s'était rassemblée son armée, et lui confia le commandement de onze bataillons d'infanterie. Garcilasso de la Vega, suivi de ses troupes, pénétra en Provence, s'avança jusqu'à Marseille, et coupa la retraite à l'armée française, qui revenait d'Italie. L'empereur lui ayant ordonné de s'emparer d'une tour située dans un village près de Fréjus, que cinquante paysans

français défendaient avec une opiniâtreté invincible, Garcilasso s'élança des premiers avec son intrépidité accoutumée, mais une pierre lancée par les assiégés l'atteignit à la tête et lui fit une profonde blessure; on le transporta aussitôt à Nice, où il mourut vingt-un jours après, dans la trente-troisième année de son âge, l'an 1536.

La colère de l'empereur fut telle, lorsqu'il apprit la mort de Garcilasso, que pour venger ce vaillant capitaine, il fit passer la garnison entière au fil de l'épée. Le corps de Garcilasso fut transporté, par ses ordres, dans l'église de Saint-Pierre, martyr de Tolède; il fut inhumé sous les mêmes voûtes où reposaient son fils aîné et ses ancêtres.

Garcilasso de la Vega était d'un abord prévenant, d'une figure agréable, et plein de grace dans ses manières; il joignait à une grande vivacité d'esprit, une ame noble et fière, un courage à toute épreuve; il montra d'heureuses dispositions pour les arts d'agrément, et excella particulièrement dans la musique; il cultiva les lettres avec le plus grand succès, et la supériorité de ses talens le fit appeler avec raison le prince des poètes de son temps, et le Pétrarque de la poésie espagnole.

On lui attribue, à lui et à son ami Jean Boscan, l'introduction et le perfectionnement du rhythme endécasyllabe, ainsi que de plusieurs autres mètres, dont l'usage servit à donner plus de grace et de majesté à la langue poétique de sa nation; il contribua aussi à perfectionner le goût de ses contem-

porains par d'heureuses imitations qu'il fit des grands maîtres de l'antiquité, dont la lecture lui était familière. De cette manière, il lui fut facile d'égaler et de surpasser même les poètes les plus célebres de l'Italie, avec qui il entretenait des relations suivies et habituelles. Il donnait les plus grandes espérances pour l'avenir, mais la mort le surprit à la fleur de son âge. Ses poésies sont très-estimées; elles sont remarquables sur-tout par le choix et la beauté des images, l'harmonie et la pureté du style, la finesse de la pensée et la grace de l'expression.

Lope de Vega, dans son *Laurel de Apollo*, donne à Garcilasso de la Vega les éloges les plus flatteurs et les mieux mérités.

Garcilasso de la Vega est du petit nombre des poètes espagnols qui ont fixé leur langue, et qui ont évité cette enflure et ces exagérations si ordinaires dans les écrivains de sa nation. Il est même à remarquer que si les auteurs espagnols ne sont pas recherchés davantage par les nations voisines, cela tient au défaut de goût et de vérité qu'on reproche justement à leur littérature. Ils s'étaient d'abord annoncés avec assez d'éclat, de manière à faire croire qu'ils obtiendraient dans l'Europe savante cette supériorité que le Dante, le Tasse, l'Arioste, donnaient à l'Italie, et que la France a possédée depuis d'une manière si incontestable. La splendeur des lettres suivait chez eux la gloire de leurs armes; elle a eu le même sort. Les Espagnols,

que leurs voisins se faisaient gloire d'imiter, qui ont même formé en partie un des plus beaux génies dont la France s'honore, devinrent imitateurs à leur tour; le goût, qui n'était déja pas très-épuré, se corrompit davantage; tout dégénéra, et l'Espagne ne vit que l'aurore de ce beau jour qui a depuis éclairé la France et l'Angleterre.

X.

Digitized by Google

GONZALO DE ERGOTE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

GONZALO DE ARGOTE Y DE MOLINA.

Gonzalo de Argote y de Molina, seigneur de Daguanzuelo et de la Tour de Gil-de-Olid, comte de Lanzarote, etc., naquit à Séville en 1549. Il acheva ses études dans un court espace de temps, car à l'âge de 14 ans il avait déja embrassé la carrière militaire. Il se trouva à la journée sanglante du Pennon de Velez, et tua de sa propre main un des généraux maures, qui ne voulut pas se rendre. A quinze ans, le roi lui conféra l'emploi de lieutenant-général des milices de l'Andalousie. Un grade supérieur sur les galères d'Espagne récompensa ses nouveaux services; il combattit sous le commandement de don Juan d'Autriche, et se fit remarquer de ce grand général. Se trouvant à la guerre contre les Maures du royaume de Grenade, et n'ayant à ses côtés que trente écuyers à cheval, mais tous aussi braves et aussi déterminés que lui, il enfonça les rangs ennemis, et contribua beaucoup à faire décider la victoire du côté des Espagnols. Des témoignages de bravoure aussi éclatans lui valurent la charge de provincial de la Sainte-Hermandad de l'Andalousie. Avec une poignée de soldats, il entreprit de purger les montagnes de Xérès et de Ronda d'une foule de brigands qui les infestaient, et qui, tous bien armés et bien disciplinés, portaient la terreur et la dévastation dans les con-

trées environnantes. Le succès couronna son audace; il sortit triomphant des plus grands dangers dans lesquels il se fût encore trouvé. Après tant de combats, de périls et de fatigues, le repos eut quelque attrait pour lui; il résolut de laisser quelque temps sa valeur oisive. Mais ce temps perdu pour sa gloire ne le fut pas pour son bonheur : il épousa dona Constance de Herrera y Rojai, fille naturelle et unique d'Augustin de Herrera, marquis de Lanzarote, une des îles Canaries. Quelque temps après son mariage, l'ascendant du caractère l'emporta; son goût pour la guerre, son activité naturelle, et le desir de nouveaux lauriers, l'entraînèrent encore dans le tulmute des armes. Les liens qu'il venait de contracter ne purent le retenir. Il courut aux Canaries pour en faire lever le siége, que pressait vivement Amurat Arraës, vice-roi d'Alger. Après trente-deux jours de combats sanglans et opiniâtres, il réduisit les infidèles à la fuite; mais cette glorieuse expédition pensa lui coûter cher. La comtesse son épouse, qui l'avait voulu suivre, fut prise par les Turcs dans leur retraite, et ils mirent sa rançon à un prix si élevé, qu'elle absorbait toute sa fortune, quoiqu'il fût un des plus riches Espagnols de son temps. Gonzalo de Argote fit généreusement le sacrifice de ses biens, et se réduisit à une noble pauvreté, mais il eut le bonheur de retrouver une épouse chérie, dont la séparation lui avait été si cruelle, et qui ne survécut pas longtemps à son retour dans sa patrie. Depuis cette

époque, il n'y a eu aucune particularité bien constante sur sa vie civile et militaire. On sait seulement que le roi d'Espagne, réparant envers lui les torts de la fortune, lui rendit les richesses qu'il avait perdues en combattant pour son roi, pour sa religion et pour sa patrie. Gonzalo de Argote devint successivement agent du roi de France, gentilhomme de la chambre du roi Etienne de Pologne, et commissaire-général du roi don Sébastien de Portugal. L'âge avançant, il se retira à Séville, où il cultiva les muses et la philosophie, et où il s'occupa d'un révision sévère de ses ouvrages. Ces ouvrages, tant en prose qu'en vers, composés la plupart dans le tumulte des camps, sont assez nombreux pour former huit à dix volûmes. Ils consistent en Essais historiques et généalogiques et en un grand nombre de Poésies. Ses vers sont très-estimés par la pureté et l'élégance du style, la noblesse et l'élévation des idées.

Gonzalo de Argote était d'une stature moyenne, mais d'une taille bien prise; ses traits étaient gracieux et imposans, sa conversation agréable et distinguée. Un transport au cerveau, qui lui aliéna totalement la raison, l'enleva aux lettres et à ses amis, dans un âge très-avancé. On ignore la date précise de sa mort.

Le caractère national des Espagnols nous offre, par un accord plus fréquent chez eux que chez les autres peuples, l'union du courage et des talens littéraires: leurs poètes maniaient tour-à-tour la

plume et l'épée; ils couronnaient leur front du double laurier de la victoire et des muses. Souvent ils célébraient eux-mêmes leurs propres exploits: on trouvait réuni dans un seul homme le chantre et le héros. C'est ainsi que Garcilasso de la Vega, Alonzo de Ercilla, Gonzalo de Argote y de Molina, et plusieurs autres poètes célèbres de l'Espagne, ont laissé après eux cette double réputation.

L. M.

Digitized by Google

GRAY.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

GRAY.

Thomas Gray naquit à Londres le 26 décembre 1716; il fit ses premières études au collége d'Eaton, sous l'inspection et sous la conduite d'Antrobus, son oncle maternel, homme digne, par ses vertus et ses lumières, des nobles fonctions d'instituteur. Il entra en 1734 à l'université de Cambridge. Après avoir passé quatre ans dans cette célèbre école, il vint à Londres pour y étudier les lois; mais Horace Walpole l'ayant invité à l'accompagner dans ses voyages, il quitta sans beaucoup de peine un genre d'études qui ne s'accordait ni avec son humeur ni avec son génie.

Ce voyage, dans lequel il parcourut la France et l'Italie, contribua beaucoup à l'accroissement de ses connaissances; mais il fut interrompu d'une manière fâcheuse, par la mésintelligence qui s'éleva entre lui et Walpole, au point qu'ils crurent devoir se séparer. Cette mésintelligence, dont on n'a jamais trop su la cause, ne doit, au surplus, laisser aucun nuage sur le caractère de Gray, puisque Walpole a reconnu que tout le tort était de son côté.

De retour à Londres, Gray, après une longue indécision sur le plan de ce qu'il devait suivre, se livra entièrement aux lettres; il s'en occupait avec plus d'ardeur que jamais, lorsqu'il eut le malheur de perdre son ami West, peintre distingué, qui mourut en 1742.

Quelque temps après la mort de West, Gray fit paraître son ode *sur le Collége d'Eaton*, et celle à *l'Adversité*. Il n'y a pas de doute que le chagrin dont son ame a été pénétrée n'ait beaucoup influé sur le ton mélancolique qui règne dans ces deux pièces, qui d'ailleurs commencèrent sa réputation.

Ce fut à Cambridge, en 1747, qu'il composa une petite ode *sur la Mort d'une chatte* appartenant à Walpole; l'année d'après, il commença un poëme didactique *sur le Gouvernement et l'Education* : l'unique fragment qui en reste passe pour un des chefs-d'œuvre de l'auteur et de la poésie anglaise.

Il avait achevé sa célèbre élégie du *Cimetière de campagne* vers l'année 1750 : ce morceau admirable, traduit dans toutes les langues, et répandu par Walpole, avec qui il était depuis long-temps réconcilié, a établi sa réputation.

Il approchait alors de l'époque la plus cruelle de la vie. En 1753, Gray perdit sa mère, femme du plus rare mérite, et pour laquelle il a fait une épitaphe où la tendresse filiale s'exprime de la manière la plus touchante.

Quoique sa fortune fût des plus bornées, jamais il ne songea à l'augmenter; le peu même qu'il avait, il se faisait un devoir de le partager avec les malheureux; il avait montré dès sa plus tendre jeunesse, un penchant naturel à la mélancolie, que la délicatesse de sa santé ne fit qu'augmenter dans la suite. Il mourut à Londres, le 31 juillet 1771.

N.

Digitized by Google

GRESHAM.

NAPOLI

GRESHAM.

Thomas Gresham célèbre négociant de Londres, était le plus jeune fils de sir Richard Gresham, aussi négociant, et lord-maire de Londres. Sa famille était originaire du comté de Norfolk. Thomas naquit à Londres en 1519, et fut élevé à l'université de Cambridge; destiné à suivre les affaires commerciales de sa famille, il fut placé auprès de son oncle sir John Gresham, et admis dans le corps des merciers en 1543. Il se maria quelque temps après. Son père avait été agent du roi à Anvers; il espérait lui succéder; l'événement trompa son attente. Celui qui avait obtenu la préférence fut renvoyé pour cause d'inconduite et de malversation. Gresham partit à sa place en 1552, sous la minorité d'Edouard VI. Il mit tant de soin et de discernement dans son administration, que deux années s'étant à peine écoulées, il acquita une somme considérable dont les arrérages n'avaient pas été payés.

A l'avénement d'Elisabeth, il fut quelque temps privé de son emploi, dans lequel il fut bientôt réintégré, et qu'il conserva, avec le titre de marchand de la reine, pendant toute sa vie. Elle lui accorda de plus le rang de chevalier. Son intelligence, son zèle, et sur-tout son expérience, furent très-utiles dans l'administration des finances de ce règne. Il sut encourager les manufactures naissantes du royaume, et augmenter leur industrie; il fournit

même des sommes considérables pour en établir plusieurs qui embrassaient divers objets d'un commerce populaire.

Les biens dont il hérita et ceux que ses talens lui acquirent le rendirent le plus riche citoyen de Londres. Il fit un noble emploi de sa fortune; ayant perdu son fils unique en 1564, il consola sa douleur en se livrant tout entier à des entreprises d'une utilité générale.

Son père avait formé le dessein de construire une bourse qui pût donner à Londres les mêmes avantages que retirait Anvers d'un établissement si favorable et même si nécessaire au commerce des grandes villes. Gresham résolut de le mettre à exécution; pour cela il acheta un terrain qui appartenait à la Cité, et fit construire à ses dépens, en 1566, un édifice d'une belle architecture, et qui fut achevé dans l'espace de trois années. Il l'environna de trottoirs, et établit au rez-de-chaussée des boutiques qui valurent à l'entrepreneur un revenu annuel très-considérable. La reine Elisabeth, accompagnée du plus brillant cortége, fit son entrée à Londres en 1570; après avoir dîné chez sir Thomas Gresham, elle alla visiter son nouvel établissement; ses yeux s'arrêtèrent avec plaisir sur les boutiques garnies des plus riches productions de l'industrie nationale. Elle donna à cet établissement le nom de Royal-Exchange (Change-Royal), dénomination qu'il a toujours conservée, même après l'embrasement de 1666, qui réduisit en

cendres la plus grande partie de la ville de Londres. Gresham fut toujours regardé comme son fondateur; on a gravé ses armes sur le bâtiment moderne, et la reconnaissance y retrouvera encore un nom que le souvenir le plus honorable rend cher à tous les citoyens.

Quand les troubles des Pays-Bas interrompirent les emprunts que le gouvernement anglais faisait à la ville d'Anvers, sir Thomas conseilla au ministre Cécil de s'adresser aux marchands de Londres; quoique la compagnie des négocians de cette ville s'y refusât d'abord, l'influence du crédit de Gresham détermina les premiers emprunts qui furent le commencement des avances considérables faites à la couronne par le même corps.

L'éducation littéraire que Gresham avait reçue lui fit croire digne de son zèle patriotique de construire un collége destiné à l'enseignement des sciences dans sa ville natale. L'université de Cambridge, peu généreuse, tâcha de le dissuader d'une entreprise qui eût été rivale de sa gloire et de ses intérêts; il n'en persista pas moins dans sa première resolution; il commença par distribuer sa maison de Bishopsgate de manière à placer sept professeurs de sciences libérales, qui reçurent chacun un salaire assigné sur les revenus de la Bourse Royale.

Gresham mourut à l'âge de 60 ans, en novembre 1579. Il emporta dans la tombe les regrets de ses concitoyens, dont il était généralement estimé. On avait su rendre justice à la sagesse de ses vues, à

son zèle éclairé pour le bien public, à son dévouement pour les intérêts de son roi et de sa patrie. Le marbre reproduisit ses traits, et aujourd'hui même encore on ne peut s'arrêter qu'avec un profond sentiment de vénération devant la statue de ce sage et vertueux négociant.

C.

Digitized by Google

Digitized by Google

GUEBRIANT.

NAPOLI

GUÉBRIANT.

Jean Baptiste Budes, comte de Guébriant, fut un des meilleurs généraux du siècle qui a précédé le siècle de Louis XIV, si fertile en grands hommes. Il naquit au château de Plessis-Budes, en Bretagne, en 1602. Sa naissance et un penchant déclaré pour les armes l'appelaient dans une carrière où il ne tarda pas à s'illustrer. Il annonça, dans la guerre contre la Hollande, ce qu'il serait plus tard; sa valeur fut récompensée de la place de maréchal de camp. Quelque temps après, on lui confia le commandement de l'armée de la Valteline, et on lui donna ordre de la conduire dans la Franche-Comté, pour la réunir à celle du duc de Longueville; on l'envoya ensuite en Allemagne, où il se trouva à l'école des meilleurs généraux, et où il sut profiter tous les jours de leurs leçons et de sa propre expérience. C'est déja faire un grand éloge de ses talens militaires que de dire qu'il contribua beaucoup à la victoire remportée en 1638, par les Français et les Suédois alliés, sur les Impériaux. La mort du duc de Weimar, tué en combattant, changea la face des affaires, et la fortune passa sous les drapeaux ennemis. Guébriant eut beaucoup à souffrir des hauteurs de *Banier*, qui, depuis la mort du duc de Weimar, commandait les troupes combinées. Leur mésintelligence devint funeste à leur armée, et les revers qui se succédèrent rapi-

dement, au commencement de la campagne de 1641, amenèrent une séparation forcée entre les deux généraux. Banier, dont l'inexpérience égalait la présomption, s'engagea bientôt trop avant, et s'exposa à une défaite inévitable. Guébriant se vengea de son rival en marchant à son secours. Il fit des marches forcées, et dit à ceux qui paraissaient surpris de sa générosité : *A Dieu ne plaise que je me venge d'un particulier aux dépens de la cause commune; quand même il ne s'agirait que de sauver l'honneur que Banier s'est justement acquis, je serais prêt à tout entreprendre.* C'était le langage d'un héros; sa conduite répondit à ses discours. Banier, honteux de ses fautes passées, voulut faire preuve aussi de grandeur d'ame, et à l'exemple du duc de Weimar, il légua, en mourant, ses armes au comte de Guébriant. Ce dernier, vainqueur à Wolfembutel, à Clopenstal et à Ordingen près de Cologne, reçut de Louis XIII le bâton de maréchal de France. Il remportait de nouvelles victoires en Allemagne, lorsqu'il fut blessé mortellement au siége de Molwiel, dans la Suabe. Il expira le 7 novembre 1643.

Digitized by Google

HAYDN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

HAYDN.

Joseph Haydn naquit en 1730, au village de Rlohrau, sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie. Son père, quoique charron, était musicien et jouait de la harpe. Il en donna des leçons à son fils, et le fit ensuite entrer comme enfant de chœur à l'église cathédrale de Vienne pour se fortifier dans la musique, et faire ses humanités. Le jeune Haydn avait une voix charmante; on le rechercha dans les concerts, où il se fit admirer sur le violon et sur le clavecin. Il composa de petits airs et des sonates que l'on prit beaucoup de plaisir à entendre, et dont plusieurs amateurs lui demandèrent des copies. Il touchait alors à cet âge où la voix change et prend le caractère mâle qu'elle doit conserver à l'avenir. Reitter, maître de chapelle de la cathédrale, craignit que ce *beau dessus*, l'honneur de son église, ne s'altérât; il ne vit pas d'autre moyen de le conserver que de faire subir au jeune Haydn cette opération cruelle si ordinaire en Italie. Un heureux hasard fit arriver le père d'Haydn le jour même où son fils devait être mutilé. Il accabla Reitter de reproches, et le menaça de toute la rigueur des lois. Celui-ci, humilié, jura dès ce moment une haine implacable au jeune musicien. Quelque temps après il le renvoya de la maîtrise, sans argent et couverts des vêtemens les plus chétifs. Haydn ne sachant que devenir, passa la nuit sur

un banc de pierre dans la rue. Un pauvre musicien nommé *Spangler* le rencontra, l'emmena chez lui, et lui fit partager son logement étroit et sa frugale nourriture. Haydn, pour s'acquitter envers son bienfaiteur, se remit à composer quelques-unes de ces petites sonates qui lui avaient si bien réussi précédemment. La plus jolie tomba entre les mains de la comtesse de Thun, qui en fut enchantée, et voulut en connaître l'auteur. Haydn ne savait comment se présenter devant une femme de la cour dans le triste équipage où l'avait réduit le mauvais état de ses finances. Il était si honteux de son dénûement, qu'il s'était fait passer lui-même pour le laquais d'Haydn aux yeux du valet-de-chambre, qui était venu le trouver dans son modeste réduit. Cependant sa fortune pouvait dépendre de cette visite; il se décida à vaincre sa répugnance, s'ajusta le moins mal qu'il lui fut possible, et se présenta chez la comtesse. Le valet-de-chambre, qui l'avait vu la veille, le reconnut et s'étonna de le trouver si mal vêtu, même pour le valet d'un musicien. Sa surprise augmenta lorsqu'il trouva dans ce prétendu valet le musicien lui-même. Il l'annonça et l'introduisit. La comtesse, non moins étonnée de sa mauvaise mine, lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit d'une manière satisfaisante. Il dissipa l'impression fâcheuse que sa première vue avait faite sur elle, lui raconta sa disgrace, et finit par l'intéresser en sa faveur. Ne trouvant pas à son protégé une connaissance parfaite de l'harmonie, la

comtesse lui fit présent du traité de Fuchs, alors célèbre en Allemagne, et Haydn n'eut jamais d'autre maître de composition. Elle le plaça ensuite chez un riche seigneur de la cour. Ses premières productions lui procurèrent bientôt la place de maître de chapelle dans la maison du prince d'Esthérasy. Ce fut là qu'Haydn composa la plus grande partie de ses ouvrages; c'est pour le prince qu'il écrivit ces belles symphonies qui ont contribué à répandre sa gloire dans toute l'Europe, et dans lesquelles il s'est montré inimitable.

Un accident imprévu donna occasion au prince de prouver toute l'amitié qu'il portait à son maître de chapelle. Un incendie ayant réduit en cendres la ville d'Eisenstadt, principale résidence de la cour, la maison d'Haydn n'avait pas été épargnée par les flammes. Le prince, instruit de ce malheur, ordonna de le lui cacher avec soin; en même temps il fit venir Pleyel, élève et ami d'Haydn, et le chargea d'aller présider à la construction d'une maison entièrement semblable à la précédente; il lui recommanda d'apporter tous ses soins à ce qu'il ne s'y trouvât pas la plus légère différence; il voulut que les meubles, le linge, les ustensiles de ménage, tout fût exactement pareil. Pleyel s'acquitta de cette commission avec tout le zèle de la reconnaissance et de l'amitié. Il jouit de la surprise de son maître, qui retrouvant sa maison debout au milieu des ruines d'Eiseinstadt, ne pouvait concevoir un tel miracle, et qui fut bien plus étonné

encore en retrouvant l'intérieur de son logis disposé dans le même ordre qu'auparavant. Haydn fut touché de l'attention noble et délicate de son illustre protecteur. Il avait recouvré tout ce que l'incendie lui avait enlevé, et cependant une tristesse profonde paraissait empreinte sur ses traits; sa mélancolie augmentait tous les jours; sa santé commençait même à s'en ressentir.

Pleyel l'ayant pressé de lui en expliquer la cause, Haydn lui avoua qu'il ne pouvait se consoler de la perte de sa partition d'Armide, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre, et dont il n'avait jamais voulu laisser prendre une seule copie, quelque instance que son élève lui-même eût faite auprès de lui pour l'obtenir. Pleyel le tira bientôt d'inquiétude, en lui avouant qu'il avait corrompu le copiste, et en avait obtenu, à prix d'or, une copie de cette partition. Haydn, à qui cette nouvelle rendait la vie, ne put modérer sa joie; il pardonna de bon cœur à son élève une indiscrétion qui lui sauvait une perte irréparable.

Il resta maître de chapelle du prince d'Esthérasy tant que celui-ci vécut; à sa mort il en conserva le titre, et même les émolumens. L'empereur Joseph II avait le projet de se l'attacher; il en fut détourné par l'artificieuse adresse d'un musicien ignorant et jaloux, qui parvint à lui faire regarder Haydn comme un plagiaire sans génie et sans imagination. Un jour que l'empereur assistait à la première représentation d'un opéra nouveau, il

lui fit observer qu'Haydn notait sur un agenda les plus beaux passages, mais il eut soin de taire qu'il avait engagé lui-même ce célèbre musicien à prendre ces notes sous prétexte de remarquer les endroits notés, afin de les faire copier et de les mettre sous les yeux de sa majesté. Joseph tomba dans le piége tendu à sa bonne foi, et fut la dupe de cette imposture.

Haydn ignora le mauvais service qu'on lui avait rendu; il semblait qu'il travaillât tous les jours à démentir le reproche de stérilité qu'on lui faisait auprès de l'empereur. Peu de musiciens ont été aussi féconds que lui. Le recueil de ses œuvres se compose de près de neuf cents pièces plus ou moins considérables. Entre ces divers morceaux, qui ne sont pas tous d'un égal mérite, on remarque cent dix-huit grandes symphonies, dans lesquelles (dit l'auteur d'un notice intéressante sur Haydn) « il a « excellé, et qui étonnent par la prodigieuse va- « riété des motifs, par la chaleur d'imagination « dont elles sont animées, par l'emploi si savant et « si heureux des instrumens à vent, par ce chant « mélodieux dont il a embelli ces morceaux que « dans le langage musical on nomme *andante*, « pour indiquer qu'ils marchent d'un mouvement « intermédiaire entre la vîtesse et la lenteur; par « ces effets d'orchestre toujours nouveaux qu'il « trouvait sans cesse, et que jamais il ne paraissait « avoir cherchés; enfin, par cette adresse merveil- « leuse avec laquelle il soutenait, reproduisait sans

« monotonie, chaque pensée principale, avec ses « développemens. »

Ses opéras, à l'exception de celui d'*Armide*, sont médiocres. Il a mieux réussi dans cette espèce d'ouvrage que les Italiens ont appelé *Oratorio*, parce que les premiers durent être exécutés dans de petites chapelles, dites oratoires. Il en a composé cinq : un italien, un latin et trois allemands. L'italien intitulé *il Ritorno di Tobia*, est le meilleur de tous, et n'est pas connu en France ; le latin est le *Stabat*, qu'on a exécuté à Paris, et que l'on a comparé à celui de Pergolèse, sinon pour la noblesse du chant et la vérité de l'expression, du moins pour la variété des motifs, les effets d'harmonie, et la richesse des accompagnemens. Les trois autres sont intitulés : *la Création, les Sept dernières paroles de Jésus-Christ, les Quatre Saisons*. Le premier a été traduit en France, et l'on a pu en prendre une idée imparfaite lors de son exécution sur notre théâtre lyrique. Le dernier est le plus faible de ses ouvrages ; on y reconnaît à peine la main du maître.

B.

Digitized by Google

HEINSIUS.

NAPOLI

HEINSIUS.

Le nom d'Heinsius est un des plus célèbres parmi ceux des commentateurs. Il rappelle toutes les idées de savoir, d'érudition, de recherches profondes, de critique judicieuse. La science était héréditaire dans la famille du célèbre Hollandais. Fils de Daniel Heinsius, disciple de Scaliger, et professeur d'histoire et de politique à Leyde, Nicolas Heinsius naquit dans cette ville en 1620. Cultivé dès sa plus tendre jeunesse par un père versé dans la connaissance des langues anciennes, et qui lui donnait l'exemple de l'étude et de l'application, le jeune Heinsius sut bientôt reconnaître les soins dont il était l'objet. En peu de temps il put disputer avec son père de goût et d'instruction. Ce dernier avait traduit avec beaucoup de succès les idylles de Théocrite, de Bion et de Moschus. Son fils ne se contenta pas de la gloire d'interprète, et voulut courtiser lui-même les muses latines. Ses poésies furent imprimées plusieurs fois, et leur succès lui fit honneur dans la république des lettres. Sa réputation s'étendit hors de sa patrie, et le fit bien accueillir à la cour de Suède, où il fut nommé résident. La reine Christine sur-tout l'honora d'une estime particulière ; elle se plaisait à éclaircir avec lui les points d'érudition les plus douteux ; leurs conversations roulaient toujours sur les difficultés les plus épineuses des langues

grecque et latine. Heinsius de retour en Hollande écrivit de savantes notes sur Virgile, Ovide, Valérius Flaccus, Claudius et Prudence. Il mourut à La Haye en 1681. Ses lettres ont été recueillies par Burmann, qui les a publiées en cinq volumes.

R.

Digitized by Google

HOCHE.

NAPOLI

HOCHE.

Lazare Hoche naquit le 24 juin 1768, à Montreuil, près Paris. Son père était garde du chenil de Louis XVI. Sa mère mourut en lui donnant le jour : une tante, marchande de légumes, prit soin de son enfance. Le jeune Hoche se fit distinguer de ses maîtres par son application, aimer de tous ses camarades par son bon cœur, et respecter des plus mutins par son courage et la fermeté de son caractère. Le curé de Saint-Germain l'ayant entendu chanter, le prit avec lui et le fit enfant de chœur. A 14 ans, il entra comme palfrenier dans les écuries du roi, mais il rougit bientôt de cette condition servile pour laquelle il ne se sentait pas né. La lecture des voyages avait enflammé son imagination ; il forme le projet de partir simple soldat pour les Indes Orientales; le sergent auquel il s'adresse le trompe et lui fait signer un engagement pour les Gardes-Françaises.

A son arrivée au corps, sa belle taille le fit nommer grenadier. S'apercevant que plusieurs de ses camarades étaient plus instruits que lui, il résolut de se donner lui-même l'éducation dont l'indigence de ses parens l'avait privé. Pour avoir des livres, le travail le plus pénible ne lui coûtait rien. Il se levait avec le jour, passait la journée à tirer de l'eau pour les jardiniers, à bêcher la terre. La nuit, il brodait des vestes ou des bonnets de police, et

allait les vendre dans un café près du pont Saint-Michel. On aime à voir les premiers pas d'un héros dans la carrière de l'honneur. Il était le plus jeune des grenadiers, il fut bientôt reconnu pour le plus brave; son esprit devint si éclairé qu'il connaissait la tactique française mieux que les officiers les plus habiles et les plus expérimentés.

La révolution commençait à agiter les esprits; le génie de Hoche n'attendait que ce moment pour prendre l'essor : lorsque les Parisiens attaquèrent la Bastille, il monta un des premiers à l'assaut. Quelque temps après, M. de Servan, ministre de la guerre, lui envoya un brevet de lieutenant dans le régiment de Rouergue. Fier de ce titre honorable, il rejoint son régiment, en garnison à Thionville. Les hostilités commencent avec fureur. Hoche se fait par-tout distinguer par son courage et sa bonne conduite. Au siége de Thionville, il fait des prodiges de valeur; à l'armée des Ardennes, il est toujours le premier au feu. Pendant le siége de Maestricht, il procure, par son adresse, à l'armée française, tous les vivres dont elle manquait; il la sauve bientôt après, à Aldenhowen, d'une déroute entière, en lui facilitant sa retraite. Pour le récompenser de ses services, le général le Veneur le nomma son aide-de-camp. Hoche était à ses côtés aux combats de Gozenhowen et de Nerwinde. A Louvain, il se battit sans relâche depuis quatre heures du matin jusqu'à sept heures du soir; le prix de ses services fut le grade d'adjudant-général chef de bataillon.

Les Anglais venaient de débarquer près de Dunkerque, sur les côtes de la Flandre occidentale, 18,000 hommes, auxquels s'étaient joints 22,000 Autrichiens. Hoche les attaque avec l'impétuosité française, les taille en pièces, et délivre Dunkerque qu'ils voulaient assiéger. Le vainqueur passe successivement du grade de général de brigade à celui de général de division; enfin on lui confie le commandement en chef de l'armée de la Moselle; le héros n'avait guerre plus de 22 ans. Son exemple rétablit la discipline et ranime les courages abattus; il conduit les Français à l'ennemi, lui fait lever le siége de Landau, le force de batre en retraite, reprend les lignes de Weissembourg, défait l'armée prussienne et la poursuit l'épée dans les reins; la prise de Vorms, de Spire, du Fort-Vauban suit de près sa victoire. Animé par de si grands succès, il veut passer le Rhin, et porter la terreur au centre de l'Allemagne; mais Saint-Just, son ennemi, fait rejeter ce plan. Hoche lui-même est arrêté par l'ordre du comité de salut public; le sauveur de la France est jeté dans les fers. La mort de Robespierre, de Saint-Just et de leurs odieux complices lui rendit la liberté. Le généreux républicain oublie aussitôt les outrages qu'il a reçus, il demande à rentrer au champ d'honneur; on l'envoie dans la Vendée, que dévorait le feu des guerres civiles.

Sa prudence et sa fermeté diminuèrent bientôt les progrès de l'embrasement. Il attaque 10,000 émigrés débarqués par les Anglais à Quiberon, et

taille en pièce ces malheureux, lâchement abandonnés par la flotte anglaise. Bientôt après plusieurs départemens se soumirent; la Vendée fut purgée des brigands qui l'infestaient. Cette guerre, qui avait coûté tant de trésors et de sang, fut terminée en deux mois.

Hoche, toujours infatigable, conçut le projet de faire retomber le fléau de la guerre sur l'éternelle ennemie de la France; il demanda à conduire vers l'Angleterre ces mêmes soldats compagnons de ses victoires. L'argent manquait; le directoire décida que la descente s'effectuerait seulement sur les côtes de l'Irlande. Hoche met à la voile le 25 frimaire an 4, à la tête de 15,000 hommes. Les vents contraires dispersent sa flotte; la frégate qui le portait, reconnue et attaquée par les vaisseaux ennemis, se dérobe à leur poursuite; il arrive au lieu fixé pour le rendez-vous général. Quel est son désespoir lorsqu'il apprend que sa flotte, séparée par la tempête, n'a pu se réunir? Forcé d'abandonner ses projets, il verse des pleurs de rage et s'éloigne. Souvent exposé à tomber au pouvoir de la flotte ennemie, il trompe cependant sa vigilance, et aborde sur les côtes de France à la faveur des ténèbres.

Hoche était impatient du repos; il vole à l'armée de Sambre-et-Meuse, y rétablit la discipline, marche à l'ennemi, attaque près de Neuwied 80,000 hommes, et remporte une victoire signalée. La déroute fut complète. Les Autrichiens laissèrent sur le champ de bataille 40 pièces de canon, leurs mu-

nitions, leurs bagages, 11.000 prisonniers et 5 mille morts. Hoche se disposait à poursuivre le cours de ses triomphes, lorsqu'un courrier lui annonça la ratification de la paix. Deux jours plus tard l'Autriche n'avait plus d'armée.

Hoche n'ayant plus d'ennemis à combattre sur les bords du Rhin, songe à une nouvelle descente en Irlande. Le plan qu'il propose est adopté. Il court rassembler son armée, et termine l'équipement de la flotte de transport. Les troubles de la France, les mesures mal combinées du directoire, apportent de nouveaux obstacles à ce projet, dont l'exécution n'appartient qu'à un génie supérieur. Trois membres du directoire, qui voulaient secrètement s'emparer de la toute-puissance, croyant voir dans le général Hoche un homme capable de servir leur dessein, l'appelèrent à Paris à la tête de son armée; mais bientôt les trois conjurés craignant l'audace et la fermeté de ce jeune guerrier, brisèrent l'instrument avant de s'en être servi; ils le renvoyèrent sans lui rendre 80,000 fr. qu'il avait prêtés pour le succès de cette révolution.

Hoche indigné de la perfidie du Directoire, s'en plaignit hautement au milieu de son armée. La franchise et la fermeté de son caractère le firent craindre, sa perte fut décidée. Depuis ce moment sa santé si robuste s'altéra par degrés; ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle, sa respiration devint difficile, il sentit ses entrailles se déchirer. Consumé d'un feu que rien ne pouvait éteindre, il

dit en mourant *qu'il se croyait revêtu de la robe de Nessus*. Les uns attribuent sa mort au poison, d'autres aux suites de sa passion ardente pour les femmes. L'armée fut consternée de sa mort ; elle perdait un grand capitaine. Le directoire, qui redoutait son ambition, dissimula sa joie en ordonnant une cérémonie funèbre. Il mourut en l'an 4 de la république française.

F. P.

Digitized by Google

MARQUIS DE L'HOPITAL

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LE MARQUIS DE L'HOPITAL.

Guillaume-François-Antoine de l'Hopital, marquis de Sainte-Mesme, naquit en 1661, d'une famille déja illustre en France sous le règne de Charles VIII. Son goût pour l'étude des sciences mathématiques se déclara dès sa plus tendre jeunesse. Ce fut bientôt chez lui une passion qui prit d'autant plus d'empire que ses talens se développaient avec l'âge, et que le succès allait au-delà de ses espérances. Il fut de bonne heure en état de résoudre les problèmes les plus difficiles. Les plus habiles géomètres de son temps rendirent témoignage à la profondeur de ses vues et à la supériorité de ses connaissances. Il avait d'abord embrassé le parti des armes, mais la faiblesse extraordinaire de sa vue le força de se retirer. Il se consacra dès-lors tout entier à ses travaux de prédilection. Il reprit ses études avec une nouvelle ardeur : de nouveaux succès lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences de Paris en 1693. Son ouvrage intitulé *Analyse des infinimens petits* est un des meilleurs traités qu'on ait publiés sur l'infini géométrique. Fontenelle lui a payé le juste tribut d'éloges qu'on devait à des recherches si neuves et si profondes. « Il a eu l'art, dit-il, de ne faire « d'une infinité de choses qu'un asez petit volume ; « il y a mis cette netteté et cette brièveté d'un « homme qui ne veut que faire penser, et qui est

« plus soigneux d'exciter les découvertes d'autrui « que d'étaler les siennes. »

Encouragé par le suffrage des savans, le marquis de l'Hopital commença un nouvel ouvrage qui embrassait les sections coniques, la construction des équations, et une théorie des courbes mécaniques. Il n'eut pas le loisir de le terminer. La mort interrompit cette vaste et belle entreprise, tracée sur le plan de la géométrie de Descartes, mais dans des proportions plus grandes et plus hardies. Une attaque d'apoplexie enleva le marquis de l'Hopital en 1704. Il était âgé de 43 ans. On a publié après sa mort, en 1707, son *Traité des sections coniques*.

D.

Digitized by Google

JEAN DE LA CUEBA.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

DON JUAN DE LA CUEBA.

D. Juan de la Cueba naquit à Séville, d'une famille illustre et ancienne, vers le milieu du seizième siècle. Les particularités de sa vie et l'époque de sa mort sont inconnues; on sait seulement qu'il vivait en 1582. Par le portrait qui nous reste de lui, on voit qu'il avait une belle stature, un front noble, les yeux vifs et perçans; mais en général l'air triste et sévère. Faute de faits, nous sommes obligés de borner la notice consacrée à cet illustre favori des muses castillanes, à donner une idée de ses ouvrages. On y voit par-tout son caractère circonspect, son jugement solide, son amour pour la vérité, et son attention perpétuelle à censurer les abus littéraires qui régnaient chez les écrivains de son temps, sur-tout chez les poètes; ce qui lui fit éprouver une vive opposition de la part de ceux qu'il voulait corriger. Il composa des poésies lyriques, des romans historiques, un art poétique espagnol, des comédies, des tragédies, et un poëme épique intitulé *la Conquête de la Bétique.* Tous ces ouvrages prouvent que Cueba fut un de ces hommes privilégiés qui naissent poètes, et que l'art perfectionne. Son style est un modèle de la pureté et de l'énergie de la langue castillane, et il est un des auteurs qui sont le plus souvent cités dans le grand dictionnaire de l'Académie espagnole. Ce dictionnaire a cet avantage sur celui de plusieurs

autres nations, d'avoir été terminé avec plus de soin et d'une manière plus complète. Il est dépositaire de toutes les richesses de cette langue espagnole, qui a d'abord obtenu une trop grande vogue dans l'Europe littéraire, et a été trop négligée par la suite. On tient trop peu de compte maintenant de sa mâle et imposante harmonie, de la majesté de ses formes, de la pompe de son style. Aujourd'hui sur-tout, que les modèles dans tous les genres semblent avoir épuisé tous les sujets dans notre langue, on pourrait s'ouvrir de nouvelles routes, et trouver dans les auteurs espagnols des richesses qui ne demandent qu'une main habile pour être exploitées avec avantage.

L... M...

Digitized by Google

JOSEPH II.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

JOSEPH II.

Joseph II, empereur d'Autriche, naquit le 13 mars 1741. A l'âge de 23 ans, il fut élu roi des Romains. L'année suivante, il ceignit la couronne impériale à Francfort. La mort de Marie-Thérèse, qui arriva le 29 novembre 1780, le rendit souverain de tous les états héréditaires. En 1766, son goût pour les voyages se déclara pour la première fois. Il parcourut plusieurs des provinces soumises à sa domination, curieux de tout voir et de tout juger par lui-même. Rien n'échappait à son coup-d'œil observateur. L'état des troupes et des fortifications, l'industrie, les arts, le commerce, l'agriculture, il passait tout en revue avec cette profonde attention, cette sollicitude inquiète d'un souverain zélé pour la gloire et la prospérité de ses sujets. La famine menaçait la Transylvanie, opprimée par le fléau du monopole; il s'occupe aussitôt des moyens d'en prévenir le ravage; il prend les mesures les plus promptes et les plus efficaces. Les monopoleurs sont condamnés à conduire eux-mêmes, dans les villes qui souffraient de la disette, les bestiaux et les vivres dont elles avaient besoin. En Croatie, témoin de la difficulté des transports à cause du petit nombre de routes et de la négligence de leur entretien, il projette un grand chemin qui doit faciliter le commerce de la Hongrie, et établir une communication libre d'une extrémité à l'autre du royaume. A

Venise, il s'occupe de régler les limites respectives de la république et de l'Autriche. En Bohême, il montre la même prévoyance que dans la Croatie, et repousse le même fléau par les mêmes précautions; enfin, vers quelque endroit qu'il dirige ses pas, il se montre à ses sujets plutôt comme un père qui vient assurer le bonheur de ses enfans, que comme un roi qui cherche à faire reconnaître son autorité dans les diverses provinces de son empire.

En 1769, Joseph II vint à Rome. Son séjour dans cette ville fut tout entier employé à visiter les monumens et les chefs-d'œuvre qu'elle renferme. Nous rapporterons les propres paroles de ce monarque : les hommes se peignent quelquefois aussi bien dans leurs discours que par leurs actions. « J'ai « voyagé, disait-il, assez utilement, parce que je « n'ai pas voyagé seul. En Italie nous étions quatre : « chacun avait son département, son objet diffé- « rent d'observations. Le soir, chacun étant retiré, « écrivait ses réflexions : je les ai ensuite réunies « et rédigées. En Bohême et en Hongrie, j'avais « avec moi des hommes très-savans dans l'art mili- « taire. Nous nous arrêtions dans tous les lieux « propres à quelque observation, et par ce moyen « j'ai eu le plaisir de faire des campagnes sans qu'il « en ait rien coûté à l'humanité. »

Joseph II poursuivit ses voyages dans la Toscane et dans le Milanais. De retour dans ses états, il donna un exemple rarement imité par les souverains. A l'imitation des empereurs de la Chine, il

voulut honorer l'agriculture en labourant de sa propre main un champ du territoire de Polowits. Cette solemnité eut lieu en présence des grands et du peuple; elle fut consacrée par un monument que fit élever de suite, dans cet endroit même, le prince de Lichtenstein. Joseph, qui se piquait de prendre le roi de Prusse pour modele dans le gouvernement de ses états, eut une première entrevue avec ce prince, à Neiss en Silésie; il en eut une seconde à Neustadt en Autriche, où fut décidé le partage de la Pologne, mis en délibération dans la première. Ce traité valut à l'empereur toute la rive gauche de la Vistule, le palatinat de Belz, la Russie-Rouge et la plus grande partie de la Volhinie. Deux millions et demi d'habitans passèrent sous sa domination.

Ce partage effectué, Joseph résolut de voyager en France, sous le nom du comte de Falkenstein. Il vint de Bruxelles à Paris, où il reçut tous les honneurs dus à son rang et à sa naissance. Il conserva toujours son extrême frugalité, la simplicité de ses mœurs, et l'égalité de son caractère. Il rapporta dans ses états un goût plus éclairé pour les arts, et de nouvelles lumières sur toutes les branches de l'administration politique d'un royaume. Son admiration pour Frédéric et pour Catherine II, qui remplissaient tout le nord du bruit de leur gloire, égara quelquefois sa prudence, et l'entraîna dans des projets inconsidérés. Une invitation de l'impératrice le détermina à passer en Russie. Il

visita avec soin les principales villes de cet empire, leurs arsenaux, leurs chantiers, leurs hospices, leurs manufactures. Catherine avait résolu de chasser les Turcs de l'Europe, et de les repousser pour toujours en Asie. Joseph, qui s'était laissé séduire par les mêmes espérances, voulut l'aider dans cette grande et périlleuse entreprise. Trente mille Autrichiens, commandés par le prince de Saxe-Cobourg, se joignirent à Potemkin, généralissime des armées russes. Cette expédition n'eut pas d'abord tout le succès qu'on pouvait en attendre; les Autrichiens furent repoussés jusqu'à Tenuskow. L'année suivante, le général Laudhon et le prince de Cobourg reprirent l'avantage; Belgrade et Orsova se rendirent. Joseph n'eut pas long-temps à se féliciter de ces succès. Une maladie de langueur termina ses jours le 20 février 1790.

B.

Digitized by Google

JOUBERT.

NAPOLI

JOUBERT.

Le nom de Joubert se place naturellement à côté de ceux des Marceau, des Hoche, des Desaix; et rappelle, comme ces noms célèbres, les plus glorieux et les plus touchans souvenirs. Il partage avec eux cette gloire, digne récompense des héros, et on ne saurait les prononcer sans un sentiment d'admiration mêlé de regrets et d'attendrissement.

Barthélemi-Catherine Joubert naquit à Pont-de-Vaux, dans le département de l'Ain, le 30 janvier 1769. Son penchant pour les armes se manifesta dès sa plus tendre jeunesse; à quinze ans il entra volontairement au service, et s'engagea dans les canonniers. Il était parti sans l'aveu de son père, qui fit rompre cet engagement prématuré, et qui l'envoya terminer ses études à Lyon, où il se distingua par des succès qui firent honneur à ses dispositions naissantes et à son application. Son humeur guerrière reprit bientôt le dessus; il abandonna la carrière du barreau qu'il venait d'embrasser, pour entrer dans celle des périls et de la gloire. Sa haute stature l'appelait au rang des grenadiers, et c'est dans ce corps, toujours si redoutable à l'ennemi, qu'il fit ses premières armes. Sa valeur le fit bientôt distinguer: dans la campagne défensive des Alpes, enveloppé et fait prisonnier, on le conduisit à Turin, où il força au respect une cour orgueilleuse qui ne voyait de recommandable que les distinctions du rang et de

la naissance. Un échange le rendit à la France. Son retour dans les armées fut signalé par de nouvelles preuves de courage et d'intrépidité ; il contribua à la victoire de Montenotte, et le lendemain s'empara de la position de Sainte-Maguerite, défendue par le général Provera et quinze cents grenadiers. Suivi de sept soldats seulement, il sauta le premier dans les retranchemens de l'ennemi, sur la montagne de Cossaria. Huit mille Piémontais défendaient plusieurs redoutes du camp retranché de Ceva, il s'empare de ces redoutes, gravit les montagnes du Tirol, attaque et met en fuite les Autrichiens, fortifiés entre le lac de Guarda et l'Adige, les poursuit jusqu'à la descente d'Arcole, les attaque de nouveau sur les hauteurs de Campara, les précipite dans l'Adige, et leur fait douze cents prisonniers. A Rivoli il déploie la bravoure d'un soldat et annonce le talent d'un général. L'ennemi s'était emparé d'une plaine, seul endroit où il pût faire manœuvrer sa cavalerie, et disposer son artillerie : la victoire dépendait de sa persévérance à se maintenir dans un poste si avantageux. Joubert, qui sentait de quelle importance il était pour l'armée française de chasser les Autrichiens de la plaine, dirige tous ses efforts de ce côté. Le fusil à la main, à la tête des grenadiers, il attaque le plateau avec cette audace qui enlève la victoire; les Autrichiens ne peuvent soutenir son impétuosité ; ils reculent, Joubert les poursuit, s'établit dans la plaine, s'empare d'une partie de l'artillerie ennemie, la tourne contre les Autrichiens, qu'il foudroie, et qui pour-

suivis par une grêle meurtrière, tombent dans l'Adige, et y roulent entraînés par les flots ensanglantés.

Le général en chef, plein de confiance dans la valeur de Joubert, lui ordonne de traverser le Tirol en vainqueur, et Joubert obéit; ni l'aspérité sauvage du climat, ni la rigueur excessive de la saison, ni la férocité barbare des habitans, ne peuvent l'arrêter. Joubert force tous les obstacles que lui présentent la nature et les hommes, ne se repose d'une victoire que par un nouveau succès, et conduit sa division triomphante au but qui lui était marqué, à travers des périls toujours renaissans et toujours plus redoutables.

En l'an 7 Joubert s'empara du Piémont, et força le roi à abdiquer la couronne, ce même roi qui six ans auparavant l'avait gardé prisonnier dans la citadelle de Turin. L'armée d'Italie était en proie aux déprédations des fournisseurs; Joubert veut réformer les abus, ne peut réussir, demande sa démission, et se retire dans ses foyers. Les succès des Russes et des Autrichiens en Italie le rappellent à la tête des armées, le gouvernement le nomme général en chef. Il s'arrache des bras de sa jeune épouse, traverse les Alpes, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, arrive devant Novi, en présence de l'armée russe commandée par Suwarow, apprend la reddition de Mantoue, qui augmentait de vingt-quatre mille hommes l'armée ennemie, donne l'ordre de la retraite, et ne pouvant l'effectuer, combat avec une valeur digne d'un meilleur sort; lui-même il rallie

deux bataillons, commande une charge à la baïonnette, s'élance en avant, et tombe frappé d'une balle, en faisant signe de la main et s'écriant ; *Montez toujours, couvrez-moi, que les Russes puissent croire que je combats encore parmi vous.*

B....

Digitized by Google

JULIEN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

JULIEN.

Pierre Julien naquit en 1731, à S.-Paulien près du Puy, département de la Haute-Loire. Il commença de bonne-heure l'étude d'un art qu'il a cultivé avec tant de succès. A quatorze ans il entra dans l'atelier d'un sculpteur et doreur de la ville du Puy. Il en sortit pour entrer chez M. Pérache, sculpteur et architecte. Un prix qu'il remporta à l'académie de cette ville, déja célèbre par la naissance de Coysevox et des deux Coustou, donna du jeune sculpteur les plus grandes espérances pour l'avenir. M. Pérache l'emmena à Paris, et le confia aux soins de Guillaume Coustou, son compatriote. Dix années s'écoulèrent sans qu'il sortît de sa première obscurité. Il était arrivé déja à sa trente-quatrième année, lorqu'en 1765 il se présenta au concours pour le grand prix de sculpture. Ce prix lui fut décerné unanimement sur un bas-relief qui représentait Sabinus offrant son char aux vestales, pour fuir au moment où les Gaulois étaient sur le point de s'emparer de Rome.

On s'aperçut alors combien les principes qui l'avaient dirigé dans ses études étaient différens de ceux qui étaient professés par les artistes contemporains et par l'académie elle-même ; on admira dans son ouvrage la simplicité du style, le bon goût des ajustemens, la noblesse des caractères. Il était rentré dans la bonne voie, lorsque ses maîtres eux-

mêmes s'en étaient écartés. On ne sait ce qui doit le plus étonner ou du courage de Julien à revenir aux véritables sources du beau dans les arts, ou du jugement de l'académie qui couronna un artiste dont les études s'étaient tournées vers un but si opposé à celui qu'elle semblait lui prescrire.

Julien partit pour Rome en 1768, il y demeura quatre ans; outre les travaux prescrits aux pensionnaires, il fit une copie en marbre de l'Apollon et du Gladiateur, pour le président Hocquart. Ces deux jolies figures, de trois pieds de proportion, parurent dignes des originaux. L'époque de son retour approchait, lorsqu'il fut invité par Coustou à venir l'aider dans l'exécution d'un grand monument de sculpture, le mausolée du dauphin et de la dauphine, destiné à la cathédrale de Sens. Julien s'empressa de se rendre auprès d'un maître pour qui il conservait beaucoup de respect et la plus grande déférence. Il travailla de concert avec lui : la figure de l'Immortalité était fort peu avancée, il la termina. Ce fut alors qu'il songea à se mettre sur les rangs pour entrer à l'académie : on exigeait des candidats deux épreuves pour leur admission. Si le premier jugement leur était favorable, ils étaient agréés; un second jugement rendait leur réception définitive. Pour cette seconde épreuve le peintre présentait ordinairement un second tableau, le sculpteur exécutait en marbre la figure dont il avait présenté le modèle au premier concours.

Julien présenta, pour être agréé, la figure de

Ganymède versant le nectar. Guillaume Coustou, alors recteur de l'académie, où il exerçait beaucoup d'influence, lui servit de patron. On ne s'attendait pas à la décision qui fut prise. Julien essuya l'humiliation d'un refus, et se laissa abattre par sa mauvaise fortune. Son découragement fut tel, que se croyant voué pour jamais à une déplorable médiocrité, il sollicita l'emploi de sculpteur des proues de vaisseaux à Rochefort. Les nobles efforts de quelques amis, dignes que leur nom parvienne avec le sien à la postérité, furent seuls capables de le détourner d'un dessein qui l'eût perdu sans retour dans cette obscurité volontaire. Le président Hocquart, le baron de Juyt, de Lyon, lui demandèrent chacun l'exécution en marbre de cette même figure qui avait été jugée avec tant de sévérité, ou plutôt d'injustice et de partialité. M. Quatremère de Quincy, qui étudiait alors sous Julien, dans l'atelier de G. Coustou, Dejoux, qui était uni avec ce même Julien par les nœuds d'une tendre amitié, lui prodiguèrent les encouragemens, et le décidèrent à se présenter de nouveau devant des juges qui avaient entendu les plaintes et les murmures suivre leur premier arrêt, et qui devaient craindre de donner un second démenti à l'opinion publique, si bien prononcée en sa faveur. L'événement répondit à leurs espérances; Julien fut agréé, en 1778, à l'unanimité, sur le modèle de son guerrier mourant. Il fut reçu académicien en 1779, sur le marbre de cette figure. Telle est la beauté de son morceau de réception, qu'il

surpasse tous ceux qui avaient été couronnés précédemment. Dès-lors Julien fut regardé comme le premier des statuaires français. La statue de La Fontaine et celle du Poussin augmentèrent sa réputation, et lui donnèrent un nouveau lustre. Tout ce que son ciseau a produit se distingue plus ou moins par la naïveté, la simplicité, la grace de l'exécution, la finesse et la profondeur de la pensée; mais c'est principalement dans la première de ces statues que toutes ces qualités se trouvent réunies au plus haut degré. Il a parfaitement saisi le caractère de son modèle; il a exprimé tout La Fontaine.

La charmante statue dite la Baigneuse de Rambouillet, placée maintenant au Musée du Sénat-Conservateur, excita plus d'admiration encore que celle de La Fontaine. On peut la regarder comme l'ouvrage le plus achevé sorti du ciseau de Julien: c'est un chef-d'œuvre de grace et de naïveté.

Un succès si flatteur fut un véritable triomphe pour Julien. Son protecteur, M. d'Angivillers, partagea sincèrement la joie qu'il dut en ressentir. C'était lui qui l'avait fait charger de l'exécution de la statue de La Fontaine, et par suite de celle du Poussin. Les orages de la révolution vinrent troubler l'artiste dans sa retraite. Il exécuta ce dernier chef-d'œuvre lentement et à plusieurs reprises. Il ne demandait que de vivre assez pour le terminer. Il l'acheva: trois mois après il n'était plus. Il mourut le 26 frimaire an 14, âgé de soixante-quatorze ans.

C.

KLEBER

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

KLÉBER.

Jean-Baptiste Kléber, né à Strasbourg en 1750, fut élevé par un curé de village, qui cultiva sa première enfance. La valeur se développait en lui avec l'âge; jeune encore, il prit la défense de deux étrangers dans un combat singulier. Ces deux étrangers, d'une haute naissance et d'un rang distingué, se ressouvinrent qu'il avait embrassé leur parti; l'ayant rencontré à Paris, où il était venu étudier l'architecture, ils le firent recevoir élève à l'école militaire de Munich. Des plans et des dessins qu'il fit mettre sous les yeux du général Kaunitz, quand le premier ministre de l'empereur d'Allemagne vint visiter l'école militaire, lui valurent le grade de sous-lieutenant dans le régiment de Kaunitz. Il marcha contre les Turcs, et ne démentit pas les espérances que l'on avait fondées sur son courage. Huit ans s'écoulèrent, il s'irrita de ne voir accorder les places et les distinctions qu'à la célébrité du nom, à l'éclat de la naissance. Son retour en France fut bientôt décidé. Il arrive dans sa patrie, et est nommé inspecteur des bâtimens publics à Bedford. La révolution donne à la capitale une secousse qui s'étend jusqu'aux frontières. Les magistrats de Bedford se déclarent contre le parti de la royauté; un régiment marche contre eux; Kléber, le sabre à la main, s'élance, les couvre de son corps, et défie les deux colonels. Quelques jours après, il

entre simple grenadier dans les bataillons du Haut-Rhin, monte de grade en grade, et fait preuve, au siége de Mayence, des talens d'un général et de la bravoure d'un soldat ; on jette les yeux sur lui pour l'opposer aux victoires des révoltés de la Vendée; il marche à la tête de quatre mille hommes contre vingt-cinq mille ennemis retranchés sur des hauteurs inaccessibles, et défendus par des batteries formidables ; il les attaque, les enfonce et les poursuit; mais la honte les rallie, et la fureur les ramène au combat; ils l'enveloppent; le nombre menace d'accabler la valeur. Plus d'espoir de retraite que par un seul ravin dont l'ennemi peut fermer le défilé à chaque instant. Il appelle un de ses officiers; « Prends une compagnie de grenadiers, lui dit-il, « arrête l'ennemi devant ce ravin, tu te feras tuer et « tu sauveras tes camarades ». Oui, mon général, dit cet officier; il va se faire tuer avec ses grenadiers, et il sauve ses camarades. Kléber à qui la victoire venait d'échapper, ne tarda pas à la ramener sous ses drapeaux. A Cholet, seize mille républicains renversent soixante mille Vendéens; mais la fortune a changé de nouveau, les révoltés sont victorieux à Château-Gontier. Kléber était soumis aux ordres du général en chef; on le punit des fautes d'autrui, on le destitue ; mais le jeune Marceau, qui vient d'être nommé commandant en chef de l'armée, ne garde qu'un vain titre et remet l'autorité à Kléber, dont l'austère franchise avait souvent blessé sa fierté. Kléber chasse les Vendéens

de retraites en retraites, et les repousse entre la Loire et la Vilaine, qui leur rendent la retraite impossible; il leur livre bataille à Savenay, et les taille en pièces. De soixante mille combattans, six cents hommes survivent dispersés dans les marais, et cherchant leur salut dans la fuite. Une loi cruelle défendait la clémence, et ordonnait les massacres et la cruauté; on ne devait faire aucuns prisonniers; le sang des hommes désarmés devait couler sous le fer des vainqueurs. Kléber n'obéit pas à cette loi barbare; il expia sa générosité par l'exil; mais on avait besoin de son bras, il fut nommé général de division à l'armée du Nord; il y porta le même courage, la même impétuosité, le même génie; il y trouva la même gloire et les mêmes succès. il exécuta les divers passages de la Sambre, du Rhin et de la Roher, en présence des armées les plus redoutables; il gagna, avec le général Jourdan, la bataille de Fleurus, força le camp retranché du Mont Panisel, prit Maestrich, répara les fautes de ses collègues, et se montra supérieur aux accidens les plus funestes, aux contre-temps les plus imprévus : dans la campagne suivante, il balança le prince Charles, et battit le général Cray. L'expédition d'Egypte était résolue; il s'embarque avec le héros qui portait sur une terre étrangère sa fortune, sa valeur et son génie. Une division marche sous ses ordres, il pénètre dans le désert, s'empare de Gaza, attaque et emporte Jaffa, presss le siége de Saint-Jean-d'Acres, se détache du camp avec

une partie de l'avant-garde, renverse dix mille hommes qui venaient faire lever le siége, écrase la cavalerie ennemie à la bataille du Mont-Thabor, revient à Saint-Jean-d'Acres, y fait des prodiges de valeur, et se surpasse à la victoire d'Aboukir. Bonaparte quitte l'Egypte, et lui laisse le commandement en chef de l'armée. Le visir s'avançait suivi de quatre-vingt mille hommes et de soixante pièces de canon. Kléber négocie avec le commodore Sydney Smith. On lui demande de mettre bas les armes, et de se rendre, avec son armée, prisonnier de guerre. Il répond par des victoires. L'armée du grand-visir arrive, il la disperse dans les déserts; le Caire se révolte, il y porte le fer et la flamme; toute l'Egypte avait repris les armes, toute l'Egypte est reconquise; Kléber triomphait! Un jeune osmanli l'aborde sur la terrasse d'un jardin, sollicite sa pitié, tombe à ses genoux, choisit de l'œil la place qu'il doit frapper, se relève, et sa main fanatique enfonce le poignard dans le sein du brave guerrier, qu'avait respecté la mort dans les combats, et qui tomba victime de la plus lâche trahison. Ainsi périt ce grand capitaine que ses soldats appelaient le dieu Mars, parce qu'il en avait la taille, le maintien, le regard et le courage.

B.

KLOPSTOCK.

NAPOLI

KLOPSTOCK.

Fréderic-Théophile Klopstock naquit le 2 juillet 1724, à Quidlimbourg, dans l'abbaye du même nom : il était l'aîné de dix enfans. Son père, d'abord conseiller, acheta par la suite un emploi considérable dans le comté de Mansfeld, dépendant du Brandebourg. C'était un homme d'un caractère original et d'une probité sévère, inflexible, mais superstitieux et croyant aux pressentimens. L'éducation du jeune Klopstock fut telle qu'il eut le même caractère que son père, sans en avoir les faiblesses; il demeura jusqu'à l'âge de treize ans à Friedbourg, où il apprit, sous la conduite d'un habile précepteur, les élémens des langues anciennes; il retourna alors à Quidlimbourg, chez son père. Il fréquenta l'université; mais pendant les trois ans qu'il y passa, il exerça plus les forces de son corps que les facultés de son esprit. La dernière année était prête à s'écouler lorsqu'on lui annonça qu'il serait transféré à la fameuse université de Saxe; il s'appliqua aussitôt avec beaucoup de zèle à l'étude des langues grecque et latine; il resta dans cette université depuis 1739 jusqu'en 1745. Son génie pour la poésie commença dès-lors à se déclarer; il faisait des odes et des idylles qui surpassaient tous les essais poétiques de ses condisciples; il traçait des plans dont il se réservait l'exécution pour l'avenir, enfin il s'arrêta à celui de la *Messiade*. On peut présu-

mer que *le Paradis perdu* de Milton lui donna l'idée de ce poëme, qui immortalise le nom de son auteur et la langue dans laquelle il est écrit.

Klopstock se rendit en 1745 à l'université d'Iéna. Il oublia bientôt la résolution qu'il avait prise de ne pas travailler à son *Messie* avant l'âge de trente ans ; il en fit les trois premiers chants en prose. Le vers alexandrin lui parut trop monotone, et le trochée trop lent pour la rapidité de ses idées. Après avoir passé l'hiver à Iéna, il se rendit, en 1746, à Leipsick. Là, toujours incertain du mètre qu'il adopterait pour ses vers, il imagina un jour d'employer en allemand le rhythme de l'hexamètre grec : le succès couronna son attente. Il n'avait envie de faire paraître son *Messie* que lorsqu'il serait entièrement achevé ; mais le hasard prit plus de soin de sa gloire que lui-même. Dans la maison où il demeurait, habitait aussi Cramer ; ils se recherchèrent mutuellement. Leurs entretiens s'animaient quelquefois par des discussions littéraires : Cramer soutenait la prééminence des Anglais sur les Allemands, auxquels Klopstock donnait la préférence. Schmidt, jeune homme plein de vivacité, ami intime et confident de Klopstock, tira *le Messie* d'une caisse où il était renfermé, et en lut quelques passages malgré ce que pût faire Klopstock pour l'en empêcher. Cramer sentant tout le prix de ce poëme, demanda et obtint la permission de le communiquer à ses amis. On en imprima les trois premiers chants en 1748 ; son sort fut celui de toutes

ces productions qui décèlent le génie d'un grand homme, il fut comblé de louanges, et critiqué avec amertume: dans le même temps Klopstock cultivait la poésie lyrique; il a laissé des odes où se retrouve ce même génie dans toute sa sublimité.

Le séjour de Leipsick n'eut bientôt plus d'attraits pour Klopstock, car ses amis s'en éloignèrent l'un après l'autre; il sortit lui-même de cette ville la même année, et se rendit à Hangensalza, où un de ses parens, nommé Veisz, lui confia l'éducation de ses enfans; c'est là qu'il fut enchanté par l'esprit et la beauté de la sœur de Schmith, immortalisée depuis dans ses odes, sous le nom de *Fanny*. La douleur de ne point s'en voir aimé, et peut-être la fatigue d'une trop longue application au travail, diminuèrent ses forces physiques, et le jetèrent dans une mélancolie qui ne se dissipa qu'après plusieurs années de voyages, et par un nouvel attachement. Il demeura pendant neuf mois en Suisse, où il célébra son hôte et la fameuse promenade de Zurich par deux de ses plus belles odes. Il était sur le point de retourner dans sa patrie, lorsque le ministre danois, le comte Jean Hartwig Ernest de Bernstorf, alors ambassadeur auprès de la cour de France, eut connaissance du poëme de *la Messiade*. Cet ouvrage lui avait été communiqué par Klupfel, aumônier du duc de Gotha. De retour à Copenhague, son premier soin fut de recommander l'auteur au grand

maréchal Molken, qui fit son éloge devant le roi; celui-ci manda Klopstock à Copenhague, et lui assigna une pension de 400 rixdallers, Klopstock quitta la Suisse et partit pour le Danemarck en 1751; il passa par la Saxe, où il revit sa famille, et par Hambourg, où il eut occasion de se lier avec la célèbre Cidli, fille d'un négociant, et dont le véritable nom était Marguerite Moller. Ils s'enflammèrent d'amour l'un pour l'autre; elle devint son épouse en 1754. Son bonheur ne dura pas longtemps; elle lui fut ravie après quatre ans de mariage. Il la fit enterrer dans le bourg d'Ottensen, près d'Altona, et marqua la place où il voulait, après sa mort, reposer à côté d'elle. Il retourna à Copenhague, où il demeura jusqu'en 1771; mais lorsque son protecteur reçut sa démission de la cour de Danemarck, il revint à Hambourg avec le titre de conseiller de la légation danoise. Il y vécut de sa pension. En 1791 il se maria, pour la seconde fois, avec son amie Jeanne de Winthem, femme d'un âge très-avancé. Il prit la plus grande part, pendant les dix dernières années de sa vie, aux troubles de la France; il composa des hymnes pour la liberté, et les Français lui accordèrent le droit de citoyen; il fut même créé membre de l'Institut national; mais bientôt il s'éloigna des affaires, la tête de Louis XVI tomba sous le fer des bourreaux, Klopstock rejeta le titre de citoyen français. Il mourut le 14 mars 1803, à l'âge de soixante-dix-

huit ans huit mois douze jours; il fut enterré à Ottensen, auprès de sa première épouse. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe; les villes d'Altona et de Hambourg rivalisèrent de magnificence. Les ambassadeurs de Danemarck, de France, de Prusse, d'Autriche, d'Angleterre et de Russie, y assistèrent au nom de leurs souverains.

Le temps, qui détruit les réputations mensongères, ne fera sans doute qu'ajouter à la gloire de Klopstock; il le fera connaître davantage, et plus il sera connu, mieux on l'appréciera. Ce n'est pas qu'en Allemagne son nom n'obtienne tous les hommages que mérite son génie. Dans sa patrie même on l'élève un peu trop haut. Les Allemands le placent sans façon à côté des plus grands poètes de l'antiquité, peut-être même au-dessus. On peut être d'accord avec eux sur les sublimes beautés de ses ouvrages, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître en même temps tous les défauts qui ont souvent gâté son style, tels que l'enflure, la pesanteur, l'obscurité. Dans sa propre langue même il est quelquefois difficile de l'entendre. Un de ses partisans les plus déterminés allégnait comme une preuve incontestable de son rare mérite le dictionnaire qui a été fait des mots nouveaux semés dans ses écrits, dictionnaire sans le secours duquel la lecture en deviendrait impossible aux plus habiles grammairiens de son pays. Cet emploi de termes

néologiques, dont on lui fait un titre de recommandation, bien loin d'en blâmer l'usage, prouve que la langue allemande, dans laquelle on écrit depuis plusieurs siècles, n'est pas encore fixée aujourd'hui.

R.

Digitized by Google

KNELLER.

NAPOLI

KNELLER.

Godefroi Kneller naquit à Lubeck en 1647. La nature lui avait donné pour la peinture des dispositions que l'étude et le travail ne tardèrent pas à développer. Il peignit d'abord le genre de l'histoire, mais il l'abandonna pour le portrait, dont il espérait plus de gloire et de profit. Ne trouvant pas dans sa patrie les ressources sur lesquelles il paraissait devoir compter, il passa en Angleterre où les talens étaient bien accueillis, et où plusieurs étrangers avaient fait fortune: son attente ne fut pas trompée. Il se rendit à Londres, et il y obtint une célébrité dont il dut s'étonner lui même. Les Anglais se plaisent beaucoup à se faire peindre, et il est ordinaire chez eux, même parmi les femmes, de se faire un présent mutuel de son portrait; aussi lorsque la mode amène la foule chez un peintre, il s'enrichit promptement, et plus il est employé plus on veut l'employer encore. Kneller profita de la vogue que lui donnèrent ses premiers ouvrages. Il avait acquis une facilité extraordinaire; il travaillait avec une vîtesse qui tournait à son avantage et à celui des personnes jalouses d'avoir leur portrait de sa main. Il existe d'ailleurs une coutume chez les peintres anglais qui abrège singulièrement le travail, et qui leur donne un moyen commode de multiplier en peu de temps leurs productions: ils appellent à leur secours d'autres artistes moins habiles

et moins recherchés, et ils font peindre par eux le fonds et les draperies. Kneller adopta cet usage, et le nombre des portraits qui sortirent de son atelier paraît incroyable. En peu de temps il acquit une grande fortune; chaque jour vit augmenter le faste de sa dépense. Sa réputation lui valut le titre de premier peintre de Charles II. Guillaume III le nomma d'abord chevalier et ensuite baronnet. La foule des imitateurs se traînait par-tout sur ses pas, et croyait aussi arriver à la fortune et à la gloire, en suivant la même route que lui; mais s'ils copiaient scrupuleusement ses défauts, ils ne saisissaient pas de même ses beautés. Le pinceau de Kneller était hardi; sa touche ferme, large et brillante; sa manière de dessiner grande et noble. Il ne s'attachait pas à une ressemblance exacte et servile, mais il donnait à ses portraits une grace toute particulière. Il mourut en 1726, et laissa cinq cents portraits commencés, dont la moitié du prix était payée d'avance.

F.

LESSING.

NAPOLI

LESSING.

Gotthold-Ephraïm Lessing est né le 22 janvier 1729 à Kamenz, ville de la Lusace supérieure. Son père fut son premier instituteur. Dès l'âge le plus tendre il montra un desir réfléchi de s'instruire. Il préférait un livre aux amusemens ordinaires de l'enfance. On lui fit passer cinq années dans le gymnase de Misnie, où il se distingua par une application exemplaire. Dans ses heures de récréation il lisait les classiques qu'on n'expliquait point dans les cours, tels qu'Anacréon, dont il imita si bien plusieurs odes qu'il jugea ces imitations digne d'entrer dans le recueil de ses poésies. Mais il s'attacha sur-tout à la littérature allemande et aux mathématiques. Il traduisit les 2e, 3e et 4e livres d'Euclide, et s'occupa même d'une histoire des mathématiques. En quittant le gymnase il lut publiquement un discours sur les *Mathématiques des Barbares*. A Leipsick, où il fréquentait les cours de l'Université, il se passionna pour la poésie et le théâtre; il contracta une étroite amitié avec Schlegel, Mylius, Weisse, et avec le célèbre Kaestner. A Berlin, il s'occupa sur-tout de la littérature espagnole. Ce fut dans cette ville qu'on vit paraitre le premier recueil de ses poésies, sous le titre modeste de *Bagatelles*. *La Messiade* de Klopstock venait d'être publiée; Lessing commença, de concert avec son frère, à la traduire en vers latins. Une occupation plus sérieuse

pour lui fut la révision du *Dictionnaire des Savans*, de Joecher, dont il publia, en 1750 et 1751, une nouvelle édition en 4 volumes in-4°.

Une dispute littéraire qui s'engagea entre lui et M. Lange, au sujet de la traduction d'Horace de ce dernier, donna lieu à la publication de son *Vade mecum*. Dans la même année il fut reçu membre honoraire de la Société des Amis des Belles-Lettres de Halle.

De retour à Berlin, la nécessité l'obligea de se charger des articles littéraires de la gazette de Voss, et de publier, en 1753 et 1754, les quatre premiers volumes de ses œuvres in-12, et les deux premiers numéros de sa *Bibliothèque du Théâtre*; la traduction du premier tome de *l'Histoire des Arabes*, par Marigny, dont il s'occupa ensuite, paraît n'avoir été qu'une spéculation de libraire. Son ami Mylius étant mort à Londres, d'où il voulait passer en Amérique, il donna le recueil de ses œuvres. L'amitié qu'il contracta avec Mendelsohn et Nicolaï, fut une source féconde d'instruction pour tous les trois, et produisit le mémoire intitulé *Pope considéré comme métaphysicien*; il le destina au cours que l'Académie des Sciences de Berlin avait établi sur le système de Pope. Le grand nombre d'autres liaisons qu'il forma avec les gens de lettres les plus distingués, tels que Ramler, Sulzer, Koenig, etc., ne purent l'empêcher de quitter Berlin. Il alla à Potzdam pour se livrer avec plus de loisir à la composition de sa tragédie de *Miss*

Sara. Ce travail réveilla en lui le goût pour le théâtre, et l'engagea à retourner à Leipsick. Il y fit connaissance avec un jeune homme riche, qu'il accompagna dans ses voyages jusqu'à Amsterdam. La guerre de sept ans, qui venait d'éclater, les força de revenir sur leurs pas. De retour à Leipsick, qui venait de recevoir garnison prussienne, et où il trouva son ami de Kleist, il publia, sous la forme de fables, des traductions de *la Morale de la raison*, par Hutcheson, et de *la Morale de la jeunesse*, de Richardson. Ces ouvrages furent bientôt suivis du recueil de ses propres fables. Il eut aussi une part active à la publication de la *Bibliothèque des Belles-Lettres*, qui parut en 1757, et qui passe pour le premier bon ouvrage périodique de ce genre. Avant de partir de nouveau pour Berlin, il avait déja commencé sa tragédie d'*Emilia Galotti*.

A Berlin, il composa son *Philotas*, qui paraît le fruit de ses entretiens avec le major de Kleist. Il eut encore une grande part aux *Lettres sur la Littérature*, et à l'édition des *Sonnets* de Logau. Il publia ses trois livres de *Fables* en prose, auxquels il joignit sa *Théorie de la Fable*. Il commença *la Biographie de Sophocle*. En 1760, l'Académie Royale des Sciences de Berlin le reçut membre honoraire. Pour rétablir sa santé, qu'une application aussi continue avait altérée, il partit sans en avertir ses amis, pour Breslaw, en qualité de secrétaire du gouvernement, auprès du général de Nauenzien. La vie dissipée qu'il y mena, et la

passion qu'il y prit pour le jeu, lui firent entièrement négliger ses amis de Berlin. Mendelsohn s'en vengea par la plaisante dédicace qu'il mit en tête de quelques exemplaires de ses *OEuvres philosophiques.*

Cependant Lessing se livrait à des travaux critiques, archéologiques, dramatiques et littéraires. Dans les dernières années de son séjour à Breslaw, il s'occupait même de recherches théologiques et de la philosophie de Spinosa. Parmi plusieurs tragédies et comédies dont il traça le plan, il faut surtout citer sa *Minna de Barnhelm*, dans laquelle il s'est plu à peindre toutes les vertus de l'état militaire. Enfin le desir de se livrer de nouveau tout entier à ses études favorites lui fit prendre son congé en 1765.

Il retourna à Berlin, où il publia son excellent ouvrage intitulé : *Laocoon*, ou *des limites de la Poésie et des Beaux-Arts.* L'année suivante les actionnaires du théâtre de Hambourg l'appelèrent pour contribuer par une critique des pièces et des acteurs à une réforme salutaire des unes et des autres. Il y publia et imprima lui-même son *Journal dramatique :* les cabales des acteurs, qui ne goûtaient point ses critiques, le forcèrent bientôt à se borner à la censure des pièces. Il s'associa avec Bode, qui dans la suite fut conseiller de légation à Weimar, et qui avait établi à Hambourg une librairie et une imprimerie ; mais leur société ne dura que jusqu'en 1769. Une dispute littéraire qu'il

soutint contre Klotz, de Halle, donna lieu à la publication de ses *Lettres archéologiques* et à la dissertation sur *la manière dont les anciens ont figuré la mort.* Sa réception dans l'ordre des Francs-Maçons fut suivie de ses *Dialogue francs-maçons*, qu'il fit paraître à Wolfenbuttel sous le titre d'*Ernest de Falk.* Mécontent de sa position, il était sur le point de vendre tout ce qu'il possédait, pour se rendre en Italie, lorsque le professeur Ebert, de Brunswick, l'appela dans cette ville. Le prince héréditaire desirait le voir et le placer à la bibliothèque de Wolfenbuttel. Il accepta les offres du prince d'autant plus volontiers que sa nouvelle charge était aussi lucrative que peu onéreuse, et qu'on lui laissa la liberté d'exécuter son projet de faire un voyage en Italie. Elle lui donnait d'ailleurs le rang et le titre de conseiller aulique du duc. Mais avant de partir de Hambourg il se maria avec la veuve d'un négociant qui réunissait à un esprit cultivé une force de caractère peu commune. Il avait à peine passé quelques jours dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, qu'il y trouva le fameux manuscrit de Berenger, de Tours. Il s'occupa ensuite de la révision de ses derniers ouvrages. Le premier tome parut à Berlin en 1771, sous le titre de *Mélanges;* les trois suivans furent publiés après sa mort par son frère Charles Gotthol Lessing. La vie sédentaire à laquelle ces travaux l'obligèrent altéra sa santé. Pour la rétablir, il fit un voyage à Hambourg et à Berlin. En 1772, on joua pour la

première fois son *Emilia Galotti* à Brunswick. L'année suivante, il donna des *Mélanges d'Histoire et de Littérature, tirés des trésors de la Bibliothèque de Wolfenbuttel*, et sa *Dissertation sur l'époque de l'invention de la peinture à l'huile.*

L'hyppocondrie qui s'empara de lui l'empêcha de terminer plusieurs autres travaux commencés. Pour s'en guérir il se rendit de nouveau à Berlin, et de là à Vienne, où on lui offrit une place à l'Académie des Sciences, dont on venait de tracer le plan, qui ne fut point exécuté. Le prince Léopold de Brunswick, qui passa par Vienne, le prit avec lui dans son voyage d'Italie, d'où il ne revint que huit mois après.

Depuis ce moment il s'occupa presque uniquement de controverses théologiques. Quelques opinions hasardées le firent soupçonner d'hérésie.

La maladie dont il était tourmenté faisait tous les jours de nouveaux progrès. Un asthme termina ses jours le 15 février 1781, à l'âge de 53 ans.

V.

Digitized by Google

LE TOURNEUR.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LETOURNEUR.

Pierre Letourneur naquit en 1736, à Valognes, en Normandie. Il commença ses études à Coutances, et les termina à Paris avec le plus grand succès. Des prix académiques qu'il obtint en sortant du collége l'encouragèrent à suivre une carrière dans laquelle il venait de faire les premiers pas. Sa traduction, ou plutôt son imitation des *Nuits d'Young*, reçut l'accueil le plus flatteur et le mieux mérité. On admira dans cet ouvrage un style harmonieux, noble et soutenu. On n'y retrouva pas les défauts ordinaires des traductions; on observa qu'en reproduisant les idées d'un autre, exprimées dans une langue étrangère, il avait l'art de paraître toujours original dans la sienne. Il est vrai que le traducteur français ne s'attache pas à suivre servilement l'auteur anglais dans ses écarts, et qu'il ne se perd pas avec lui parmi ces lieux communs si fréquens dans un livre estimable d'ailleurs par l'élévation des pensées, la noblesse et la force des expressions. Après le succès des *Nuits d'Young*, Le Tourneur ne devait pas s'en tenir à ce premier essai. On vit bientôt paraître successivement les *Méditations d'Hervey*, l'*Histoire de Richard Savage*, *Ossian, fils de Fingal*; les *Poésies galliques*, les *OEuvres de Shakespeare*, *Clarisse*, etc. Il soutint dans ces diverses traductions la réputation qu'il s'était acquise. La plupart sont précédées par des préfaces

ou discours remplis d'idées fortes, exprimés avec précision, et dans lesquels il montra ce qu'il aurait pu faire si, moins modeste, il avait eu assez de confiance en son propre talent pour ne pas se borner à la gloire de traducteur. Etranger à toute espèce d'intrigues et de rivalités, il demeura neutre au milieu des différens partis qui divisaient la littérature. Sa traduction de Shakespeare lui valut des injures et des tracasseries; Voltaire se mit à la tête de ceux qui harcelaient le poète anglais et son interprète. Ce dernier opposa un silence victorieux à ses adversaires; il ne sortit jamais de ce calme et de cette modération qu'il avait toujours conservés au milieu de l'agitation et du tumulte qui l'environnaient. Laborieux et patient, il suivit jusqu'au bout la route qu'il s'était tracée; bon frère, bon ami et bon époux, il rendit heureux tous ceux qui l'approchaient, et il le fut lui-même; enfin on peut dire à sa louange que tandis que d'autres parlaient sans cesse dans leurs livres, de sagesse, d'humanité, de philosophie, il pratiquait ces vertus dans sa maison, et en donnait l'exemple à ses amis et à ses enfans. Il mourut à Paris le 24 janvier 1788, à 52 ans.

B.

Digitized by Google

LINGUET.

NAPOLI

LINGUET.

Simon-Nicolas-Henri Linguet naquit à Reims le 14 juillet 1736. Il partit, jeune encore, secrétaire du général qui commandait l'armée française envoyée contre le Portugal. Une traduction du Théâtre espagnol et une Histoire d'Alexandre commencèrent sa réputation. De retour en France, à l'âge de 28 ans, il se fit recevoir avocat, et continua de cultiver les lettres. Quatre ans à peine s'étaient écoulés, et on avait vu paraître son *Histoire des Révolutions de l'Empire Romain*, son *Histoire du seizième siècle*, sa *Théorie des Lois*, ouvrage qui fit beaucoup de bruit, et qui manqua de devenir dangereux à son auteur. Des succès brillans au barreau l'avaient rendu célèbre. Le duc d'Aiguillon était alors engagé dans une affaire qui compromettait sa fortune et sa vie; il choisit Linguet pour le défendre. Celui-ci publia un mémoire pour cet ancien commandant de la Bretagne, et s'il ne parvint pas entièrement à le justifier, il sut s'y prendre avec assez d'adresse pour lier la cause de son client avec les intérêts du gouvernement; non-seulement il le sauva, mais encore il lui ouvrit la route du ministère auquel le duc d'Aiguillon fut appelé quelques mois après. Linguet joua un plus beau rôle encore dans l'affaire criminelle de Morangiés. Jamais il n'avait déployé une éloquence aussi véhémente, aussi impétueuse. Ses triomphes étaient

trop éclatans pour ne pas lui faire des jaloux et des envieux. Il les repoussa à force ouverte, et il ne garda pas plus de ménagemens dans la défense qu'on n'en avait mis dans l'attaque : on le persécuta ; les avocats le rayèrent de leur tableau. Il se répandit en plaintes et en injures ; et ayant raison pour le fond, il eut toujours tort pour la forme. Un journal qu'il entreprit ensuite indisposa le premier ministre Maurepas, qui le força de fuir et de chercher un asyle hors de sa patrie. Maurepas étant mort, Linguet revint à Paris, où il fut arrêté. On le mit à la Bastille et il y resta trois ans. Après sa sortie, il se retira à Bruxelles. La révolution le ramena en France, où il vint chercher une nouvelle prison et la mort. Il fut décapité en 1794, victime de l'anarchie qui désolait alors la France entière. Il soutint son sort avec la plus grande fermeté.

V.

Digitized by Google

LOPE FELIX DE VEGA CARPIO.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LOPE DE VEGA.

Lope Felix de Vega naquit à Madrid, le 25 novembre 1562, d'une famille distinguée. Son père, Felix de Vega, s'appliqua à développer de bonne heure l'esprit et les talens d'un fils qui annonçait les plus heureuses dispositions. On peut dire de Lope de Vega qu'il était né poète, car à cinq ans il composait des vers qu'il échangeait avec ses camarades, pour des estampes et des images, jouets ordinaires de l'enfance. Il disait lui-même qu'il en avait bégayé au sortir du berceau. A douze ans il savait le latin, et avait terminé ses cours d'éloquence et de poésie. Il réussissait également dans tous les exercices du corps. Etant devenu orphelin, et se trouvant sans aucune ressource, il fit un arrangement avec don Geronimo Maurique, inquisiteur-général et évêque d'Avila. Il composa pour lui quelques églogues et une comédie intitulée *la Pastorale de Jacinthe*. Les bienfaits de don Geronimo le mirent à même d'aller étudier la philosophie à l'université d'Alcala.

Après avoir pris ses grades, il retourna à Madrid, où le duc d'Albe le prit à son service en qualité de secrétaire. Il sut gagner sa confiance, et composa pour lui son *Arcadie*. Quelque temps après, une femme de distinction nommée dona Isabella de Urbina, agréa son hommage et l'offre de sa main.

Révolté de l'insolence d'un homme qui l'avait of-

fensé, il l'appela en duel. Son adversaire ne survécut pas à ses blessures. Lope de Vega, pour éviter les poursuites d'une famille irritée, se retira à Valence. Après quelques années de séjour dans cette ville, il revint à Madrid, où il ne retrouva plus son épouse, morte peu de mois avant son retour. Il fut si sensible à la perte qu'il venait de faire, qu'il résolut de prendre le parti des armes, et de fuir une patrie qui ne lui rappelait que des souvenirs douloureux. Philippe II armait à cette époque une flotte formidable contre l'Angleterre. Lope de Vega se rendit à Cadix, passa de là à Lisbonne, s'enrôla comme simple soldat, et s'embarqua avec son beau-frère Alferez de Marina. La fortune ne fut pas favorable aux Espagnols; les orages et la tempête commencèrent leur défaite, que les Anglais achevèrent. Lope de Vega perdit son beau-frère dans cette journée de deuil et de pleurs pour toute l'Espagne; il revint plus triste et plus désolé que jamais. L'amour consola ses chagrins, et lui fit oublier les disgraces de la fortune. Il épousa en secondes noces dona Juana de Guardio, qui était d'origine noble et d'une rare beauté. De ce mariage naquirent un fils, qui mourut en bas âge, et une fille qui survécut à son père.

Quelques années après, Lope de Vega perdit sa seconde femme. Désabusé sur les joies passagères et les plaisirs peu durables de la vie, il entra dans les ordres, se livra tout entier à la pratique des vertus chrétiennes, et remplit scrupuleusement les devoirs de son état, sans cependant faire plein divorce avec

la poésie, qu'il cultiva toujours dans la retraite. Il mourut le 25 août de l'année 1635, âgé de 73 ans, et fut généralement regretté. On lui rendit après sa mort tous les honneurs qu'il avait mérités pendant sa vie. On n'eût pas déployé plus de pompe et de magnificence pour les obsèques des plus grands personnages du royaume. Trois évêques officièrent au service qui précéda son enterrement. Trois orateurs, choisis parmi les plus éloquens de toute l'Espagne, firent entendre leur voix sur le cercueil qui renfermait sa dépouille mortelle. On n'a pas vu, dit l'historien espagnol de la vie de Lope de Vega, un seul exemple de plus grands honneurs rendus à un plus grand génie. Tous ses contemporains avaient de lui la plus haute estime. Le pape Urbin VIII lui écrivit plusieurs fois ; les cardinaux, les ambassadeurs, les princes tenaient à honneur de correspondre avec lui. A Madrid, on le citait aux étrangers comme un de ces hommes extraordinaires dignes de l'attention et de l'estime de tous les hommes. Ses richesses furent bientôt égales à sa renommée ; les présens qu'il reçut et le produit de la vente de ses ouvrages lui valurent plus de cinq cent mille ducats : le revenu de ses pensions ou de ses bénéfices s'évaluait à environ 5000 livres de rente.

On ne peut rien comparer à la prodigieuse facilité de Lope de Vega, qui écrivait des vers sans interruption et plus couramment que d'autres n'écrivent de la prose. Il a fait plus de cinquante volumes de poésies lyriques, environ dix-huit cents

comédies, et quatre cents pièces appelées *Autos sacramentales.* Toutes furent représentées. Dans ces ouvrages, s'il ne respecte pas les règles, c'est avec connaissance de cause. Il écrivait souvent pour le peuple. Les applaudissemens qu'il reçut d'une multitude ignorante furent cause du peu de soin qu'il mit à châtier ses pièces. De là les invraisemblances grossières dont elles sont remplies, leur irrégularité monstrueuse, le faste de la représentation théâtrale, le fréquent changement de décorations, et tous les vices justement reprochés à la scène espagnole, car malheureusement son exemple fit autorité. Il n'appartient qu'aux grands génies de faire école; mais la foule des imitateurs qui se traîne servilement sur leurs pas saisit d'autant mieux leurs défauts que leurs beautés sont plus difficiles à atteindre. Les poètes espagnols qui prirent Lope de Vega pour modèle usèrent des licences qu'il s'était données avec beaucoup moins de discernement; ils firent retomber le théâtre espagnol dans sa première barbarie. Il ne s'est pas relevé depuis d'un tel excès d'abaissement.

Lope de Vega a fait imprimer des odes, des épîtres, des églogues, des poëmes de toutes les espèces, des vers de toutes les mesures. Il disait lui-même qu'il avait régulièrement rempli cinq feuilles de papier par jour; ce qui donne au bout de sa carrière plus de cent mille feuilles, nombre prodigieux, qui n'en pèse pas davantage dans la balance de la postérité.

B.

Digitized by Google

LUIGI PULCI.

NAPOLI

LUIGI PULCI.

Luigi Pulci, chanoine de Florence, est un des poètes les plus célèbres qui aient précédé l'Arioste en Italie, et qui lui ayant montré la route, ont été devancés par le chantre ingénieux et fécond de Roland. Le Pulci publia un long poëme, intitulé *Morgante maggiore*, où il a été prodigue d'imagination, mais où il a été assez avare de goût et de jugement. C'est un espèce de poëme épique, où il passe tour à tour du sérieux au comique, d'un style noble et soutenu à une diction familière et burlesque. L'auteur ne sait garder aucune mesure, et n'observe aucune convenance; il se permet des plaisanteries révoltantes sur des choses sacrées, et sa plume indécente esquisse quelquefois des tableaux qui font rougir la pudeur. Il a ce défaut de commun avec l'Arioste; mais comme lui il le rachète par l'intérêt du sujet et par l'agrément des détails. Ses beautés cependant ne sont pas d'un ordre aussi élevé que celles de l'auteur du second poëme épique de l'Italie; il n'a pas sa verve, son naturel, ni l'éclat de son coloris. On s'aperçoit que son ouvrage a été écrit dans un temps encore trop voisin de la renaissance des beaux arts, et l'on y retrouve des traces de la barbarie qui les a précédés. Le *Morgante* fut composé pour la mère de Laurent de Médicis le magnifique. Elle le faisait réciter à sa table, et elle récompensa libéralement l'auteur, du plaisir que lui faisait éprouver cette lecture.

Le Pulci a fait encore des stances champêtres; le premier il a introduit dans sa langue le style nommé *bernesque*, parce que le Berni excella dans cette manière d'écrire. Ce style, qui est propre à la langue italienne, et qui ne peut convenir qu'à elle seule, est piquant et agréable sous une plume exercée et spirituelle. Il ne faut pas le confondre avec notre poésie burlesque dont il paraît se rapprocher, mais il peut donner une idée assez exacte de la poésie mimique des anciens.

Le Pulci laissa une réputation qui fut bientôt effacée par celle du Tasse et de l'Arioste. Il était né à Florence en 1432; on ignore l'année de sa mort.

R.

Digitized by Google

LUIS DE LEON.

NAPOLI

Digitized by Google

LUIS DE LÉON.

Luis de Léon naquit à Grenade, en 1527, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Son père occupait les premières places de l'état. Peu de temps après avoir vu le jour, le jeune Luis de Léon perdit sa mère. Son père, dominé par l'ambition, ne lui accorda jamais la moindre carresse ; il réservait sa tendresse pour ses autres fils, plus âgés, dont l'élévation l'occupait exclusivement.

Rebuté par les chagrins continuels qu'il éprouvait dans la maison paternelle, il se décida à l'abandonner pour toujours. Peu touché des honneurs et des richesses auxquels sa naissance lui donnait droit de prétendre, il prit l'habit de l'ordre de S.-Augustin, et entra dans le couvent de Salamanque. Il suivit avec ardeur le cours de ses études, et se fit non-seulement distinguer par sa vaste érudition mais encore par sa piété et la sagesse de sa doctrine. Ses vertus et son esprit lui firent de nombreux admirateurs, et lui suscitèrent en même temps des ennemis dangereux. Il avait traduit les *Cantiques de Salomon* en langue castillanne, et y avait joint des remarques et des commentaires. On publia sans son autorisation cet ouvrage, qu'il avait composé dans le seul dessein de plaire à un de ses amis qui n'entendait pas le latin. Ses ennemis saisirent cette occasion de le citer devant le tribunal de l'inquisition. Joignant la calomnie à la lâcheté, ils falsifièrent

plusieurs passages de ses dissertations, et l'accusèrent d'irreligion et d'impiété. L'inquisition le condamna, quoiqu'il eût prouvé dans une défense victorieuse l'innocence et la pureté de sa conduite. On le jeta dans la prison de Valladolid, où il resta cinq années entières. Fort du témoignage de sa conscience, il souffrit ses malheurs avec courage et résignation. Enfin son innocence parut au grand jour; il obtint sa liberté, et recouvra la place qu'il occupait. Sa sortie fut un véritable triomphe. Les personnes les plus considérables du royaume s'empressèrent de lui rendre visite. Quelque temps après il se rendit à Madrid pour corriger lui-même les *Œuvres de Sainte-Thérèse de Jésus*, qu'il se proposait de livrer à l'impression; et pour rectifier les fautes que l'impéritie des copistes avait laissé subsister dans ses propres ouvrages. Cette nouvelle édition eut le plus grand succès. Tout le monde applaudit au talent et à l'érudition de l'auteur.

Vers la même époque on s'occupait de l'examen et de la réforme de son ordre en Portugal. On dut cette réforme utile à l'activité de Luis de Léon, et sur-tout au crédit qu'il avait su se ménager auprès du roi. Un chapitre s'assembla, en 1588, à Tolède, pour établir les constitutions de la réforme. L'année suivante Luis de Léon fut nommé vicaire-général de sa province. Bientôt après il parvint aux fonctions de provincial. Il s'acquitta de cet emploi éminent avec la plus grande distinction. Des douleurs cruelles, causées par une longue infirmité, l'avertirent de se

préparer à la mort. Il l'attendit de sang-froid, sans crainte et sans regrets. Il termina sa carrière le 23 août 1591, à l'âge de soixante-quatre ans, dans le couvent de Salamanque. Son érudition, ses vertus, sa piété, lui avaient acquis une grande considération. Il fut regretté de toute la nation. L'université perdit en lui son plus illustre appui, et la littérature son plus bel ornement.

Luis de Léon s'est rendu recommandable par plusieurs ouvrages qui ont honoré sa mémoire. Nous avons parlé déja de sa traduction des *Cantiques de Salomon*, et de l'édition qu'il donna des *OEuvres de Sainte-Thérèse de Jésus;* on cite de lui la *Paraphrase du Psaume 26*, comme le chef-d'œuvre de ses poésies sacrées. Il traduisit les Psaumes en entier, le Livre de Job, les Proverbes de Salomon. Ses traductions profanes sont celles d'Horace, de Pindare, de Tibulle, de Théocrite, et du premier livre de Virgile. Il fit passer aussi dans sa langue plusieurs ouvrages des poètes les plus célèbres de l'Italie; sa plume joignait l'élégance à la facilité. Il possédait parfaitement les idiômes grec, latin et hébreu. Peu d'hommes ont réuni de si vastes connaissances à un goût plus sûr et plus délicat.

On a remarqué que chez toutes les nations les grands écrivains avaient été versés dans la connaissance des langues anciennes et modernes, qu'ils avaient une idée au moins superficielle des arts et des sciences, et qu'ils n'étaient étrangers à aucune espèce d'instruction. Ils avaient enrichi leur mé-

moire d'une foule d'idées et d'images qui leur faisaient apercevoir de nouveaux rapports entre tous les objets, saisir des nuances plus délicates et plus fugitives, et enfin qui les mettaient à même de donner aux tableaux de la nature qu'ils retraçaient dans leurs écrits, plus de diversité, plus d'éclat, et sur-tout plus de vérité. Une assertion qui semble au premier coup-d'œil paradoxale, et qui cependant est appuyée sur l'observation et confirmée par l'expérience, c'est que l'érudition est inséparable du goût, et qu'un homme érudit, toutes choses égales d'ailleurs, est plus capable qu'un autre de montrer de l'invention et de l'imagination.

B.

Digitized by Google

LA DUCHESSE DU MAINE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

LA DUCHESSE DU MAINE.

Anne-Louise-Bénédictine de Bourbon, duchesse du Maine, naquit en 1676, et fut mariée en 1692 à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine et fils naturel de Louis XIV. Petite-fille du grand Condé, elle lui ressembla par la vivacité de son esprit, la noblesse de ses sentimens, et l'élévation de son caractère; son époux fut gouverné par elle, et ne s'en plaignit jamais : la duchesse avait obtenu sur lui l'ascendant d'une ame forte et d'un esprit supérieur sur une ame faible et commune; elle n'en posséda pas moins son amitié, parce qu'elle n'exigeait rien impérieusement, et paraissait céder alors même que son époux obéissait à sa volonté. Elle employa toutes les ressources de son esprit et tout le crédit dont elle jouissait à la cour, pour l'élévation du duc du Maine et de ses enfans. Louis XIV leur fit rendre les mêmes honneurs qu'aux princes du sang, et porta même un édit qui les appelait, ainsi que leur postérité, à lui succéder sur le trône. La duchesse s'applaudissait de son ouvrage, et se flattait secrètement d'approcher du rang suprême; mais après la mort de Louis XIV la fortune en ordonna autrement. La régence du duc d'Orléans fut fatale aux prétentions de la duchesse; elle éprouva des désagrémens auxquelles elle n'aurait pas dû s'attendre; de nouveaux chagrins aggravèrent ceux qu'elle éprouvait déja. Pour retrouver une tranquillité qui

semblait la fuir depuis quelque temps, elle prit le parti de la retraite. Sa maison devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les beaux esprits et les savans de la capitale. Elle se fit un honneur d'encourager les lettres et de protéger les talens. L'entretien et la société des gens de goût la consolèrent de ses projets évanouis et de ses espérances trompées, et elle mourut à Sceaux en 1753, dans sa soixante-seizième année, désabusée des vaines promesses de l'ambition et des illusions de la grandeur. G.

Digitized by Google

MARCEAU.

NAPOLI

MARCEAU.

J. J. Marceau naquit à Chartres en 1769. Son père le destina d'abord à la profession d'avocat; mais son penchant pour les armes se déclara de bonne heure, et à quinze ans, malgré sa famille, il entra simple soldat dans le régiment de Saxe-Carignan. La révolution qui s'annonçait lui donna l'espoir de sortir de l'obscurité à laquelle il semblait condamné par sa naissance. Il avait la noble ambition de commander, et il voulut s'en rendre digne. La lecture assidue de Xénophon, de Polybe, de Folard et des meilleurs historiens, lui donna la théorie d'un art dont la pratique allait lui devenir familière. Il apprit sans maître les mathématiques; deux ans suffirent pour éclairer son esprit, former son jugement, et lui faire acquérir des connaissances qu'obtient souvent avec peine l'expérience tardive de la vieillesse. Ses progrès furent remarqués par M. de Séran, colonel du régiment de Savoie, qui le nomma sergent. Ce premier grade lui servit d'encouragement et de récompense. Cinq ans s'écoulent, il demande un congé, et l'obtient; il arrive à Paris, auprès d'une sœur qui le chérissait tendrement, et qui lui tenait lieu de mère. Au moment de rejoindre son corps, il apprend que Paris est menacé par les troupes que la cour appelle à sa défense; il reprend les armes, marche à la tête d'un détachement de la section de Mauconseil, et obtient, par son

dévouement à la cause du peuple, le congé absolu que l'assemblée constituante accorda aux soldats qui avaient embrassé sa cause. Alors la garde nationale s'organisait à Chartres, il se rend à la hâte dans sa ville natale; on le nomme par acclamation commandant du bataillon d'Eure-et-Loir. Il part pour les frontières, et combat sous les drapeaux de la Fayette. Les factieux, qui venaient d'usurper le pouvoir souverain, proscrivent ce général; il fuit, son armée s'ébranle pour le suivre. Marceau s'élance hors des rangs, appuie la pointe de son sabre sur la poitrine d'un officier qui entraînait ses soldats, et s'écrie avec l'indignation et la fermeté d'un héros: « Français, il est un devoir plus sacré que l'obéis- « sance à un général, celui de ne pas laisser cette « frontière sans défense ». L'armée s'arrête et demande à marcher contre l'ennemi.

Marceau se trouva dans Verdun lorsque les Prussiens en firent le siége, il était d'avis de résister, et il répondait du succès. Les habitans se rendirent, le colonel Beaurepaire, commandant de la place, se donna la mort; et Marceau, obligé de porter la capitulation à l'ennemi, parut devant le roi de Prusse le front couvert d'un bandeau et le visage inondé de larmes. Le roi dit: « Si la France possède « beaucoup de tels guerriers, elle est invincible. »

Argent, tentes, chevaux, équipages, Marceau avait tout perdu à ce siége; un représentant du peuple lui demande ce qu'il veut qu'on lui rende: « Un « sabre pour venger notre défaite ». Ce jeune héros

marche vers la Vendée ; lieutenant-colonel de la légion Germanique, il y porte le même courage, sauve la vie à un représentant qui avait demandé sa destitution et sa mort, et mérite d'être nommé général de brigade et commandant en chef de l'armée de l'Ouest. Il livre tous les jours des combats, et tous les jours il remporte des victoires. A la bataille du Mans il charge lui-même à la tête de ses soldats, porte le désordre et l'effroi dans les rangs ennemis, conserve un sang-froid égal à sa valeur, donne ses ordres au milieu du carnage, et veille à leur exécution ; il anime par son exemple ceux qui l'environnent, leur promet la défaite de l'ennemi, et tient parole.

Le fanatisme, la vengeance et l'amour avaient armé un sexe que sa faiblesse et sa timidité naturelle semblent devoir éloigner des combats. De belliqueuses amazones, le casque sur la tête et l'épée à la main, marchaient à la tête des bataillons, et ne craignaient ni de donner la mort ni de la recevoir. Une jeune fille, d'une beauté ravissante, tombe blessée aux pieds du général Marceau et lui demande la vie. Il la relève, il lui promet le secours de son bras et la protection de sa valeur. Une loi cruelle défendait, sous peine de mort, de faire grace à un ennemi pris les armes à la main, Marceau désobéit à la loi pour être fidèle à la justice et à l'honneur. On le dénonce, il est interrogé, et convaincu de grandeur d'ame et de générosité. Son supplice s'apprête. Le représentant du peuple qu'il avait arraché

des mains de l'ennemi accourt, se présente à la commission, déchire les pièces du procès, et sauve son libérateur ; mais ni sa protection, ni les instances du général Marceau ne purent obtenir la grace de la jeune infortunée, qui n'avait pas été assez heureuse pour mourir sur le champ de bataille. Le général donna des larmes à sa triste destinée ; il gémit en combattant pour la liberté de n'être pas libre de se montrer humain et bienfaisant. Il reçut de cette jeune fille une marque touchante de souvenir; elle lui envoya son portrait, et plaça sur ses lèvres une rose qu'il lui avait donnée, et dont sa bouche ne se sépara pas même sur l'échafaud. Marceau désespéré s'éloigna d'une contrée désormais odieuse.

Nommé général de division, il se rend à l'armée des Ardennes. Une victoire répand le bruit de son arrivée ; il passe à l'armée de Sambre-et-Meuse, commande à Fleurus l'aile droite, et à la tête de sa divison décide le succès de la bataille. Il gravit des rochers escarpés, franchit des ravins profonds, traverse d'immenses forêts, pénètre dans les défilés et les gorges impraticables des montagnes, poursuit l'ennemi de retraite en retraite et d'asyle en asyle, le presse, le harcèle, le fatigue, ne lui laisse ni trève, ni repos, ni espérance d'en avoir, le force dans ses derniers retranchemens, et triomphe de tous les obstacles que lui opposent la saison, le climat et les hommes.

La victoire fidèle à Marceau ne l'était pas toujours

aux autres généraux ; l'armée de Sambre-et-Meuse bat en retraite ; Marceau quitte ses positions, arrête l'ennemi, pour donner le temps au reste de l'armée de se retirer, et s'avance pour le reconnaître. Un Tirolien, caché derrière un buisson, le blesse d'un coup de carabine. Il fait trois cents pas, s'arrête, et sent que la blessure est mortelle ; les grenadiers l'emportent, l'ennemi s'avance, les Français sont forcés de l'abandonner à la générosité du vainqueur. Les généraux autrichiens lui prodiguent les secours et les témoignages les plus flatteurs de leur estime et de leurs regrets. Il expire entouré d'ennemis qui fondaient en larmes, et dans les bras d'un de ses amis que rien n'a pu consoler de sa perte. Ainsi périt ce jeune héros, qui entra dans la carrière des armes à quinze ans, qui fut général à vingt-deux et mourut à vingt-cinq.

La révolution nous a montré plusieurs phénomènes semblables, de jeunes guerriers, qui, à peine au sortir de l'enfance, devenaient des héros. Il ne faut que de grandes occasions pour produire de grands hommes. Chez un peuple ou le courage est une vertu ordinaire, où tous les sentimens d'honneur se développent avec l'âge, on doit s'attendre à ces prodiges toutes les fois qu'il sera vivement remué par un grand péril ou par de puissans intérêts. Une nation peut tout lorsqu'elle est capable d'enthousiasme. Chacun des individus qui la composent devient alors une force agissante qui

seule et par elle-même peut montrer beaucoup d'énergie, mais dont les effets sont incalculables lorsqu'elle est soumise à une même loi, lorsqu'elle se dirige vers un seul et même but.

B.

Digitized by Google

MIDDLETON.

NAPOLI

MIDDLETON.

Sir Hug Middleton a mérité la reconnaissance de son pays en rendant à la ville de Londres des services tels qu'on a droit d'en attendre des souverains amis du bonheur de leur peuple. Il était le sixième fils de sir Richard Middleton, écuyer, gouverneur du château de Denbigh, sous Edouard VI, Marie et Elisabeth. On l'envoya à Londres, dont il était bourgeois, et où il exerça l'état d'orfèvre. Il entreprit bientôt l'exploitation des mines de son pays, particulièrement d'une mine de cuivre située dans le Cardigan-shire, qui lui rapporta des sommes considérables. Lorsque sous le règne d'Elisabeth et de Jacques Ier les citoyens de Londres eurent obtenu la permission de faire venir dans leur ville un volume d'eau plus considérable tiré des ruisseaux du Middlessex et de Hertford-shire, différens projets furent examinés et tous abandonnés à cause des frais énormes qu'ils nécessitaient et de la difficulté de l'exécution. Le génie entreprenant de Middleton leva toutes ces difficultés; la ville de Londres lui ayant fait conférer, par un acte du parlement, à lui et à ses héritiers, tous les pouvoirs et droits qui lui étaient nécessaires, il commença en 1608 à exécuter cette entreprise. Deux sources, dont l'une est située près de Ware et l'autre à Amswell, dans le Hertford-shire, furent réunies pour former la rivière artificielle qu'on se proposait de diriger dans

l'intérieur de la capitale. On doit probablement attribuer à l'état d'imperfection des sciences à cette époque tous les détours auxquels on se crut obligé pour éviter les trop grandes inégalités du terrain, car le cours du nouveau canal, qu'on pouvait évaluer à environ 30 milles, était le double de la distance prise en droite ligne. Les dépenses de cette entreprise furent si considérables, qu'elles épuisèrent la fortune de Middleton; il appela en vain à son secours la corporation de Londres, mais il reçut du roi des secours qui le mirent à même d'achever les travaux commencés. Le canal fut terminé en 1613. Le jour de Saint-Michel, l'eau fut amenée dans le réservoir d'Islington avec une grande solennité. Middleton fut créé chevalier. Une si faible récompense le dédommageait faiblement de la perte de sa fortune. Il fut réduit à exercer l'hydraulique et la mécanique. Il rendit encore, de cette manière, de grands services à ses concitoyens. On le créa baronnet en 1622, et il mourut en 1631, à l'âge de 40 ans. P.

MONCRIF.

NAPOLI

MONCRIF.

François-Augustin Paradis de Moncrif naquit à Paris en 1687. Il reçut une éducation soignée; ses parens le destinèrent de bonne heure à une profession honorable, mais qui devait plutôt le conduire à la fortune qu'à la gloire. L'inclination naissante du jeune Moncrif pour la poésie décida autrement de sa destinée. Ni prières, ni remontrances ne purent l'engager à seconder les vues de sa famille : les menaces même furent inutiles ; il négligea tout-à-fait les études sérieuses pour les talens agréables. Il cultiva la littérature, la danse et la musique. Son goût pour les beaux arts, la vivacité de son esprit, la gaieté de son caractère, le firent rechercher dans la société ; il devint l'ame de tous les amusemens et de toutes les fêtes.

Le desir de la gloire l'aiguillonnait depuis longtemps, mais il desirait et craignait tout-à-la-fois de s'exposer à la censure d'un public inconstant et capricieux ; enfin il risqua au Théâtre Français une comédie intitulée *l'Oracle de Delphes*, qui fut couverte d'applaudissemens : mais son bonheur fut de courte durée ; quelques plaisanteries sur la religion païenne firent défendre sa pièce à la quatrième représentation. Il ne se rebuta pas, et travailla pour la scène lyrique. Ce nouveau genre d'ouvrages était plus analogue à son talent et plus propre à le faire valoir. Son opéra de *Zélindor* eut un succès mérité. Dans

le même temps sa plume légère et facile écrivait la fable charmante du rajeunissement de Titon dans les bras de l'Aurore. Tout le monde admira la grâce et la délicatesse de cette agréable production, que l'on peut regarder comme une des meilleures de ce genre, et qui fit placer l'auteur au nombre de nos poètes les plus aimables. Encouragé par ce succès, il composa ces romances si connues et si touchantes, que l'on a souvent imitées depuis, et qu'on n'a jamais égalées. Elles parurent des modèles de goût, de finesse, et de naïveté.

Le comte de Clermont, qui eut occasion de connaître Moncrif, fut charmé de son esprit et de son caractère. Il résolut de se l'attacher, et le prit pour son secrétaire particulier. Ce prince, dont il sut gagner la confiance et mériter l'estime, parla de lui à la reine, et lui recommanda si vivement son protégé, qu'elle résolut de l'avoir à son service; elle le nomma son lecteur. Jaloux de plaire à sa souveraine, et de se rendre digne de la bienveillance qu'elle lui avait témoignée, il monta sa lyre sur un ton différent, et donna un air plus solennel et plus grave à sa muse spirituelle et légère. Il composa des cantiques pieux qui furent chantés à la cour, et qui édifièrent la princesse. Mais son talent tout prophane n'était guère porté vers la poésie sacrée; il ne descendit bientôt des hauteurs du sublime, que pour revenir à l'aimable simplicité, à l'heureux abandon, à la mollesse voluptueuse, qui sont le caractère particulier de ses écrits; il com-

posa quelques jolies chansons que tout le monde voulut chanter après lui; comme il avait éprouvé par lui-même combien il importe dans la société de savoir s'y rendre agréable et d'y plaire sans bassesse et sans flatterie, il voulut donner des leçons d'un art qui lui était familier, et il publia ses *Essais sur la nécessité et sur les moyens de plaire*. Quelque temps après, une plaisanterie de société lui donna occasion de composer une espèce d'*Histoire des Chats*, où il prodigua, à l'exemple de Mathanasius, une érudition dont il voulait se moquer, mais qui fut prise au sérieux, et qu'on trouva pédantesque et déplacée. Ses plaisanteries parurent de mauvais goût, son style froid et sans intérêt; en un mot cette production gravement futile fit beaucoup de bruit, et valut à l'auteur beaucoup de sarcasmes et d'injures. On aura peine à croire qu'on se soit tant occupé d'une semblable bagatelle, et l'on ne saurait décider qui était plus frivole, ou de l'auteur de cette histoire, ou de ceux qui se sont donné la peine d'écrire des volumes contre lui.

Moncrif dut à ses ouvrages précédens son admission à l'Académie française; il témoigna au comte d'Argenson, qui lui en facilita l'entrée et qui l'honorait de son amitié, une reconaissance indépendante des revers du sort et des caprices de la fortune : il le suivit dans son exil, et préféra près de lui le silence de la retraite aux amusemens de la cour et aux distractions de la société. Son cœur était naturellement porté à la bienfaisance; un

ancien domestique, qui avait toute sa confiance, distribuait pour lui des aumônes à un grand nombre d'infortunés qui recevaient le bienfait sans connaître le bienfaiteur. Moncrif mourut le 19 novembre 1770, laissant la réputation d'un poète aimable, d'un homme du monde poli et éclairé, d'un ami fidèle et sincère.

B.

Digitized by Google

NELSON.

NAPOLI

HORACE NELSON.

Le nom de Nelson rappellera toujours un des plus grands hommes de mer qui aient jamais existé. L'Angleterre s'honore de lui avoir donné le jour, et elle a pour sa mémoire une vénération qu'il a méritée pendant sa vie par les services importans qu'il lui a rendus.

Horace Nelson naquit le 20 septembre 1758, au presbytère de Burnham-Thorpe, dans le comté de Norfolk. Il entra de bonne heure dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant de gloire; à 12 ans il servit comme volontaire sur le vaisseau *le Raisonnable*, commandé par son oncle maternel. A 17 ans, il suivit le capitaine Philips dans un voyage de découvertes vers le pole septentrionnal. A 19 ans, il reçut le grade de sous-lieutenant, et s'embarqua pour la Jamaïque. Deux ans après il était capitaine. De retour en Angleterre, il en partit bientôt sur la frégate *le Borée*, qui faisait voile pour l'Amérique. Son zèle, sa valeur, son activité, ne se démentirent pas pendant les campagnes de 1793 et 1794.

L'année suivante, nommé commodore, il croisa dans la Méditerranée. La fortune voulut bientôt lui faire acheter les faveurs dont elle l'avait comblé jusqu'à ce jour, et celles qu'elle lui réservait pour l'avenir. Repoussé par les Espagnols, qu'il attaquait dans les îles Canaries, il eut un bras em-

porté. Il se vengea par une victoire. L'escadre espagnole fut battue et dissipée à la hauteur du cap Saint-Vincent, et son amiral ne voulut remettre son épée qu'à l'intrépide Nelson. En 1798, il fut chargé d'observer et de combattre la flotte qui devait porter Bonaparte en Egypte. Mais la fortune trahit ses espérances; un coup de vent le rejeta loin du port de Toulon, qu'il tenait bloqué, sur les côtes de Sardaigne, et l'escadre française cingla vers l'Egypte. Il courut à sa rencontre, les deux flottes se croisèrent, et passèrent en même temps le long des côtes opposées de la Sicile. Nelson fit voile aussitôt vers l'Egypte, et y devança l'arrivée des Français. Il retourna en arrière pour les rejoindre; cette manœuvre fut encore inutile; il s'était trop avancé à l'orient; les Français eurent le temps de débarquer.

Enfin il se porta vers la rade d'Aboukir, où l'amiral Brueys mouillait avec 13 vaisseaux et 3 frégates. Brneys avait laissé trop d'espace entre lui et le rivage; Nelson profite de cette faute, et fait passer 6 vaisseaux entre l'escadre française et la terre. Une canonnade terrible s'engage; elle dure depuis quatre heures du soir jusqu'au lendemain. Jamais bataille sur mer ne fut plus acharnée. On se battait à la portée du pistolet. Un boulet tue l'amiral Brueys, le feu prend à son vaisseau, le fait sauter, et en disperse les débris sur les deux flottes; enfin les vaisseaux français, foudroyés des deux côtés à-la-fois, perdent leurs mâts, leurs agrès, presque

tout leur équipage, et sont forcés de se rendre. Les Anglais s'en emparent, les brûlent ou les emmènent dans leurs ports. Le bruit de cette victoire est accueilli à Londres avec tous les transports de l'orgueil national exalté par ce nouveau succès. Nelson reçoit le titre de baron du Nil; on le comble d'honneurs à Naples, on lui donne un duché en Sicile : la ville de Messine s'empresse de lui décerner le titre de citoyen; il débarque sur le continent, se rend à Vienne par l'Italie, continue sa route jusqu'à Hambourg, reçoit par-tout l'accueil que l'admiration des peuples réserve pour les hommes qui ont déployé de grands talens ou un grand caractère; enfin il arrive à Londres, où l'enthousiasme de ses concitoyens alla jusqu'à l'idolâtrie.

Le repos ne pouvait convenir long-temps à un génie toujours avide de périls et de gloire. Alger avait insulté une frégate anglaise dans les parages africains, Nelson courut venger l'honneur de son pavillon; Alger bombardée fut la proie des flammes. De retour dans l'Océan, il chercha, mais en vain, à brûler la flottille réunie à Boulogne. Il fit voile de nouveau pour la Méditerranée, il ne put s'opposer à la sortie et à la jonction des flottes française et espagnole qui se rendirent en Amérique. Mais leur mauvaise fortune les lui ramena; Nelson, qui était retourné à Londres pour s'y faire investir de pouvoirs illimités, vint prendre le commandement de la flotte anglaise devant Cadix. Les escadres de France et d'Espagne, commandées par

les amiraux Villeneuve et Gravina, s'étaient mises à l'abri dans ce port; elles osèrent en sortir: Nelson leur livra bataille à la hauteur du cap de Trafalgar. Les Français firent des prodiges de bravoure; s'ils avaient dû vaincre, leur courage aurait décidé pour eux la victoire; mais d'un côté une tempête qui les mit en désordre et leur laissa le vent contraire, de l'autre, l'habileté des manœuvres de Neslon, hâtèrent leur défaite, la plus sanglante peut-être dont l'Océan ait jamais été témoin. Dix-sept vaisseaux furent pris ou brûlés, l'amiral Villeneuve tomba entre les mains des vainqueurs, et l'amiral Gravina fut blessé grièvement; mais Nelson fut enseveli sous son propre triomphe: un coup de feu parti du haut d'un mât le renversa expirant; il mourut de la mort des héros, au lit d'honneur, et ses derniers regards virent l'embrasement des vaisseaux ennemis. Son corps fut transporté en Angleterre, dans un cercueil formé du mât de l'un des vaisseaux qu'il avait commandés. On l'exposa quelques jours à la douleur publique dans l'hôpital de Greenwik; il fut de là transféré dans un monument élevé à sa mémoire sous les voûtes de l'église Saint-Paul, qu'il semble remplir encore de sa gloire et de son souvenir.

B.

Digitized by Google

PANARD.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

PANARD.

En littérature, si le créateur d'un nouveau genre a toujours droit à nos hommages, parce qu'il nous ouvre une nouvelle source de plaisirs, nous devons quelque reconnaissance à ce bon et joyeux Panard, qui est regardé comme le père de la chanson morale, et que l'on a surnommé le La Fontaine du Vaudeville. Cette ressemblance que l'on a trouvée entre lui et le célèbre fabuliste est un des traits qui servent le mieux à le caractériser, et qui lui font le plus d'honneur. Comme La Fontaine, il était simple dans ses mœurs, d'une humeur douce et franche, d'une modestie égale à son talent; comme lui il plaît sans avoir l'air de chercher à plaire, instruit et corrige en amusant, et donne à la philosophie un air de bonne humeur qui la fait bien recevoir, et qui en fait aimer les leçons. Il ne rit jamais que de bonne grace, et sa gaieté est si franche et si naturelle qu'elle fait passer, sans qu'on s'en aperçoive, l'ennui du précepte et l'austérité de la morale. Enfin, lorsque sa muse lance quelqu'un de ces traits qu'elle se plaisait à décocher sur les vices et sur les ridicules, elle conserve un air de bonhomie qui écarte toute idée de malignité, et qui fait rire de la blessure alors même qu'on est le plus vivement piqué.

Charles-François Panard naquit à Courville, près de Chartres, en 1691. Ses parens commençèrent son

éducation ; mais la médiocrité de leur fortune les empêcha de donner à leur fils tous les soins qu'ils auraient desiré. La nature chez lui suppléa à l'étude, et développa les heureuses dispositions qu'elle lui avait données pour la poésie gracieuse et légère, et particulièrement pour le vaudeville. Il prouva bientôt qu'il savait aiguiser une épigramme, tourner un madrigal et composer une chanson ; mais sa modestie et sa timidité mettaient obstacle à sa réputation ; à peine s'il osait montrer à un petit nombre d'amis ses premières productions. Quelques-unes se répandirent dans le monde à son insu, et l'on en admira la grace et la facilité. Le comédien Legrand, auteur lui-même d'ouvrages piquans et spirituels, sut apprécier le talent du poète chansonnier ; il vint le trouver dans son modeste réduit, l'invita à suivre la carrière du théâtre, et lui promit les succès les plus flatteurs. Panard fut docile à ses conseils ; il dut bientôt s'en applaudir. Il donna à l'Opéra-Comique plusieurs ouvrages qui furent favorablement accueillis. Toute la France chanta ses chansons et répéta ses refrains. Les unes et les autres sont encore dans la mémoire de tous les amis du plaisir, de la gaieté et de la philosophie.

Aussi aimable dans la société que dans ses ouvrages, toujours franc, loyal, et de bonne humeur, Panard fut chéri de ses amis et recherché par les grands, qui voulurent souvent le mettre de moitié dans leurs fêtes et dans leurs amusemens, mais qui ne parvinrent pas souvent à l'arracher du sein de la

retraite, où il coulait des jours si doux et si tranquilles. Il était sans ambition, et il craignait plutôt qu'il ne desirait l'embarras de la fortune. Il resta long-temps inconnu dans un bureau, où il occupait une place très-peu lucrative, parce qu'il dédaignait l'intrigue, et bornait tous ses soins à vivre sans inquiétude.

Un de nos plus aimables chansonniers modernes lui a rendu hommage dans des vers dignes de lui être adressés.

Panard, de sa brillante lyre,
Ne tire que d'aimables sons;
La gaieté dicte ses chansons,
Mais l'innocence peut les lire.
A-la-fois discret et malin,
En piquant jamais il n'afflige;
Sans ivresse il chante le vin,
Et sans outrager il corrige.
Il a su donner tour-à-tour,
A la beauté plus de décence,
A la gaieté moins de licence,
Et plus de réserve à l'amour.

ARMAND-GOUFFÉ.

Nous citerons son portrait fait par lui-même.

Cher ami, si tu le permets,
Je vais de mon tableau t'ébaucher quelques traits:
J'ai passé la saison féconde
Où l'astre de nos jours est dans sa vive ardeur;
Mon automne à sa fin rembrunit mon humeur,
Et déja l'aquilon qui sur ma tête gronde
De la neige y répand la fâcheuse couleur.

Mon corps, dont la stature a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut et souvent endormi,
Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi.
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde,
Dans une paix douce et profonde,
Par la Providence affermi,
De la peur des besoins je n'ai jamais frémi.
D'une humeur assez donce et d'une ame assez ronde,
Je crois n'avoir point d'ennemi,
Et je puis assurer, qu'ami de tout le monde,
J'ai dans l'occasion trouvé plus d'un ami.

Panard mourut à Paris dans sa soixante-quatorzième année, le 13 juin 1765, d'une attaque d'apoplexie.

B.

PORTALIS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

PORTALIS.

Il est des hommes qu'il suffit de nommer pour avoir l'idée de toutes les vertus qui honorent l'humanité: tel a été M. de Portalis; il a laissé une mémoire illustrée par de belles actions et par de grands talens. On le place au premier rang parmi les hommes d'état et les orateurs célèbres. Il a mérité qu'on pût dire de lui qu'il était à-la-fois le *justum et tenacem propositi virum* d'Horace; le *vir probus et dicendi peritus* de Cicéron, et le *virum constantem* de la loi.

Jean-Etienne-Marie Portalis naquit au Beausset, dans le département du Var, le premier avril 1746. D'excellentes études chez les Oratoriens de Marseille annoncèrent qu'il débuterait d'une manière brillante au parlement de Provence. Il voulut justifier les espérances qu'il avait données; il mit plus d'exactitude encore à remplir tous ses devoirs, et apporta une nouvelle ardeur au travail. Sa mémoire s'était développée d'une manière qui tenait du prodige. Il lui suffisait d'entendre réciter un discours pour le retenir tout entier, et le répéter avec une fidélité scrupuleuse. A vingt-deux ans il fit connaître au parlement de Provence que la tradition des grands-maîtres n'était pas perdue, et qu'il saurait marcher dignement sur leurs traces, en éclairant comme eux le barreau de ses lumières, et en l'honorant par des vertus dont on devait lui savoir d'autant plus de gré qu'il en faisait, jeune encore, le noble

apprentissage. Sa modestie lui fit pardonner sa supériorité, même par ses rivaux.

Une question d'état fut pour lui une heureuse occasion de développer les rares talens qu'il avait reçus de la nature; il fut chargé de discuter les droits civils d'enfans nés d'un mariage entre protestans : il manifesta hautement des principes de tolérance, qui n'étaient que justes, et qui parurent hardis. La réputation naissante de Portalis agrandit la carrière ouverte devant lui. A vingt-huit ans il fut nommé assesseur des états de Provence, et chargé de la correspondance officielle. Les ministres furent frappés de cette netteté de discussion, de cette expression toujours juste, de cette succession heureuse de développemens qui se retrouvaient dans ses moindres lettres; dès-lors son avancement fut rapide. Député par les états près de la cour, il en reçut l'accueil le plus favorable. Il ne se démentit pas dans le procès de madame Riquetti de Mirabeau contre son mari, et dans les remontrances qu'il a rédigées au nom du parlement de Provence, sur l'édit de mai 1788. Il lui fut d'autant plus glorieux de triompher dans la cause de madame de Mirabeau, qu'il eut à combattre l'adversaire le plus redoutable par la force de ses discours et l'impétuosité de son éloquence. Les orages de la révolution éclatèrent, Portalis chercha la retraite, et rassembla des matériaux pour un ouvrage considérable qu'il avait projeté sur le droit public. Nommé au conseil des anciens, quelque temps après compris dans le nombre des déportés

à Cayenne, il chercha un asyle sur une terre étrangère ; il retrouva dans le Holstein le repos, le commerce des muses et les douceurs de l'amitié. Rappelé dans sa patrie par le héros qui avait su la défendre et la venger, et qui voulait lui donner une nouvelle législation, il fut honoré de son estime et admis dans son conseil. L'Empereur lui donna une nouvelle marque de confiance, en le nommant ministre des cultes. Portalis répondit, par la profondeur de ses vues et la sagesse de ses mesures, aux intentions de son souverain. Placé dans un poste si éminent il ne fit ombrage à personne, il n'excita ni haines ni jalousies. Ses travaux continuels avaient altéré sa vue ; bientôt même un voile épais lui déroba la lumière des cieux. Il se soumit à une opération difficile et périlleuse, elle n'eut d'abord aucun succès. Il s'arma d'un nouveau courage, une nouvelle épreuve ne lui rendit la vue que pour quelques instans. Un de ses amis cherchait à le consoler. « Le « bonheur de l'homme, lui répondit-il, est imparfait comme lui-même.... J'ai eu le temps de voir « mes petits-enfans. »

Une maladie, qui n'avait d'abord aucun caractère alarmant, termina ses jours le 25 août 1807.

De tous les orateurs que la révolution a vu naître, Portalis fut sans doute un de ceux qui surent le mieux conserver le feu sacré de la véritable éloquence. Il joignait à la force du raisonnement l'éclat et la vivacité du style. Un goût pur lui faisait rejeter ces constructions barbares, ces alliances de

mots si étranges, ces néologismes si fatigans, qui défiguraient les discours d'un grand nombre de ses collègues, même de ceux qui avaient le plus de réputation. Son éloquence avait une couleur antique, dont nous avons eu peu de modèles dans notre langue.

L.

Digitized by Google

FRANCISCO COMEZ DE QUEVEDO VILLEGAS.

NAPOLI

GOMEZ DE QUEVEDO.

Gomez de Quevedo naquit à Madrid en 1580. Il perdit son père dès ses plus jeunes ans ; sa mère l'envoya, pour terminer ses études, à l'université d'Alcala. Un travail assidu développa les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. A quinze ans il était versé dans le droit civil et canon, la médecine, l'histoire naturelle, les langues savantes et la philosopie. Il parut quelque temps à la cour, où l'appelait sa naissance. Un duel, dans lequel il eut le malheur de tuer son adversaire, l'obligea d'abandonner l'Espagne ; il passa en Italie, et cédant aux vives instances de don Pedro Giron, vice-roi de Sicile, se retira chez cet illustre protecteur. Il sut bientôt gagner son amitié. Don Pedro, charmé de l'esprit et des vastes connaissances du jeune Quevedo, lui confia la gestion des affaires les plus difficiles de son gouvernement. Il s'acquitta si honorablement de ses importantes fonctions qu'il fut nommé ambassadeur du vice-roi de Sicile auprès du roi d'Espagne.

Il se rendit très-agréable à Philippe III, qui, voulant le récompenser, lui accorda une pension considérable. La même année il fut chargé par ce prince des affaires de la couronne et du domaine royal. Il donna de nouvelles preuves d'intelligence, de dévouement, de probité, et enrichit le trésor public de quatre cents mille ducats. Peu de temps

après, son souverain l'envoya à Venise, avec une mission de la plus haute importance, mais les négociations n'eurent pas un heureux résultat. Les Vénitiens s'étant ligués par un traité secret avec le duc de Savoie contre l'archiduc Ferdinand, il fut obligé de sortir de la ville, et pour éviter toutes poursuites, de se déguiser en mendiant. Il revint à Naples, où la faveur de son souverain l'attendait. Le zèle et la fidélité qu'il avait montrés dans plusieurs circonstances lui concilièrent de plus en plus la confiance et l'amitié de Philippe III, qui le nomma chevalier de Sant-Iago, et seigneur de la villa de la Torre. Quelque temps après le duc Pedro Giron fut disgracié; les ennemis de Quevedo ne manquèrent pas de l'accuser de perfidie et d'ingratitude envers son bienfaiteur. Ces bruits calomnieux parurent sans fondement; son innocence fut reconnue. Il servit encore son prince pendant trois années; mais la faiblesse de sa santé et les incommodités cruelles qu'il ressentait le forcèrent de donner sa démission; il obtint sa retraite. On lui enjoignit de ne plus reparaître à la cour.

Ayant négligé, quand il le pouvait, de faire sa fortune, et n'ayant pas été payé des arrérages de ses pensions, il en fit la demande, mais on n'y eut point égard. Irrité de cette injustice, il se retira à la Torre de Juan-Abad, où il goûta quelque tranquillité. Son rappel à la cour lui rendit les bonnes graces de son souverain, qui sentit de quelle utilité pouvait lui être un tel homme. Il recouvra ses biens,

ses dignités, et soutint la prospérité comme le malheur. Le roi l'honora du titre de son secrétaire. La considération publique le vengea des outrages de quelques envieux. Il refusa constamment les nouveaux emplois auxquels Philippe voulait l'élever; il craignait de réveiller la haine et la jalousie. Peu de temps après il sortit tout-à-fait des honneurs pour se livrer à l'étude et à la philosophie. Il se retira encore une fois à la Torre de Juan-Abad, où il trouva, au sein de sa famille et de quelques amis, un bonheur qu'il avait cherché vainement dans le tumulte des cours. L'envie s'obstina à le poursuivre jusque dans sa retraite. On l'accusa d'être l'auteur de libelles diffamatoires; il fut conduit à Madrid, dépouillé une seconde fois de tous ses biens, et jeté dans une prison où on le laissa manquer des choses de première nécessité.

Le malheureux Quevedo écrivit à ses amis, et à quelques personnages puissans, exposa vivement son innocence, ses malheurs, et demanda justice; la calomnie fut découverte. Quevedo sortit de sa prison par l'ordre de Philippe IV, qui chercha à le consoler des fréquentes injustices qu'il avait essuyées, en lui rendant ses honneurs et ses richesses. Mais il avait fait l'expérience de la faveur des rois: il se retira à la ville neuve des Infans. Tant de malheurs n'avaient pas peu contribué à déranger sa santé; il ressentait de fréquentes douleurs, qui le conduisirent au tombeau en 1645.

Pendant toute sa vie Francisco Quevedo s'occupa

de poésie; mais il était si modeste, qu'il ne fit imprimer aucune de ses nombreuses productions. Il a laissé à sa mort *le Bachelier Francisco de la Torre*, des *Traductions d'Epictète et de Phocilide*, la *Vie de Saint Paul*, la *Politique de Dieu*, etc. On a de lui un recueil d'Odes et des Poésies de différens genres.

F. P.

Digitized by Google

RAPIN THOYRAS.

NAPOLI

RAPIN-THOIRAS.

Paul de Rapin-Thoiras était d'une famille noble, originaire de Savoie. Il naquit à Castres le 25 mars 1661. Destiné d'abord à la profession d'avocat, il se rendit, en sortant du collége, auprès de son père, qui passait pour un des meilleurs jurisconsultes de sa province. Il changea peu de temps après de goût et d'inclinations, et préféra le parti des armes. Il sollicita la permission d'embrasser cette nouvelle carrière, et n'obtint qu'une réponse évasive. Sur ces entrefaites son père vint à mourir; l'édit de Nantes, deux mois après, fut révoqué. La famille de Rapin-Thoiras était protestante. Le jeune Rapin, attaché à la religion de ses pères, résolut de s'expatrier; il quitta la France, emmenant avec lui le plus jeune de ses frères, passa en Angleterre et de-là en Hollande, où il entra dans une compagnie de cadets français, commandés par M. de Rapin, son cousin germain. Peu de temps après, la guerre ayant été déclarée, il obtint une lieutenance dans un régiment anglais. Une blessure qu'il reçut à l'assaut de Limerick, et dont la guérison fut longue et difficile, nuisit à son avancement. Lorsqu'il se fut rétabli on lui donna une compagnie, et il passa en Irlande, où il reçut un ordre du roi Guillaume III, qui l'appelait en Angleterre, pour remplir auprès du jeune duc de Portland les fonctions de gouverneur. Il accompagna son élève en Italie. A son retour, il

passa quelques années à la Haye, et en 1707 il se transporta avec sa famille à Vesel, où il s'occupa, sans interruption, jusqu'à la fin de ses jours, de son *Histoire d'Angleterre*, pour laquelle il avait amassé les plus vastes matériaux, et consulté les témoignages les plus authentiques. Il entendait l'italien, l'espagnol et l'anglais, de sorte qu'il put lire dans leur propre langue les auteurs dont les secours lui étaient nécessaires. L'application avec laquelle il travaillait à son histoire altéra sa santé et abrégea ses jours. Il mourut le 16 mai 1725, âgé de soixante-quatre ans, emportant avec lui le regret de n'avoir pu mettre la dernière main à cet ouvrage, où il a fait preuve d'un bon jugement et d'une grande pénétration, et où il montre toujours la plus grande impartialité, qualité si précieuse et si rare chez les historiens.

P.

RIVAROL.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

RIVAROL.

Le sort des réputations littéraires fut toujours bien incertain ; les unes tombent avec l'homme, les autres ne s'élèvent que quand il a disparu, et les plus brillantes sont quelquefois les plus fragiles. Rivarol offre un exemple de cette vérité ; il a joui de la plus grande célébrité pendant sa vie, il ne lui reste après sa mort qu'une renommée ordinaire. Il naquit à Bagnols, dans le Languedoc, le 17 avril 1754. La nature lui avait donné une figure agréable, une élocution facile, et il dut à ces dons extérieurs ses premiers succès. Quelques vers satyriques le firent connaître ; bientôt parut sa traduction *du Dante;* avec de grands défauts, elle renferme aussi de grandes beautés, et le style de Rivarol est moins inégal dans cette traduction que dans ses autres ouvrages, même dans son fameux discours sur l'*universalité de la langue française*, qui fut couronné par l'académie de Berlin, et qui est un de ses plus beaux titres de gloire. Rivarol avait de l'esprit, de la verve et de l'imagination, mais il sacrifie trop souvent le goût au desir de produire de l'effet. Orateur de salon et philosophe de boudoir, il parlait avec grace, et le luxe des mots couvrait la disette des idées ; mais ses défauts même avaient quelque chose de séduisant : on se rassemblait pour l'entendre, et on applaudissait en lui ce qui n'aurait pas été remarqué dans un autre ; il est arrivé de là qu'en écrivant il s'est laissé

surprendre à la coquetterie de sa conversation, et que dans ses ouvrages il a mis beaucoup de recherches et d'affectation. Il maniait avec adresse l'arme du ridicule, et son petit *Almanach des grands Hommes* est un modèle de critique et de plaisanterie.

Lorsque la révolution commença, Rivarol quitta la France, et se rendit successivement à Bruxelles, à Amsterdam, à Londres, où il s'occupa, en 1793, d'un grand ouvrage intitulé *Théorie du Corps politique*. Quelques années plus tard il conçut l'entreprise de son *Dictionnaire de la Langue française*, dont il n'acheva que les sept premières lettres. Il se disposait à revenir dans sa patrie, lorsque la mort le surprit à Berlin, le 11 avril 1801, à l'âge de quarante-sept ans. Il conserva jusqu'au dernier moment toute sa sérénité. Son lit était environné de fleurs : « Amis, dit-il, les roses vont bientôt disparaître ; je vois la grande ombre de l'éternité qui « s'avance. »

B.

RONSARD.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

RONSARD.

Pierre de Ronsard naquit au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1524. Il fit ses premières études à Paris, au collége de Navarre, entra de bonne heure au service du duc d'Orléans, qui le prit chez lui en qualité de page. Il quitta bientôt ce prince pour appartenir à Jacques Stuart, roi d'Ecosse, marié à Madeleine de France. Deux ans de séjour en Ecosse inspirèrent au jeune Ronsard un vif desir de revoir sa patrie. Il revint en France, et le duc d'Orléans l'employa dans diverses négociations. Les conseils du savant Lazare Baïf, qui l'accompagna à la diète de Spire, firent naître son goût pour les belles-lettres; il se décida bientôt à apprendre le grec, dont l'érudit Dorat lui donna des leçons ainsi qu'au fils de Baïf. Ronsard mit une application extrême à l'étude de cette langue, qu'il posséda bientôt à fond. Son ardeur pour le travail était telle, qu'il ne se couchait jamais qu'à deux heures du matin; alors il réveillait le jeune Baïf, qui prenait sa place. Il fut si frappé des beautés qu'il découvrit dans les auteurs grecs, qu'il essaya de les transporter dans notre langue, ou plutôt qu'il composa une langue nouvelle, en partie formée de l'idiôme alors en usage, et en partie de la langue plus riche et plus harmonieuse d'Homère. Il dut penser sans doute qu'il avait pleinement réussi, car ses ouvrages eurent de son temps la réputation la

plus étendue et la plus brillante. Il s'était livré avec ardeur à la poésie, et l'on accueillait tout ce qui sortait de sa plume avec un enthousiasme qui tenait de l'idolâtrie. On lui décerna d'une voix unanime le titre de prince des poètes. Les rois et les princes contemporains se firent un honneur de lui prodiguer les marques de distinction les plus flatteuses. Henri II, François II, Charles IX, Henri III, le comblèrent de bienfaits. Marie Stuart lui fit présent d'un buffet, dont la beauté du travail égalait la richesse de la matière. Ce buffet était surmonté d'un Mont-Parnasse, en miniature, enrichi de rosiers en fleurs, et sur le haut duquel on voyait un Pégase, avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des muses.

Il avait concouru pour les prix des jeux floraux, et il avait laissé tous ses concurrens bien loin derrière lui. L'académie ne croyant pas que les prix ordinaires fussent dignes de lui, résolut de lui faire un don qui répondît à la réputation du poète, au mérite du poëme couronné, et à l'estime qu'on avait pour cet heureux favori des muses. Aussitôt on chargea un artiste habile de fondre une Minerve d'argent massif. Lorsqu'elle fut exécutée on l'envoya à Ronsard, avec le décret qui le déclarait *le poète français par excellence.*

La postérité, seul juge sans appel de la gloire et des réputations, n'a pas confirmé les louanges qui lui furent prodiguées par ses contemporains ;

elle a décidé autrement de son mérite littéraire, et du rang qu'il devait occuper parmi les poètes français. Malherbe est venu après lui, dont la gloire a éclipsé la sienne, et chaque jour le temps a fait tomber un des fleurons de la couronne de Ronsard. Boileau sur-tout a contribué à détrôner *le prince de la poésie française*, il lui a contesté tous ses droits à un titre que le génie seul a droit de prendre et de porter, et il a prouvé jusqu'à l'évidence qu'il n'était qu'un usurpateur, dont le goût et la raison devaient briser le sceptre et méconnaître l'autorité.

....Ronsard (dit-il), par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin;
Mais sa muse en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ronsard sans doute était né poète; la nature lui avait donné une imagination vive et féconde: on ne peut lui refuser de la chaleur et de la verve; mais ses bonnes qualités sont obscurcies par des défauts qui frappent tous les yeux; il manque totalement de goût; il se perd dans des descriptions sans fin; il veut imiter la nature, et son imitation est infidèle ou exagérée; un déluge de métaphores bizarres et incohérentes inonde son style rocailleux; méconnaissant le génie de sa propre langue, il lui donne les inversions, les tours, le caractère particulier de la langue des Grecs et des Romains; il les défigure toutes trois; il se crée un langage qui

n'en est pas un, et que rejettent l'oreille et les yeux, effrayés de ses grands mots et de ses désinences barbares : telles sont sans doute les causes qui ont fait tomber la haute réputation de Ronsard. Elle ne pouvait pas subsister plus long-temps, sur-tout lorsque les grands hommes du siècle de Louis XIV eurent élevé ces monumens immortels que leur génie sut affermir sur une base plus solide et plus durable.

B.

Digitized by Google

SAUMAISE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

SAUMAISE.

Claude Saumaise naquit, en 1588, à Sémur, petite ville de Bourgogne. Son père lui apprit lui-même les langues grecque et latine, et, content de ses progrès, l'envoya à Paris terminer sa philosophie sous des maîtres habiles. Le jeune Saumaise se rendit ensuite à Heidelberg, où le savant Godefroi lui donna des leçons de jurisprudence. Ayant toujours professé le calvinisme, il ne put succéder à son père dans la charge de lieutenant-général du bailliage de Sémur. La Hollande lui offrait un asyle et lui promettait des ressources. Il se retira à Leyde, où on le nomma professeur honoraire, conjointement avec Scaliger; mais comme sa réputation commençait déja à s'étendre, on regretta en France de l'avoir perdu; et le cardinal de Richelieu lui offrit une pension de 12,000 livres pour le rappeler dans sa patrie et l'engager à s'y fixer. Saumaise n'était pas éloigné d'accepter une proposition qui lui semblait honorable et avantageuse, mais il apprit que le ministre mettait une condition à la grace qu'il paraissait si empressé de lui accorder; il sut qu'on avait jeté les yeux sur lui pour travailler à l'histoire du cardinal; dès-lors il résolut de rejeter des offres intéressées, et il répondit à ceux qui lui demandaient la cause d'un pareil changement, *qu'il n'était pas homme à sacrifier sa plume à la flatterie*. En 1644 une charge de conseiller d'état et une pension de 6000 liv. le dédom-

magèrent de ce qu'il avait perdu volontairement. La reine Christine l'appelait depuis long-temps auprès d'elle ; en 1650 il se rendit à sa cour : l'année suivante il revint en Hollande. Le dérangement de sa santé le conduisit aux eaux de Spa. Il mourut dans cette ville en 1653, laissant la réputation de l'un des meilleurs critiques de son temps, et celle d'un savant laborieux, dont l'immense érudition n'était pas toujours bien digérée. Il travaillait ordinairement au milieu de ses enfans et à côté de sa femme ; les jeux bruyans des premiers, l'humeur aigre et querelleuse de la dernière, ne pouvaient lui causer la moindre distraction ni le détourner un instant de l'étude. Sa femme, tout en le maîtrisant, était fière de la naissance et des talens de son mari, elle se vantait d'avoir épousé le plus savant de tous les nobles, et le plus noble de tous les savans.

Saumaise n'aimait pas à corriger ses ouvrages, il écrivait beaucoup et ne revoyait jamais ce qu'il avait écrit ; on lui en demanda la raison, il répondit qu'*il jetait de l'encre sur le papier comme d'autres jetaient sur une table une carte ou des dés ; et que c'était de part et d'autre un jeu et un amusement.*

Digitized by Google

SEGRAIS.

NAPOLI

SEGRAIS.

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Jean Renaud de Segrais naquit à Caen le 22 août 1624. Il fit ses études dans le collége des Jésuites de cette ville, et annonça de bonne heure des dispositions pour la poésie. Incertain, après avoir terminé son cours de philosophie, de l'état qu'il embrasserait, il se livra tout entier au commerce des muses, et se distingua jeune encore par des essais qui lui firent une réputation naissante, et qui contribuèrent même à sa fortune. Il dut bientôt à ses talens une existence honorable, une protection puissante, et le bonheur de pouvoir retirer quatre frères et deux sœurs de la situation fâcheuse où la prodigalité d'un père dissipateur les avait laissés.

Il n'avait pas encore vingt ans, et déja une tragédie sur la mort d'Hippolyte, les deux premières parties d'un roman de Bérénice, dont la fin n'a pas été publié, et plusieurs pièces fugitives sur divers sujets, avaient donné une idée avantageuse du jeune poète. Son talent se développait tous les jours; mais il lui manquait encore cette politesse exquise, ce goût délicat, cette finesse de jugement, qu'un jeune homme montre rarement dans ses ouvrages. Une occasion favorable mit Segrais à même de les obtenir et de se former à la meilleure école. Le comte de Fiesque, attaché à *Mademoiselle*,

fille aînée du duc d'Orléans, fut éloignée de la cour; il se retira à Caen, et pendant son séjour dans cette ville il eut occasion de connaître le jeune Segrais; il fut content de son esprit, en augura bien pour l'avenir, et songea au moyen de lui être utile. Il ne vit rien de mieux que de l'emmener avec lui à la cour, et de le faire entrer au service de Mademoiselle, en qualité de gentilhomme ordinaire. Segrais y resta depuis 1648 jusqu'en 1672. Une indiscrétion lui attira sa disgrace. Il trouva une ressource dans l'amitié de madame de la Fayette, qui lui donna un appartement chez elle; et M. de Longueville lui envoya deux cents pistoles, en lui recommandant le secret.

Las des tracasseries du grand monde et du tumulte de la capitale, il soupirait depuis long-temps après les douceurs de la retraite; il quitta enfin Paris, et se retira à Caen dans la résolution d'y passer le reste de ses jours. Il y épousa une de ses parentes, riche héritière, et ce mariage lui assura son indépendance, en le mettant à même de se passer des protections, et de ne plus craindre le caprice des protecteurs.

La réputation de Segrais lui avait ouvert les portes de l'académie française, et il y était entré dès l'année 1662. Celle de Caen étant restée sans protecteur, il en recueillit les membres chez lui, et fit disposer pour eux un appartement dans sa maison, qui devint le lieu ordinaire de leurs séances.

Depuis plusieurs mois une maladie de langueur

lui annonçait sa fin prochaine. Une hydropisie, rebelle à tous les traitemens, termina ses jours, il mourut le 25 mars 1701, dans sa soixante-dix-septième année.

Segrais avait été recherché pendant sa vie, il fut regretté après sa mort. Son caractère doux et facile, son humeur enjouée, le charme de sa conversation, sa manière de conter originale, le rendaient d'un commerce très-agréable dans le monde ; on se plaisait à l'entendre, et il se plaisait beaucoup à parler ; une fois en train il ne s'arrêtait pas aisément : M. de Matignon disait à ce sujet qu'il n'y avait qu'à *monter Segrais et à le laisser aller ;* mais personne ne se plaignait d'un défaut racheté par de bonnes qualités ; ce défaut devint plus sensible à mesure qu'il avançait en âge. La vieillesse est conteuse, et il faut bien, lors qu'elle perd tous les jours ses projets et ses espérances, qu'elle nous entretienne de ses réflexions et de ses souvenirs.

Segrais, comme nous l'avons dit, s'était livré de bonne heure aux lettres et à la poésie, il publia plusieurs ouvrages qui n'eurent pas tous le même succès. Ses *Nouvelles françaises* sont généralement oubliées aujourd'hui. Sa traduction de l'*Enéide*, et celles des *Géorgiques* le sont pareillement. Il n'avait pas consulté ses forces lorsqu'il essaya de faire passer dans notre langue les beautés des deux poëmes les plus parfaits de l'antiquité sous le rapport du style. Ces deux traductions ont joui cependant de quelque estime ; mais depuis que celles de Delille ont

paru, elles sont reléguées dans la poussière des bibliothèques, et condamnées à ne plus revoir la lumière.

Les Eglogues de Segrais sont évidemment son plus beau titre de gloire. Il a saisi avec assez de bonheur le véritable caractère de ce genre de poésie. Son style a la simplicité qui lui convient, et quelquefois il ne manque pas de coloris. Ses images sont prises dans son sujet, et ses personnages ne disent guère que ce qu'ils doivent dire ; il ne leur a pas donné cet esprit que Fontenelle prodigua depuis si libéralement à ses bergers, et il n'a pas fait entendre le langage de la ville au milieu de la campagne.

On lui a attribué deux romans, publiés par madame de la Fayette, *Zaïde* et la *Princesse de Clèves*. S'il n'en est pas le seul auteur, il est probable toujours qu'il eut la plus grande part à ces deux charmantes productions.

B.

SELDEN.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

SELDEN.

Jean Selden naquit le 6 décembre 1584, à Salvinton, village du comté de Sussex. Il fit ses premières études à Chichester, sous Hugues Barker, fameux jurisconsulte. Ses progrès dans les belles-lettres furent rapides. En 1598 il passa à Oxford, où il se perfectionna. Son goût et ses talens naissans l'appelaient à Londres; il s'y rendit en 1612, et s'y appliqua à l'étude de la jurisprudence. Sa réputation commençait à s'étendre; elle lui valut l'amitié du chevalier Robert Cotton, de Spelman et de Camden, célèbres antiquaires, de l'archevêque d'Armagh, Usserius, avec qui il resta toujours uni, malgré la diversité de leurs sentimens. En 1618 il publia son *Traité des Dîmes*, qui lui valut la haine du clergé. On le cita devant la grande commission, et il fut obligé de se rétracter. Appelé en qualité de jurisconsulte à la chambre des communes, pour dire son avis sur les priviléges du parlement, il se prononça en sa faveur, et s'attira l'inimitié de la cour. Jacques Ier le fit même arrêter, mais sa détention ne fut pas de longue durée. En 1623 la ville de Lancastre le nomma député au parlement. En 1625 la province de Weltz suivit cet exemple, et le nomma pour la seconde fois. Selden s'opiniâtra à combattre le roi et la cour, et à défendre les priviléges de la chambre des communes. Charles Ier, alors sur le trône, le fit trans-

férer à la tour, et de-là dans une prison publique où la peste s'était introduite et causait de grands ravages. Ses amis lui firent obtenir une prison plus commode. Jacques Ier avait ordonné à Selden, en 1626, de rassembler tous les témoignages qui pourraient servir de preuve à l'Europe que l'empire de la mer appartenait à la Grande-Bretagne. L'affront de son emprisonnement lui avait fait abandonner cet ouvrage : on résolut de le regagner. L'archevêque Laud parvint à calmer ses ressentimens, et l'ouvrage parut en 1636 sous le titre de *Mare clausum*. Alors sa faveur fut grande à la conr, et il ne tint qu'à lui de s'élever aux premiers emplois ; il les dédaigna, et resta fidèle au parti qu'il avait embrassé. Député au parlement par l'université d'Oxford, il parut plus que jamais dévoué à ses intérêts. Le parlement le fit gardien des registres de la tour, commissaire de l'amirauté, et lui accorda cinq mille livres sterling pour le dédommager de ce qu'il avait souffert. Selden, après une vie toujours agitée, mourut le 30 novembre 1654, âgé de soixante-dix ans. Sa devise était

La liberté sur toutes choses.

C'est lui qui donna la description des marbres que le comte d'Arundel avait fait acheter en Asie et transporter en Europe. F.

Digitized by Google

SPENCER.

NAPOLI

EDMOND SPENSER.

C'est sous le règne d'Elisabeth que florissait Edmont Spenser, un des plus grands poètes de son siècle, et contemporain de Chaucer, qui fut, à quelques égards, son maître et son modèle. Il naquit à Londres en 1510, et fut élevé à Pembrok-Hall, dans l'université de Cambridge. Après avoir achevé ses études, qu'il termina d'une manière brillante, il se mit sur les rangs pour remplir une place vacante à l'université. Son compétiteur Andrew, depuis évêque de Vinchester, lui fut préféré. Cet échec et une fortune très-médiocre l'engagèrent à s'éloigner d'une ville témoin de sa disgrace et de son indigence. Il fixa son séjour, avec quelques amis, dans le nord de l'Angleterre, où il devint amoureux de cette Rosalinde qu'il a si souvent célébrée dans ses pastorales.

Il est vraisemblable que son génie ne commença guère à se développer qu'à cette époque, car *le Calendrier des Bergers*, dans lequel il adresse les plaintes les plus pathétiques à la cruelle Rosalinde, est le premier de ses ouvrages qui ait été remarqué : il le dédia à Philippe Sidney, protecteur éclairé des sciences et des arts, qui se cachait sous l'humble titre d'*immerito*. Cet homme généreux, l'un des ministres d'Elisabeth, fut le premier qui découvrit les rares talens de Spenser. On raconte à ce sujet une anecdote singulière. Spenser ayant

commencé son poëme de la *Reine des Fées*, se présenta chez le ministre, et lui fit remettre le neuvième chant du premier livre. Sidney fût transporté d'admiration en lisant la sublime description du désespoir, qu'on trouve dans ce neuvième chant. Après avoir lu quelques autres stances, il appelle son intendant, et lui ordonne de remettre à la personne qui vient d'apporter ces vers cinquante livres sterling. Il lit la strophe suivante, rappelle l'intendant, et commande que la somme soit doublée. L'intendant, surpris, crut qu'il était de son devoir de différer l'exécution d'un ordre si subit, et qui lui paraissait tenir de la prodigalité; mais en lisant une stance de plus, Sidney s'enthousiasma tellement pour l'ouvrage et pour l'auteur, qu'il porta sa libéralité jusqu'à deux cents livres sterling, et ordonna à l'intendant de les compter sur-le-champ, dans la crainte qu'en poursuivant sa lecture il ne fût tenté de donner tout son bien. Il ne tarda pas à admettre Spenser dans son intimité, et il le présenta à la cour. La reine Elisabeth nomma son protégé poète lauréat; mais il ne porta qu'un vain laurier, et le titre ne fut pas soutenu par la pension. Le grand trésorier Burleigh n'était pas, à ce qu'il paraît, aussi pénétré que Sidney du mérite de Spenser; et soit négligence, soit effet de quelque ressentiment particulier, il empêcha long-temps que les bienfaits de la reine ne s'étendissent jusqu'à lui. Sir Sidney était alors éloigné de la cour, et ne pouvait appuyer Spenser de son crédit auprès de la reine. Ce dernier,

cependant, obtint à la cour d'Elisabeth, en 1579, la considération due à son mérite, et les avantages qu'il devait espérer de ses talens; il fut envoyé, par le comte de Leycester, à Madrid, où il remplit avec succès une mission diplomatique. De retour à Londres, il devint secrétaire de lord Grey, nommé député d'Irlande. Les services qu'il avait rendus à l'état furent récompensés par le don que lui fit Elisabeth, de trois cents arpens de terre dans le comté de Cork. Il habita une maison très-agréable, située dans le charmant paysage de Kilkolman; la rivière Mulla, qu'il a plus d'une fois chantée dans ses vers, coulait au milieu de ses terres.

C'est dans cette retraite délicieuse qu'il acheva son poëme de *la Reine des Fées*, ouvrage plein d'imagination, et dont le style est riche, flexible et harmonieux. Il n'en publia d'abord que les trois premiers livres; en 1590, il en publia trois autres dans une seconde édition; mais les six derniers livres, excepté les deux chants de *l'Inconstance*, furent malheureusement perdus par son domestique, qu'il avait envoyé devant lui en Angleterre. Le bonheur dont il jouissait fut bientôt interrompu; lors de la rebellion du comte de Desmond, en Irlande, sa maison fut pillée et tous ses biens ravagés. Cet événement le força de retourner en Angleterre, où ses chagrins furent aggravés par la perte de son meilleur ami, sir Philippe Sidney, qui venait de mourir des blessures qu'il avait reçues près de Zutphen, dans les Pays-Bas.

Spenser survécut encore douze ans à son protecteur. On remarqua qu'il mourut la même année que son ennemi lord Burleigh, en 1598. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster, près de Chaucer, ainsi qu'il l'avait desiré. Plusieurs des poètes qui vécurent de son temps assistèrent à ses funérailles, et pour honorer sa mémoire, jetèrent un grand nombre de pièces de vers dans sa tombe. Un monument lui fut érigé aux dépens de l'infortuné comte d'Essex, qui fit lui-même l'épitaphe en vers latins très-estimés.

L. M.

Digitized by Google

STRUENSÉE.

NAPOLI

STRUENSÉE.

Jean-Frédéric Struensée, premier ministre de Danemarck, naquit à Halle, dans la Haute-Saxe, en 1737. Son père, Adam Struensée, était alors pasteur d'une des premières églises de cette ville, et joignait à une vaste érudition toutes les vertus de son état. Il donna à son fils une bonne éducation; le jeune Struensée profita de ses soins, et justifia ses espérances. La nature lui avait donné une figure agréable, beaucoup de pénétration, une ame ardente, un caractère noble et porté aux grandes entreprises; mais à ces heureux dons elle en avait ajouté d'autres qui pouvaient devenir dangereux. C'est ainsi que l'on remarqua de bonne heure en lui un esprit remuant et audacieux, le goût le plus vif pour les plaisirs, et une ambition démesurée. Son père en tira un funeste présage pour l'avenir, et lorsqu'il apprit sa prompte élévation: *Mon fils*, dit-il, *ne pourra supporter les faveurs de son roi. Il touche à un écueil; il s'y brisera.*

Struensée exerça d'abord la médecine à Altona, ensuite il accompagna le roi de Danemarck, en qualité de médecin, dans ses voyages en Angleterre. A son retour, il s'avança rapidement dans la faveur du monarque. Le talent de plaire était porté chez lui au plus haut degré, puisqu'il devint tout-à-la-fois le favori du roi et de la reine. Décoré de l'ordre de Sainte-Mathilde, institué en l'honneur de la reine,

créé comte, et investi d'un pouvoir sans bornes dans le ministère, il crut n'avoir plus rien à ménager, et commença une réforme générale : ses vues s'étendaient sur toutes les parties de l'administration ; les finances, la chancellerie, les troupes, la marine, les nobles, les paysans, tout fut sujet à de nouveaux réglemens et à de nouvelles lois. Il mit une activité incroyable à exécuter le plan qu'il avait conçu ; il répondait lui-même aux dépêches ou aux requêtes les moins importantes ; un projet qui intéressait le bien public attendait rarement deux heures après une décision : ce fut sur-tout dans l'administration de la justice, et dans le département de la guerre qu'il opéra de grands changemens. Poussant plus loin encore des réformes salutaires, mais hasardées et dangereuses, il prit la résolution de diminuer le pouvoir des nobles et d'affranchir les paysans. Il fut victime d'un projet qui lui attira des ennemis puissans et implacables. Cette tentative en faveur du peuple fut son véritable crime, et non pas, comme on affecta de le croire, l'honneur dangereux d'avoir pu plaire à la reine ; c'était le ministre et non pas l'homme qui était coupable aux yeux de ses accusateurs.

L'orage commençait à se former sur sa tête ; ses amis l'engagèrent à se retirer de la cour, et à passer le Belt : une malheureuse imprévoyance lui fit négliger ce conseil salutaire ; il perdit une occasion, qu'il ne retrouva plus, de se dérober à la fureur de ceux qui en voulaient à sa fortune et à sa vie.

La reine douairière et le prince Frédéric son fils furent les principaux instrumens de sa ruine. Le silence qu'ils gardèrent jusqu'au dernier moment trompa Struensée et la reine Mathilde. La nuit fixée pour leur arrestation, il y eut bal paré au palais. La reine, après avoir dansé, comme de coutume, une contredanse avec le roi, donna la main à Struensée pendant le reste de la soirée. Ceux qui avaient conjuré leur disgrace ne perdirent pas de temps, et jugeant l'instant favorable, la reine douairière et le prince Frédéric se rendirent dans la chambre du roi, qui était déja couché; ils le conjurèrent, les yeux baignés de larmes et avec les supplications les plus pressantes, de sauver sa personne et son royaume d'un danger prochain et inévitable s'il tardait plus long-temps à le prévenir; ils lui représentèrent Mathilde et Struensée comme coupables envers lui d'ingratitude et de trahison, et lui demandèrent un ordre pour les arrêter. Le roi, qui aimait Struensée, eut de la peine à se rendre; il ne signa cet ordre qu'en hésitant et avec répugnance. Sa signature ainsi extorquée par des sollicitations importunes, Struensée fut arrêté, ainsi que la reine; on enferma cette dernière dans le château de Cronembourg, où elle fut traitée avec plus d'égards qu'on ne l'avait d'abord imaginé dans le public.

Struensée et son ami Brandt, qu'on avait aussi accusé de manœuvres criminelles, éprouvèrent toute la rigueur de la plus dure prison; Struensée fut chargé de chaînes pesantes aux pieds et aux

mains, et attaché à la muraille avec une barre de fer. On nomma une commission pour mettre en jugement les prétendus coupables. Les juges, dévoués à leurs ennemis, instruisirent une procédure monstrueuse et barbare; et quoiqu'aucun des points d'accusation n'eût été juridiquement prouvé, la reine Mathilde fut déclarée indigne d'être l'épouse du roi, et son divorce prononcé. On la renvoya dans l'électorat de Hanovre, où, si elle avait commis des fautes, elle sut les expier par une conduite véritablement exemplaire. Elle y mourut bientôt de chagrin; quelques-uns prétendent qu'elle fut empoisonnée avec la jeune princesse à qui la malveillance donnait Struensée pour père.

Celui-ci fut condamné, avec son ami Brandt, à avoir la main droite coupée et ensuite la tête tranchée. Le 28 avril 1772 fut le jour marqué pour l'exécution, qui eut lieu dans la grande place de Copenhague. Le comte de Brandt monta le premier à l'échafaud, et subit son sort avec une intrépidité héroïque.

Strueusée ne montra pas autant de fermeté. On lui coupa la main de la manière la plus mal-adroite et la plus douloureuse. Il se leva avec impétuosité, et il fallut employer la force pour l'obliger de remettre et de tenir la tête sur le billot, où il reçut le coup de la mort, triste victime du défaut de prévoyance et de l'instabilité de la fortune.

L. M.

Digitized by Google

SUWAROW.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

SUWAROW.

Parmi les grands hommes de guerre que la Russie a produits, Suwarow tient peut-être le premier rang. Il a rempli toute l'Europe du bruit de ses exploits, et presque seul il a appris aux Français que la victoire pouvait quelquefois se ranger sous des drapeaux ennemis. Né en 1730, d'une famille distinguée par les prérogatives du rang et de la naissance, il entra au service en 1742. Quoique son père eût été général et occupât le rang de sénateur, il fit ses premières armes comme simple soldat, et de grade en grade s'éleva jusqu'à celui de colonel. Pierre-le-Grand, pour établir la discipline militaire et la maintenir en donnant un grand exemple, avait voulu passer par tous les degrés inférieurs avant de prendre le commandement de son armée; il avait assujetti tous ses officiers aux mêmes devoirs, et c'était pour eux un nouveau sujet d'émulation. Suwarow, pénétré de l'esprit qui avait animé ce grand homme, ne voulut s'élever que par le génie qui sait concevoir de grandes choses, et par le courage qui sait les exécuter. Dans la guerre de sept ans, contre les Prussiens, il montra une valeur qui donna les plus belles espérances pour l'avenir. Dans les campagnes de 1769 à 1772, il surpassa l'idée qu'on avait prise de sa bravoure et de ses talens militaires. Catherine, qui savait récompenser le mérite, l'éleva au grade de général-major, et lui

accorda l'ordre d'Alexandre Newski. De nouveaux exploits contre Pugatschew le firent appeler à l'armée qui marchait contre les Turcs. Une armée ottomane défendait la rive opposée du Danube; il traverse le fleuve en présence de l'ennemi, vient camper sous les murs de Kilistrie, opère sa jonction avec le général Kamenskoi, marche avec lui contre le reis-effendi, le bat, lui enlève toute son artillerie, et se rend maître de la campagne. Sa souveraine le récompensa en lui envoyant une nouvelle décoration et le brevet de lieutenant-général. Ayant appris ensuite qu'il avait soumis des hordes indisciplinées de Tartares, et qu'il leur avait fait prêter serment de fidélité, elle lui envoya son portrait, la grande croix de Volodomir, et le nomma général en chef. Ces distinctions flatteuses l'enflammèrent du desir de mériter chaque jour davantage l'estime et l'amitié de l'impératrice; il remporta une nouvelle victoire sur les Turcs, fut blessé au bras, et reçut un panache de diamans et l'ordre de Saint-André. Blessé pour la seconde fois au siége d'Oczakoff, il laissa quelque temps dans l'inaction cette valeur impétueuse, cette activité d'esprit et de courage, qui le précipitaient toujours au milieu des dangers, et lui faisaient supporter impatiemment le repos et l'oisiveté. Rendu aux combats, il marche à la tête d'un corps détaché de l'armée de Potemkin, et gagne, réuni au prince de Saxe-Cobourg, la bataille de Forhani. Mais la fortune change, le visir et cent mille hommes cernent l'armée autrichienne; Suwarow, suivi de

dix mille Russes, fond sur les Turcs, en fait un carnage horrible, les bat, les disperse, les poursuit, et reste maître du champ de bataille. La bataille avait été gagnée sur les bords de la rivière de Riminiski: on appela Suwarow du même nom que cette rivière, dont sa valeur avait ensanglanté les rivages. Quelque temps après, Potemkin lui ordonne d'aller prendre la ville d'Ismaïlow, qui résistait depuis six mois, et dont le général Gudowitsth avait levé le siége. Suwarow obéit; ni la distance des lieux, ni la rigueur de la saison, ne peuvent l'arrêter; il arrive, donne l'assaut, est deux fois repoussé, revient pour la troisième fois à la charge, et pénètre dans la ville, où tout fut passé au fil de l'épée. Ses soldats déshonorèrent leur victoire par une cruauté féroce, que le général avait peut-être autorisée, et qui lui fit donner, en mémoire de ces horribles massacres, le surnom de boucher. Des frontières de la Turquie il vole aux frontières de Pologne, et de victoires en victoires, se précipite sur Varsovie, qu'il force à se rendre; la capitulation de cette ville décide du sort de la Pologne. Catherine le nomma aussitôt feld-maréchal, et lui adressa la lettre la plus flatteuse. Elle mourut quelque temps après. Paul Ier, qui lui succéda, n'eut pas les mêmes égards pour Suwarow, dont la franchise austère blâmait tout haut le goût de son maître pour les innovations; cependant on lui rendit le commandement des troupes, et il s'avança en Italie, contre les Français. Les généraux Kray et Melas avaient battu le général Scherer. Suwarow poursuit

le cours de leurs victoires ; il étonne l'Europe et épouvante la France par la rapidité de ses conquêtes; Moreau oppose à son impétuosité et au nombre supérieur de ses troupes toutes les ressources du génie; et toujours, en se retirant devant lui, ne cesse de l'arrêter par une barrière insurmontable. Cependant Macdonald sort de Naples et vole au secours des Français, chassés d'Alexandrie, de Turin, et rejetés sur leur propre territoire. Suwarow court au-devant de lui, le repousse, et ne peut lui couper sa retraite sur la France. Joubert s'avançait pour venger des défaites si rapides et si multipliées ; il livre une bataille longue et sanglante, qu'il perd avec la vie : là s'arrête la fortune des Russes. Suwarow reçoit l'ordre de se séparer des Autrichiens, et de rejoindre en Suisse un corps d'armée qui s'y était rendu, sous les ordres de M. de Korsakow. Les Français l'avaient devancé, et déja l'armée dont il allait prendre le commandement n'était plus. Lui-même, enveloppé à son tour, gravit les rochers, franchit les abymes, et donne à ses soldats l'exemple du courage et de la fermeté, mais son exemple n'a plus la même autorité sur eux. Accablés de fatigue, ils refusent de le suivre, et veulent poser les armes. Il fait creuser devant lui une fosse, s'y étend, et leur ordonne de la couvrir de terre, pour qu'il n'ait pas la douleur d'être abandonné, et la honte d'être vaincu. Tous jurent de mourir avec lui plutôt que de se rendre, et de rochers en rochers, de précipices en

précipices, il les ramène en Allemagne, après avoir écrasé tout ce qui avait pu pénétrer jusqu'à lui et s'opposer à son passage. Les troupes russes ne tardèrent pas à être rappelées. En 1800, Suwarow se rendit à Prague, maria son fils à la princesse de Courlande, et arriva à Pétersbourg avec les débris de son armée. A son retour il fut disgracié : il se retira dans sa terre de Polendorf, et y mourut à l'âge de soixante-onze ans. L'empereur Alexandre lui a fait élever une statue, et le prince Constantin a prononcé son éloge funèbre.

Tel a été le général Suwarow, original dans ses vêtemens, dans sa manière de vivre, et dans son langage ; il annonçait à Catherine ses victoires en deux mots, donnait et écrivait ses ordres en vers, changeait de chemise au milieu du camp, et se couvrait d'une simple peau de mouton ; le lendemain il dépouillait ce costume bizarre et sauvage, et paraissait en uniforme de maréchal, tout couvert de décorations, de croix et de portraits. Impétueux, actif et entreprenant, il ne donnait pas le temps à la fortune de délibérer ; l'audace lui valait toutes les vertus. La rapidité de l'exécution suivait chez lui la rapidité de la pensée, et il ne connaissait qu'une manière de combattre : courir après la victoire, et vaincre. Enfin il sut mettre à profit l'ardeur qu'il inspirait à ses soldats, comme la terreur qu'il inspirait à ses ennemis ; et la superstition même fut dans ses mains une arme redoutable. Il faisait le signe de la croix avant de combattre ; on publiait

à son de trompe, par ses ordres, que tous ceux qui seraient tués iraient en paradis. Les hommes supérieurs font servir à de grandes choses la faiblesse des ames vulgaires : ils les conduisent à leur but sans se découvrir à leurs regards.

B.

TALBOT.

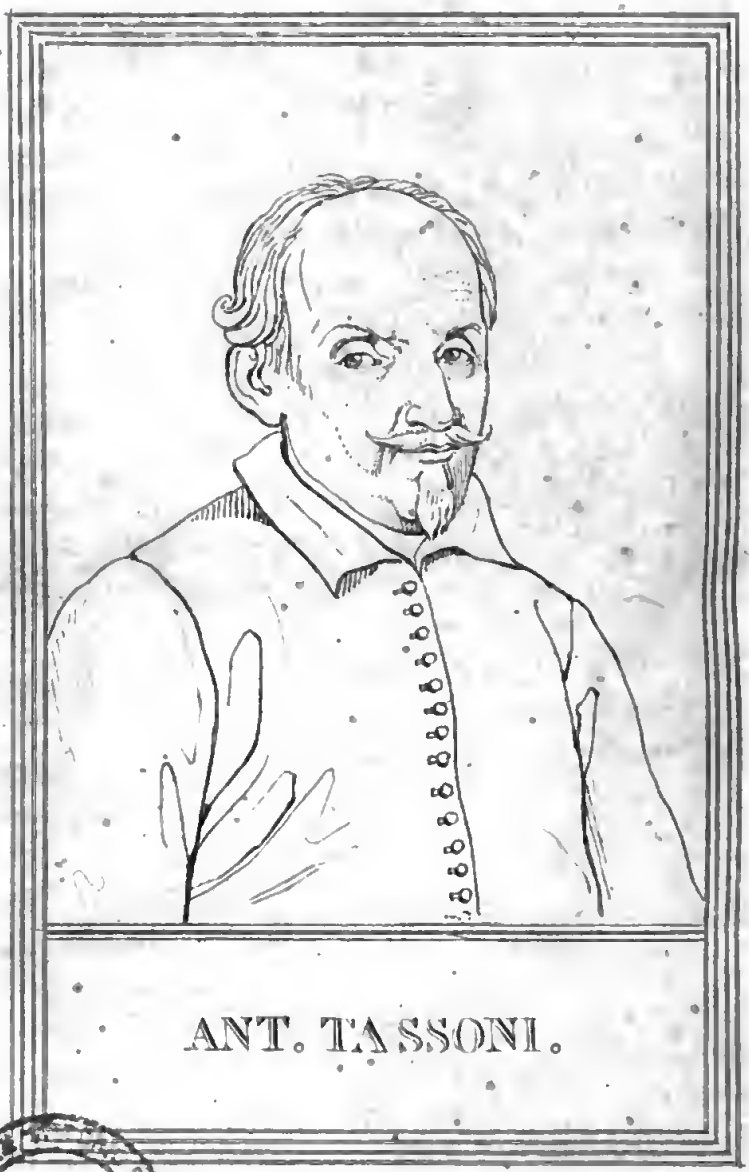
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

TALBOT.

Jean Talbot, comte de Shrewsbury et de Waterford, était originaire de Normandie; sa famille, une des plus illustres d'Angleterre, avait déja produit plusieurs braves guerriers, qui s'étaient signalés pour la défense de leur patrie. Le jeune Talbot, loin de dégénérer augmenta la gloire héréditaire qui lui avait été transmise par ses aïeux. Sa valeur lui acquit les bonnes graces de son souverain. Henri V, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus dans la guerre contre l'Irlande, le nomma gouverneur de cette île aussitôt qu'elle eut été réduite à l'obéissance. Talbot eut bientôt occasion de justifier, par de nouveaux exploits, cette faveur de son maître. Il passa en France, et marcha en 1417 à la tête de l'armée anglaise. La ville d'Alençon était tombée au pouvoir de Français; il la reprit en 1428. La reddition de cette ville fut suivie de celle de Laval et de Pontoise. Chaque jour les succès que remportait son armée devenaient plus décisifs; l'alarme était générale parmi les Français, à qui il ne restait presque plus de places importantes et capables de soutenir un siége. Orléans était regardé comme le dernier boulevard qui pût résister encore. Les Anglais l'assiégent; Talbot, de concert avec les comtes de Suffolk et Descalles, presse vivement l'attaque; mais Jeanne d'Arc paraît, combat, triomphe, force les Anglais à lever le siége,

et conduit son roi de victoires en victoires, jusqu'à Reims, où elle le fait sacrer. Talbot, quelque temps après, fut fait prisonnier à la bataille du Patey, en Beauce. Il signala sa délivrance par la prise de Beaumont, qu'il emporta d'assaut. Le roi d'Angleterre, reconnaissant, le nomma maréchal de France; voulant faire la paix, il l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de Charles VII. Talbot se montra aussi habile négociateur qu'il avait été brave guerrier. Quelque temps après, la Guienne ayant voulu secouer le joug de l'Angleterre, il s'empara de Bordeaux et de plusieurs autres villes. Les Français, assiégeaient alors Castillon; il marcha contre eux pour leur livrer bataille, et fut tué avec un de ses fils le 17 juillet 1453. Ainsi mourut, de la mort des héros, le meilleur général que les Anglais eussent alors; ils l'avaient surnommeé leur Achille, et il était digne de ce nom.

E.



ANT. TASSONI.

NAPOLI

TASSONI (Alexandre).

Alexandre Tassoni naquit à Modène en 1565. Il aima de bonne heure et cultiva la poésie. Ses premiers ouvrages lui firent une réputation naissante qui engagea le cardinal Colonne à le prendre pour son premier secrétaire. Il profita des momens de loisir que lui laissaient la place qu'il occupait auprès du cardinal, pour se livrer à ses occupations favorites; mais son penchant à la satyre lui devint nuisible; il ne put s'empêcher en Espagne, où il avait suivi son protecteur, de lancer des épigrammes contre les Espagnols. Son esprit et sa malignité lui firent des ennemis; ils le desservirent auprès du cardinal, qui lui ôta son amitié, et le priva de la place qu'il lui avait donnée. Tassoni, disgracié, se retira à Rome, où il devint philosophe par réflexion et par nécessité. Désabusé de l'amitié des grands, il renonça volontairement à leur société, et rendu à lui-même, partagea son temps entre l'étude, les belles-lettres, et la culture d'un jardin qui faisait ses délices. François Ier, duc de Modène, le tira de son obscurité; il l'appela à sa cour, le prit à son service, et le nomma gentilhomme ordinaire et conseiller d'état. Tassoni, plus mesuré dans sa conduite, s'abandonna moins à son penchant pour la satyre; il conserva les bonnes graces d'Alphonse, ne se fit plus d'ennemis, coula des jours tranquilles

jusqu'à un âge assez avancé, et mourut en 1637, à soixante-onze ans.

Il laissa plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est un poëme héroï-comique, sur la guerre entre les Modénois et les Bolonois, intitulé *la Secchia rapita*, ou *le Sceau enlevé*. Ce poëme, que l'on a comparé au *Lutrin*, mais qui lui est très-inférieur, renferme de grandes beautés; il est remarquable par une plaisanterie fine et spirituelle, qui donne de l'agrément aux détails, et qui couvre la nudité stérile d'un fonds si léger par lui-même.

Le testament de Tassoni est un modèle d'originalité. Il laissa à l'église douze écus d'or, pour lesquels il ne demandait pas, disait-il, de reconnaissance, parce que s'il lui en faisait un legs, c'est qu'il ne pouvait pas les emporter avec lui. Il laissa enfin à son fils naturel cent écus, pour qu'il put s'en faire honneur au cabaret. Ce fils était un mauvais sujet, qui lui avait donné le plus grand mécontentement, et qui même l'avait volé plusieurs fois.

B.

Digitized by Google

THORNHILL.

NAPOLI

THORNILL.

Jacques Thornill naquit en 1679, dans la province de Dorset. Il était fils d'un gentilhomme qui le laissa orphelin de bonne heure. La succession paternelle ne lui assurant pas une existence honorable, il chercha dans ses talens une ressource contre sa mauvaise fortune, et entra chez un peintre qui lui donna les premiers élémens de son art. Il fit des progrès rapides; le desir de se perfectionner l'aiguillonnait sans cesse, et lui donnait beaucoup d'ardeur pour le travail; la nature l'avait doué d'une grande vivacité d'imagination, tempérée par un goût sûr et par un jugement solide. En peu de temps il surpassa son maître. Son pinceau facile multiplia ses productions; elles le firent connaître, et sa réputation s'étendit tous les jours. La reine desira le voir; elle fut satisfaite de son esprit et de ses talens, et résolut de se l'attacher par ses bienfaits. Elle le chargea de l'exécution de plusieurs grands ouvrages de peinture; Thornill justifia la confiance que sa souveraine avait mise en lui. De nouvelles récompenses l'engagèrent à faire de nouveaux efforts pour mériter la faveur dont il était honoré. La place de premier peintre était vacante, la reine la lui donna, avec le titre de chevalier. Soigneux de sa fortune autant que de sa réputation, Thornill acquit de grands biens, et racheta ceux que son père avait vendus. Il fut nommé quelque temps

après membre du parlement, mais les richesses ni les honneurs ne le détournèrent pas de ses occupations favorites. Il cultiva tous les genres, et aspira à tous les succès. Il peignit l'histoire, le portrait et le paysage ; il était même à-la-fois peintre et architecte, et il donna plusieurs plans qui furent exécutés. Les peintures du dôme de Saint-Paul sont au nombre des ouvrages les plus considérables qu'il ait entrepris ; elles sont déja endommagées.

Thornill, qui s'était fait une si grande réputation en Angleterre, n'a pas eu la même célébrité hors de sa patrie ; on lui a trouvé de la froideur dans l'invention et de la recherche dans les idées ; on lui reproche même d'avoir manqué de finesse dans le coloris, et de correction dans le dessin.

O.

Digitized by Google

VANIERES.

NAPOLI

VANIÈRES.

Jacques Vanières naquit en 1664, à Béziers dans le Languedoc. Son père, simple bourgeois, confia son éducation aux jésuites, qui trouvèrent des dispositions à leur jeune disciple, et qui suivirent la coutume religieusement observée par leur ordre, en lui inspirant le goût de la vie monastique, et le desir d'entrer dans leur société. L'un d'eux lui révéla son talent pour la poésie latine, et le corrigea du dégoût qu'il avait montré long-temps pour les vers latins; cette répugnance était telle, qu'il avait pressé plus d'une fois son régent de le dispenser d'un travail qui n'avait aucun attrait pour lui. Il ne se doutait pas alors qu'un jour il ferait ses délices d'écrire dans la langue de Virgile et d'Ovide, et qu'il approcherait de ces grands modèles autant que la distance des temps ou la différence du génie pouvaient le permettre. Lorsque ses études furent terminées, il devint régent à son tour; il ne quitta cette place que pour aller en exercer une autre au collége de Toulouse. Une maison de campagne dépendante de ce collége lui offrit une retraite paisible, où environné d'objets riants et agréables, respirant un air pur sous un beau ciel, il étudia et peignit la nature. Ce fut là qu'il composa son *Prædium rusticum* dans lequel il sembla faire revivre la langue romaine, et où il prodigua le luxe des fictions et des méthamorphoses. Son goût ne fut pas

toujours sévère dans le choix des épisodes : son jugement n'a pas toujours réglé son imagination. Le lecteur ne s'attend guère à trouver la vengeance de Jupiter contre les géants à côté de la célébration de la Pâque, la métamorphose de Briarée en vigne et d'Encelade en ormeau auprès de l'Assomption et du vœu de Louis XIII; mais ces défauts sont rachetés par une poésie facile, ingénieuse, pleine d'harmonie et vivante d'images ; on a peine à concevoir comment il a trouvé des expressions latines qui puissent peindre et mettre sous nos yeux les objets les plus communs qui nous environnent, ceux même qui sont pour nous d'un usage indispensable et journalier. On lui reproche d'avoir inséré dans son poëme des déclamations violentes contre les hérétiques, et d'avoir engagé Louis XIV à les persécuter. Cette intolérance religieuse paraît surtout déplacée dans un ouvrage qui respire le calme et le bonheur de la campagne, la douceur et la simplicité des mœurs de ses habitans.

B.

FIN.

TABLE

du treizième Volume.

1 Adam Billaut.
2 Alfieri.
3 Allonzo de Ercilla.
4 Apostolo Zeno.
5 Argensola.
6 Barclay.
7 Benserade.
8 Bezout.
9 Bouhours.
10 Burton (Robert).
11 Championnet.
12 Chapelain.
13 Coustou.
14 Custine.
15 Daleyrac.
16 Dampier.
17 Desaix.
18 Diego Hurtado de Mendoza.
19 Dorat.
20 Drouais.
21 Duhamel-Dumonceau.
22 Fabre-d'Eglantine.
23 Fairfax.
24 Fernando de Herrera.
25 Fontanges (Mlle de).
26 Francisco de Borja.
27 Francisco de Rioja.
28 Garcilasso de la Vega.
29 Gibbons.
30 Gilbert.
31 Gonzalo de Argote y de Molina.
32 Gray.
33 Gresham.
34 Guébriant.
35 Haydn.
36 Heinsius.
37 Hoche.
38 Hôpital (Marq. de l')
39 Jean de la Cueba.
40 Joseph II.
41 Joubert.
42 Julien.
43 Kleber.
44 Klopstock.

45 Kneller.
46 Lessing.
47 Letourneur.
48 Linguet.
49 Lope de Vega.
50 Luigi Palci.
51 Luis de Léon.
52 Maine (Duchesse du).
53 Marceau.
54 Middleton.
55 Moncrif.
56 Nelson.
57 Pannard.
58 Portalis.
59. Quevedo-Villegas.
60 Rapin-Thoiras.
61 Rivarol.
62 Ronsard.
63 Saumaise.
64 Ségrais.
65 Selden.
66 Spenser.
67 Struensée
68 Suwarow.
69 Talbot.
70 Tassoni.
71 Thornill.
72 Vanières.

s célèbres
rique.

Histoire.	Livraisons.
France.	19
Angleterre.	16
Romaine.	12
France.	3
Romaine.	23
Idem.	18
Angleterre.	22
Italie.	16
Espagne.	1
Idem.	10
Allemagne.	4
Portugal.	13
Grecque.	11
Italie.	19
Idem.	14
Grecque.	10
Romaine.	10
Italie.	10
Bas-Empire.	20
Angleterre.	8
Italie.	16
Espagne.	5
Idem.	6
Idem.	22
France.	13
Ecclésiastique.	14
Rome et Carthage.	23

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

ance.	Mort.	Histoire.
.	1547.	Italie.
.	1637.	Angleterre.
.	543.	Ecclésiastique.
.	1758.	Italie.
.	1683.	Hollande.
.	1153.	France.
.	1680.	Italie.
.	1794.	France.
.	1703.	Suisse.
.	1747.	*Idem.*
.	1797.	Danemarck.
.	1734.	France.
.	1472.	Italie.
	1425.	France.
C. 600.		Grecque.
.	1656.	France.
	1592.	*Idem.*
.	1602.	*Idem.*
	1252.	*Idem.*
.	1375.	Italie.
.	1667.	France.
	525.	Bas-Empire.
.	1738.	Hollande.
.	1711.	France.
.	1751.	Angleterre.
	1507.	Italie.
.	1584.	*Idem.*
.	1787.	Italie.
.	1704.	France.
.	1762.	*Idem.*
.	1421.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons
France.	16
Idem.	10
Idem.	11
Idem.	13
Idem.	18
Idem.	24
Angleterre.	6
Italie.	16
France.	15
Pays-Bas.	9
France.	4
Idem.	19
Ecclésiastique.	15
Romaine.	11
Idem.	5
Ecosse.	16
Angleterre.	9
France.	1
Angleterre.	24
Idem.	18
Idem.	21
Idem.	23
Romaine.	24
France.	9
Idem.	13
Angleterre.	10
Portugal.	21

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ance.	Mort.	Histoire.
.	217.	Romaine.
.	1609.	Italie.
.	1554.	*Idem.*
.	1576.	*Idem.*
.	1783.	France.
	1568.	Espagne.
.	1609.	Italie.
.	1614.	Genève.
.	1712.	France.
.	1529.	Italie.
.	1340.	*Idem.*
.	1589.	France.
.	1727.	Russie.
.	1796.	*Idem.*
.	1712.	France.
C. 234.	Av. J. C. 148.	Romaine.
C. 94.	Av. J. C. 48.	*Idem.*
	1591.	Angleterre.
.	1765.	France.
.	1598.	Angleterre.
.	1616.	Espagne.
C. 100.	Av. J. C. 44.	Romaine.
.	1629.	Perse.
.	1785.	France.
.	1674.	*Idem.*
.	1686.	*Idem.*
.	1769.	*Idem.*
.	1713.	*Idem.*
	741.	*Idem.*
	814.	*Idem.*
	1380.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
France.	9
Idem.	2
Idem.	3
Idem.	11
Allemagne.	12
Angleterre.	1
Idem.	1
Suède.	8
Italie.	1
France.	1
Angleterre.	10
Idem.	22
France.	15
Idem.	18
Angleterre.	21
France.	19
Idem.	17
Danemarck.	17
Suède.	8
Romaine.	17
France.	18
Idem.	23
Angleterre.	11
Romaine.	24
Italie.	23
Idem.	6
Romaine.	13
France.	5
Idem.	3
Idem.	7
Hollande.	18

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

nce.	Mort.	Histoire.
	1455.	France.
	1749.	*Idem.*
	1720.	*Idem.*
	1776.	*Idem.*
	1683.	*Idem.*
	1572.	*Idem.*
	1506.	Espagne-Amérique.
	1509.	France.
	192.	Romaine.
	1686.	France.
	1780.	*Idem.*
	1794.	*Idem.*
C. 550.	Av. J. C. 473.	Chine.
	1729.	Angleterre.
	337.	Bas-Empire.
	1453.	*Idem.*
	1776.	France.
	1780.	Angleterre.
	1543.	Prusse.
ron 450 ans avant J. C.		Grecque.
	1681.	France.
	1709.	*Idem.*
	1533.	Italie.
	1554.	Espagne-Amérique.
	1464.	Italie.
	1574.	*Idem.*
	1667.	Angleterre.
	1556.	*Idem.*
	1762.	France.
	1687.	*Idem.*
	1615.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
Angleterre.	3
France.	15
Angleterre.	18
France.	6
Idem.	9
Idem.	15
Idem.	3
Italie.	3
France.	23
Idem.	24
Idem.	6
Idem.	20
Allemagne.	8
Espagne.	14
France.	1
Idem.	2
Grecque.	12
Idem.	5
Angleterre.	22
France.	24
Angleterre.	16
France.	20
Idem.	2
Idem.	11
Idem.	21
Idem.	3
Romaine.	20
Grecque.	13

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ance.	Mort.	Histoire.
	1801.	France.
	1641.	Italie.
	1221.	Ecclésiastique.
	96.	Romaine.
	1560.	Italie.
	1596.	Angleterre.
	1701.	*Idem.*
	1802.	France.
	1723.	*Idem.*
	1688.	*Idem.*
	1749.	*Idem.*
	1772.	*Idem.*
	1665.	*Idem.*
	1724.	*Idem.*
	1380.	*Idem.*
	1736.	*Idem.*
	1803.	*Idem.*
	1566.	*Idem.*
	1468.	*Idem.*
	1618.	*Idem.*
	176*.	*Idem.*
	1535.	*Idem.*
	1688.	*Idem.*
	1625.	*Idem.*
	1799.	*Idem.*
	1707.	*Idem.*
	1377.	Angleterre.
	1376.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
France.	17
Angleterre.	9
Grecque.	19
France.	24
Grecque.	20
Hollande.	7
Grecque.	22
Espagne.	16
Angleterre.	1
France.	19
Grecque.	20
Allemagne.	10
Suisse.	8
Grecque.	5
France.	2
Idem.	24
Idem.	6
Romaine.	24
France.	7
Espagne.	10
France.	19
Italie.	7
Pays-Bas.	12
France.	16
Idem.	11
Idem.	16
Idem.	20

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

sance.	Mort.	Histoire.
9.	1751.	France.
3.	1609.	Italie.
7.	1757.	France.
6.	1733.	*Idem.*
5.	1680.	*Idem.*
9.	1806.	Angleterre.
2.	1553.	Italie.
6.	1790.	Amérique.
4.	1547.	France.
2.	1623.	Italie.
	597.	France.
7.	1713.	Prusse.
8.	1740.	*Idem.*
2.	1786.	*Idem.*
9.	1776.	France.
	1595.	Angleterre.
	1599.	France.
J. C. 5.	De J. C. 69.	Romaine.
3.	193.	*Idem.*
4.	1641.	Italie.
	1524.	Portugal.
16.	1779.	Angleterre.
35.	1671.	Pays-Bas.
2.	1655.	France.
9.	1647.	*Idem.*
38.	1512.	*Idem.*
38.	1733.	Angleterre.

Histoire.	Livraisons.
France.	24
Hollande.	18
France.	21
Romaine.	10
France.	24
Suisse.	3
ngleterre.	19
Italie.	17
France.	7
llemagne.	3
France.	5
Italie.	21
ngleterre.	19
Pays-Bas.	5
Espagne.	9
	6
France.	
ngleterre.	1
lésiastique.	20
Idem.	23
France.	17
Iollande.	8
Italie.	4
Idem.	10
Idem.	14
ngleterre.	8
Idem.	9
France.	11
Idem.	14
Suède.	8
Idem.	1

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

ance.	Mort.	Histoire.
.	1546.	Italie.
.	363.	Bas-Empire.
.	1778.	France.
.	1606.	Pays-Bas.
.	565.	Bas-Empire.
.	128.	Romaine.
.	1804.	Allemagne.
.	180*.	*Idem.*
.	1702.	France.
.	1631.	Allemagne.
.	1680.	*Idem.*
.	1696.	France.
.	1762.	*Idem.*
.	1709.	*Idem.*
.	1693.	*Idem.*
.	1695.	*Idem.*
.	1803.	*Idem.*
.	1711.	Pays-Bas.
.	1807.	France.
.	1766.	*Idem.*
.	1677.	*Idem.*
.	1731.	*Idem.*
.	1672.	*Idem.*
.	1791.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons
France.	21
Idem.	20
Idem.	1
Idem.	11
Idem.	22
Allemagne.	11
Malte.	4
France.	11
Suisse.	15
France.	17
Idem.	12
Italie.	12
France.	9
Idem.	7
Idem.	4
Idem.	4
Russie.	7
Allemagne.	4
France.	5
Angleterre.	7
France.	6
Idem.	7
Idem.	6
Idem.	21
Idem.	6
Ecclésiastique.	5
Idem.	5
Idem et Italie.	5
Idem.	5
Grecque.	23
France.	23

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ance.	Mort.	Histoire.
	1803.	France.
	1747.	*Idem.*
	1626.	*Idem.*
	1536.	Espagne.
	1573.	France.
	1778.	Suède.
	1773.	Angleterre.
	1704.	*Idem.*
	1679.	France.
	1635.	Espagne.
	1577.	France.
	1683.	Italie.
	1270.	France.
	1483.	*Idem.*
	1515.	*Idem.*
	1643.	*Idem.*
	1715.	*Idem.*
	1774.	*Idem.*
	1793.	*Idem.*
	1691.	*Idem.*
	1755.	*Idem.*
	1687.	*Idem.*
	1546.	Allemagne.
	1695.	France.
	1707.	France.
	1785.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
Italie.	10
Idem.	11
Espagne.	10
Orient.	20
Turquie.	4
France.	5
Idem.	18
Idem.	17
Idem.	2
Idem.	2
Idem.	5
Idem.	15
Allemagne.	4
Romaine.	13
Italie.	19
Romaine.	10
Angleterre.	19
Danemarck.	20
France.	2
Angleterre.	1
France.	1
Angleterre.	9
Allemagne.	19
Italie.	4
Romaine.	12
France.	2
Angleterre.	9
France.	19

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

issance.	Mort.	Histoire.
95.	1544.	France.
I. C. 239.	Av. J. C. 149.	Romaine.
63.	1742.	France.
98.	1759.	*Idem.*
44.	1611.	*Idem.*
24.	1647.	Italie.
02.	1661.	France.
47.	1699.	*Idem.*
	Av. J. C. 8.	Romaine.
97.	1560.	Allemagne.
13.	1692.	France.
I. C. 342.	Av. J. C. 293.	Grecque.
28.	1779.	Allemagne.
	1729.	Russie.
99.	1782.	Italie.
10.	1683.	France.
74.	1564.	Italie.
35.	1681.	Hollande.
10.	1695.	France.
	Av. J. C. 489.	Grecque.
58.	1674.	Angleterre.
19.	1791.	France.
	1313.	*Idem.*
34.	1656.	*Idem.*
20.	1673.	*Idem.*
35.	1600.	Espagne.
58.	1679.	Angleterre.

Histoire.	Livraisons.
Angleterre.	21
France.	1
Espagne.	15
France.	11
Idem.	18
Allemagne.	7
France.	5
Idem.	15
Idem.	2
Idem.	10
Idem.	24
Idem.	13
Idem.	14
Idem.	19
Idem.	2
Idem.	14
Angleterre.	1
Allemagne.	17
Russie.	22
Italie.	15
Espagne.	16
France.	9
Hollande.	2
Idem.	6
Idem.	1

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

ance.	Mort.	Histoire.
.	1528.	Espagne.
.	180*.	France.
.	68.	Romaine.
.	1727.	Angleterre.
.	1695.	France.
.	1798.	*Idem.*
.	1770.	*Idem.*
.	1742.	Danemarck.
	Av. J. C. 672.	Romaine.
	1643.	Espagne.
.	1768.	France.
.	1793.	*Idem.*
.	1604.	*Idem.*
.	973.	Allemagne.
.	1685.	Angleterre.
C. 43.	De J. C. 17.	Romaine.
.	1654.	Suède.
.	1541.	Suisse.
	1592.	France.
.	1592.	Pays-Bas.
.	1540.	Italie.
.	1717.	Angleterre.
.	1662.	France.
.	1615.	*Idem.*

Histoire.	Livraisons.
Italie.	23
Idem.	14
Hollande.	21
	10
Espagne.	
France.	17
Angleterre.	18
France.	16
Grecque.	18
France.	6
Idem.	19
Espagne.	8
France.	18
Italie.	6
France.	4
Idem.	19
Grecque.	13
France.	5
Espagne.	1
Idem.	19
France.	9
Grecque.	7
Italie.	13
France.	2
Italie.	19
Idem.	23
Idem.	23
	20
France.	
Russie.	7
Grecque.	17

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

sance.	Mort.	Histoire.
).	1773.	France.
).	1806.	Angleterre.
5.	1541.	Espagne-Amérique.
C. 429.	Av. J. C. 348.	Grecque.
	79.	Romaine.
ı.		*Idem.*
3.	1761.	France.
*.	119.	Grecque.
).	1459.	Italie.
:.	1741.	France.
ı.	1734.	*Idem.*
).	1558.	Angleterre.
2.	1782.	Portugal.
).	1764.	France.
C. 106.	Av. J. C. 48.	Romaine.
5.		Pays-Bas.
3.	1744.	Angleterre.
9.	1791.	Russie.
4.	1665.	France.
1.	1799.	*Idem.*
7.	1763.	*Idem.*
4.	1731.	Angleterre.
C. 311.	Av. J. C. 247.	Grecque.
).	161.	*Idem.*
ı.	1694.	Allemagne.
	1775.	Russie.
2.	1694.	France.
5.	1743.	*Idem.*
C. 592.	Av. J. C. 497.	Grecque.

Histoire.	Livraisons.
France.	20
Idem.	3
Idem.	2
Idem.	2
Idem.	11
Idem.	10
Angleterre.	4
France.	6
Idem.	10
Idem.	15
Italie.	13
France.	6
Idem.	10
Idem.	11
Idem.	10
Hollande.	13
France.	15
Angleterre.	24
Idem.	8
Idem.	8
Idem.	22
France.	8
Idem.	10
Italie.	12
France.	7
Idem.	18

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI 1888

ssance.	Mort.	Histoire.
4.	1780.	France.
9.	1630.	Pays-Bas.
2.	1677.	Hollande.
0.	1734.	Allemagne.
7.	1766.	Pologne.
3.	1768.	Angleterre.
	2.	Grecque.
2.	1641.	Angleterre.
7.	1655.	France.
8.	1788.	*Idem.*
1.	1152.	*Idem.*
0.	1641.	*Idem.*
8.	1772.	Suède.
7.	1745.	Angleterre.
4.	1689.	*Idem.*
C. 138.	Av. J. C. 78.	Romaine.
5.	1405.	Orient.
4.	1595.	Italie.
5.	1689.	France.
encement du 14e siècle.		Suisse.
8.	1698.	Angleterre.
1.	1749.	France.
0.	1694.	Pays-Bas.
C. 194.	Av. J. C. 159.	Romaine.
	1747.	Perse.
C. 531.	Av. J. C. 466.	Grecque.
C. 300.		*Idem.*
5.	396.	Bas-Empire.

Histoire.	Livraisons.
France.	2
Idem.	4
Idem.	15
Hollande.	8
Pays-Bas.	8
France.	9
Angleterre.	21
Idem.	21
Idem.	19
Allemagne.	1
Angleterre.	22
France.	15
s-Unis d'Amér.	15
Angleterre.	22
Allemagne.	24
Angleterre.	23
Idem.	22
Idem.	16
Allemagne.	4
France.	20
Hollande.	17
Angleterre.	6
Angleterre.	9
Hollande.	24
Angleterre.	17
Idem.	10

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

ssance.	Mort.	Histoire.
. C. 469.	Av. J. C. 359.	Grecque.
7.	1517.	Espagne.
4.	1765.	Angleterre.
	1792.	Pologne.
C. 362.	Av. J. C. 264.	Grecque.
	1424.	Allemagne.

nologique.

ue des Personnages dont les portraits sont
Galerie historique des Hommes les plus

rsonnages dont les portraits et notices sont con-
r soit par état, comme l'indique la colonne des
le marquent les colonnes des dates de *Naissance*
qui tiennent à l'histoire du même pays, c'est

commodité du relieur. Il peut, en la consultant,
volume dans l'ordre adopté par le souscripteur.
t inutile, et peut être retranchée de la Table.

Histoire.	Livraisons.
Grecque.	14
cclésiastique.	12
France.	2
Angleterre.	18
France.	14
Idem.	24
Idem.	17
Grecque.	14
Romaine.	11
Danemarck.	14
Allemagne.	1
Angleterre.	11
Italie.	9
Romaine.	13
Italie.	3
Romaine.	11
Italie.	22
France.	19
Idem.	2
Romaine.	5
Italie.	14
France.	9
Hollande.	9
Idem.	9
France.	2
Idem.	18
Angleterre.	22

NAPOLI

sance.	Mort.	Histoire.
2.	1706.	France.
4.	1690.	Pays-Bas.
9.	1722.	Hollande.
3.	1707.	*Idem.*
9.	1641.	Pays-Bas.
2.	1749.	Hollande.
5.	1685.	*Idem.*
5.	1772.	Allemagne.
3.	1707.	France.
9.	1782.	*Idem.*
4.	1712.	*Idem.*
4.	1688.	Pays-Bas.
4.	1789.	France.
2.	1588.	Italie.
5.	1735.	France.
5.	1564.	Pays-Bas.
5.	79.	Romaine.
66.	1782.	Italie.
70.	1566.	*Idem.*
57.	1573.	*Idem.*
51.	1734	France.
64.	1524.	Malte.
76.	1661.	France.
C. 70.	J. C. 19.	Romaine.
5.	69.	*Idem.*

VA1
1551995

233.
S.
23.

Google